

Michaël Rochoy

308 résidence Châtelet
59000 Lille
France
mimiryudo@hotmail.com

NI TOUT A FAIT FAUX

Recueil de nouvelles

**A Mémère Alice,
A Maman,
A Mathilde.**

Mais le suivant sera dédié à des hommes.

LE POIDS DES FINANCES

*A Mathilde,
de qui la perfection a encore beaucoup à apprendre.*

Les laboratoires Bomorange m'avaient embauché huit fois ces six dernières années.

Ma totale dévotion à mon métier de laborantin était la raison de ces nombreuses embauches (faisant encore aujourd'hui la fierté de l'ANPE locale). Pour être honnête, je n'étais pas vraiment laborantin ; mais comme c'était le poste indiqué sur la blouse qu'on m'avait fournie, tout le monde faisait comme si je l'étais. Pour la même raison, mes collègues m'appelaient Pierre Plankat. Toutefois, régulièrement, une secrétaire des laboratoires Bomorange se souvenait de mon vrai nom (Louis Cave) et de mon vrai statut (auxiliaire). Mon salaire souffrait péniblement de ce souvenir mensuel.

Ma totale dévotion (auxiliaire) était également la cause des remords qu'exprimaient les sourcils de mes supérieurs chaque fois qu'ils venaient me porter mon annuelle lettre de licenciement. Le froncement de leurs sourcils était imperceptible pour l'œil non expérimenté, mais j'avais appris à le reconnaître dès mon troisième renvoi. Il signifiait trois choses : primo, que l'expert-comptable avait dû débarquer le matin dans le Grand Bureau avec les mains moites et les yeux vifs (ou l'inverse) pour déposer au Grand Patron sa fiche de Grand Salaire ; deusio, que ledit Grand Patron avait probablement hurlé de tout son Grand Saoul pour que le sus-mentionné expert-comptable lui explique la raison de cet indélicat vide dans la première des six cases destinées à l'indication de son Salaire ; tertio, que j'allais bientôt remanger du cassoulet.

Ainsi, continuellement depuis six ans, j'étais renvoyé par manque de gains et réembauché par manque de mains : d'une certaine manière, les laboratoires Bomorange m'étaient fidèles.

Aux périodes financières « à cinq chiffres », j'étais toujours le seul à me retrouver à la porte (côté extérieur). Je m'étais interrogé sur cette fâcheuse redondance, mais on m'affirma que ça n'avait rien à voir avec la qualité de mon travail. C'était un soulagement car je n'étais pas du genre à me tourner les mouches en regardant voler les pouces au bureau (ou l'inverse).

« En fait, m'expliqua un jour un de mes supérieurs aux sourcils fronçables, le premier licencié est toujours le dernier embauché ». Or, il se trouvait, par une sorte de malheureuse et regrettable coïncidence, que j'étais toujours cette personne. Ainsi, bien que j'aie commencé à travailler au laboratoire avant que l'eau courante n'y fut installée – ce qui avait outré à l'époque les plus pointilleux de l'hygiène – je finissais toujours par me retrouver seul dans mon bureau, un soir morne, à « resceller » mon carton que je ne prenais plus la peine de vider.

Cette coutume avait poussé mes collègues à me surnommer le « recéleur » (« Pierre le recéleur »). Ce sobriquet n'avait pas été sans attirer l'oreille attentive d'un lieutenant de police en mal d'action, venu pour vérifier son taux de cholestérol et reparti avec l'adrénaline plus explosive qu'un feu d'artifice du 15 août. Il avait ensuite passé la soirée à m'interroger au poste, tout en se demandant où il avait rangé les clefs de ses menottes qui commençaient sérieusement à remettre en question l'irrigation de mes mains et leur viabilité future. Je lui expliquai que je m'appelais Louis et non Pierre, que j'étais auxiliaire et pas laborantin. A chaque phrase que je prononçais, il se retournait et demandait fébrilement à un stagiaire apeuré au front trempé s'il avait bien tout noté. Dans ses yeux se lisait la jubilation du policier qui a enfin sous sa main - par veine, irriguée - ce qu'il a attendu toute sa vie : un trafiquant complet, une couverture sans scrupules et des aveux audacieux (ou l'inverse). Il ne lui restait donc plus qu'à me faire avouer où était la drogue.

La soirée fut longue. Plusieurs fois, je lui répondis qu'il faisait erreur mais, bien décidé à trouver la schnouf, les stups, l'herbe ou la came, le lieutenant ne lésina pas sur les moyens de persuasion. Il me proposa d'abord plusieurs lignes de coke, puis de l'argent (beaucoup d'argent), avant d'en venir à un financement à vie en cigarettes, une potentielle remise de potentielle peine, un aquarium de poissons exotiques, une photo dédicacée du commissaire ou

encore une cellule isolée avec des rideaux en soie rouge... Ce lieutenant avait des tentations diaboliques qui, rien qu'en y repensant, me font encore frissonner d'envie. Mais il n'en restait pas moins que je n'avais rien fait et que mon âme se portait bien. Et si de toute ma vie je ne l'avais pas vendue au diable, ce n'était pas pour lui échanger contre des rideaux en soie rouge à la première occasion...

Je n'avais aucune drogue à lui balancer et, lorsque je le lui répétais pour la trente-troisième fois (alors qu'il me proposait des adresses pour un juteux trafic de reins), il décida de déclarer forfait et d'attendre la venue du commissaire. Par chance, celui-ci était occupé et plus personne ne se préoccupa de moi. Ce fut lorsque je fis ma troisième syncope, le surlendemain, que le stagiaire apeuré au front trempé se souvint de ce sordide problème des êtres humains qui, s'ils ne sont pas sustentés, finissent inmanquablement par mourir. Ce léger souci poussa le commissaire à se demander pourquoi un individu logeait dans ses cellules. Le lieutenant étant absent, personne ne put lui répondre clairement (le stagiaire au front trempé était apeuré). Je fus donc relâché.

Mon Grand Patron n'apprécia pas cette mauvaise publicité et il me le fit savoir en m'initiant au communisme : chaque année depuis, il répartissait ma prime de Noël aux collègues-camarades, qui avaient maintenant un petit sourire réjoui à chaque fois qu'ils m'appelaient « Pierre le recéleur. »

Contrairement à ma personne, deux nombres étaient remarquablement constants aux laboratoires Bomorange : le personnel et mon poids de licenciement.

Etrangement, les laboratoires Bomorange semblaient avoir été prévus pour fonctionner financièrement à 10,43 personnes. J'étais la 0,43^{ème} personne que le Grand Patron employait et déemployait afin de moyenniser et revenir chaque fin d'année à 10,43. Pour toutes ces complexes opérations, les laboratoires Bomorange avaient été contraints de faire faire des heures supplémentaires à l'expert-comptable. Etant à l'origine du problème, on m'avait expliqué au moment de la signature de ma quatrième réembauche que je travaillerais bénévolement pendant deux mois afin de rembourser les frais occasionnés. Si j'avais fait manquer quelque chose, c'était bien normal - même si d'une façon ou d'une autre, j'avais la légère impression que tout ceci n'était pas très gentil.

La deuxième constante concernant les laboratoires Bomorange était bien plus surprenante. J'avais remarqué que mes jours de travail restants variaient dans le sens inverse de mon poids et, invariablement, chaque fois que j'atteignais le nombre fatidique de 68,7 kg, je savais qu'il était temps pour moi de faire des provisions en cassoulets. 68,7 kg était mon poids de licenciement.

Après mon septième renvoi, j'avais eu l'audace de demander si je pourrais avoir un *golden parachute* ou, à défaut, une *silver prime de licenciement*. Le patron me regarda avec des yeux si grands que je crus bon de mettre mes mains sous ses paupières au cas où ils quitteraient leurs orbites. Il me demanda si j'étais conscient des dépenses supplémentaires que j'occasionnais chaque fois qu'il me reprenait, si j'avais une infime idée de combien il lui était difficile de faire un choix (et, à l'issue de celui-ci, de toujours me renvoyer), si j'avais une quelconque notion de l'état désastreux des finances et de ce que « prime de licenciement » signifierait pour l'avenir des laboratoires Bomorange et de tous ces patients qui agoniseraient littéralement dans leur sang souillé, laissant veuves et orphelins derrière eux. J'ignorais tout cela et, ne voulant pas être à l'origine de l'extinction de l'espèce humaine, je laissai tomber mon insolente demande.

J'eus d'ailleurs l'impression, à la réception de ma huitième lettre d'embauche que le Grand Patron m'en voulait encore de mon égoïsme. J'avais eu terriblement de mal à tenir ces cinq mois de chômage avec mes maigres économies - d'autant plus que j'avais rencontré une

filles superbe dont les robes et soirées m'avaient coûté la télé, le canapé, le salon de la tante Marthe, la voiture et à peu près l'intégralité des meubles de la maison de famille nouvellement hypothéquée. Le jour où je l'invitai chez moi, elle fit une drôle de mine en voyant l'état du salon, qui ressemblait curieusement aux régions les moins décorées du Sahara. Puis elle partit en prétextant avoir oublié de programmer l'enregistrement d'un thriller inédit, contant la traque menée par des gendarmes sur une plage de nudistes de Saint-Tropez. Je ne la revis plus. Si j'avais fait manquer quelque chose, c'était bien normal - même si d'une façon ou d'une autre, j'avais la légère impression que tout ceci n'était pas très gentil.

En attendant patiemment mon huitième recrutement, mon statut prolongé de cassouletovore m'avait fait retrouver mes 61 kilos. La maison était vidée, la femme de ma vie partie en trois semaines et quelques problèmes rénaux me faisaient regretter la dernière offre du lieutenant. Tout cela m'avait mené sur la voie de la raison : il serait bon d'éviter un huitième licenciement.

J'avais un plan.

Puisque les laboratoires Bomorange me renvoyaient systématiquement dès lors que j'atteignais les 68,7 kilos, il me suffisait finalement de me maintenir sous le nombre fatal pour conserver mon travail. C'était simple, mais il fallait y penser.

Deux mois de travail acharné s'écoulèrent. Mon Patron – Grand – parvenait, grâce à un étonnant pouvoir divin, à estimer mon poids avec une précision qui aurait fait craindre le chômage à n'importe quelle balance analytique. Et ses estimations l'inquiétaient de plus en plus : mon poids stagnait. J'avais gagné la première victoire et j'en ricanais sous ma potentielle moustache.

J'eus alors l'impression que la panique gagnait tout le personnel des laboratoires Bomorange, mis au courant de mon machiavélique stratagème. Le Grand Patron avait montré l'exemple en m'apportant des œufs au chocolat pour mes Pâques (nous étions en septembre). Dès lors, il ne se passa plus un matin sans qu'une denrée offerte ne m'attende officiellement sur mon officieuse officine ; et si je ne mangeais pas, on me regardait d'un œil offensif et on s'offusquait de l'offense du refus de l'offrande. Clairement, ils voulaient me voir *off*...

Les chips se multipliaient alors dans le laboratoire à la manière de certains pains il y a quelque 2000 ans. Tous les collègues s'étaient découvert une passion pour la gastronomie et, profitant d'un indéniable talent de goûteur que je m'ignorais jusqu'alors, ils venaient partager leurs nouvelles recettes avec moi. Je ne pouvais également plus traverser le couloir sans que quelqu'un ne profite de l'occasion pour m'inviter à faire plus ample connaissance en buvant un soda ou un café aux distributeurs automatiques, que je suspectais d'avoir été créés pour l'occasion de créer des occasions. Lorsque je fis remarquer que les cocas semblaient avoir subi un traitement « cent » sucres, on me rétorqua qu'il ne s'agissait là que d'une méprise de mon divin palais.

J'étais gavé par cette situation et par mes engraisseurs. Mais le Patron ne s'arrêta pas là. Il fut décrété (le 2 octobre) que nous aurions chaque matin un copieux petit-déjeuner à prendre, afin d'être en forme et faire fonctionner au mieux le laboratoire, financièrement en difficulté. Peu après vint un deuxième impératif : s'appuyant sur quelques récentes théories boliviennes, selon lesquelles un estomac plein permettrait un rendement plus efficace, il nous était expressément demandé de finir nos assiettes à la cantine du laboratoire. Simultanément, les repas devinrent de plus en plus abondants et de plus en plus gras. Jamais de toute ma vie ne m'avait été offert le spectacle de tant de sauces et de tant de graisses !

Mes collègues avaient tous dépassés les 85 kilos. Quant à moi, je parvenais à force d'exercices physiques et de privations à me maintenir à 64,5 kilos. Mes camarades me regardaient de leurs yeux offensifs.

J'eus le pied brisé accidentellement lorsque, le 26 octobre, il reçut pour la huitième fois de la journée un tiroir en fer. Bien que chacun de mes collègues à la main chancelante se défendait d'être incroyablement maladroit, je les soupçonnais néanmoins d'avoir tout fait pour me sédentariser. C'était réussi puisque le médecin du laboratoire me plâtra *illico presto* (il m'expliqua qu'une radio ou une échographie serait coûteuse pour le laboratoire actuellement en très mauvaise passe – on parlait de « quatre chiffres »). Sans mes quinze kilomètres quotidiens, je montai rapidement à 65, 66 puis 67 kilos. Au laboratoire, tout le monde se montra fort gentil avec moi et, pour mon rétablissement, on m'apporta des chocolats. J'en reçus tellement que j'envisageai sérieusement ma reconversion dans une chocolaterie - ce projet ne tenait toutefois pas la route, puisqu'on me demandait d'exercer mes naturels talents de goûteur sur chacun des multiples échantillons.

Arrivé à 67,9 kilos, je décidai de me reprendre en main.

Je me fis couper les cheveux, je me rasai de près, je fis don de 450 millilitres de sang superflu et, en l'espace de deux jours, j'étais revenu à 67,4 kilos. Je m'inscrivis sur les listes de dons d'organes afin de me débarrasser d'un bout de foie ou – mieux - d'un rein (qui allait mieux, ne vous en souciez plus). La mine de mon Patron était si déconfite qu'elle me rappela le foie gras qu'un représentant était venu faire évaluer par l' « un des plus grands goûteurs du pays » (j'avais dû manger ce jour-là pour six ans de salaire). (Sans chômage).

Visiblement, l'humeur de mon Patron était une référence et chacun décida de l'adopter. J'étais le seul à posséder encore un sourire, jusqu'au jour où, passant près du Grand Bureau, je surpris une inquiétante conversation :

« Il faut faire quelque chose ! suppliai une voix que je crus reconnaître comme celle de William, le supérieur qui m'avait renvoyé les troisième et sixième fois. Nous allons dépasser les 10,43 employés annuels !

- Je sais, je sais, répondit le Grand Patron d'un ton agacé. C'est un drame et nous allons sûrement devoir rendre les clés ! Je sais tout ça !

- Mais, balbutia Billy, on ne pourrait pas tout simplement l'éliminer ? (Une goutte de sueur perla sur mon front)

- J'y ai pensé (ne voulant laisser sa congénère seule, une seconde goutte l'imita). Mais c'est un sournois, il connaît tous nos trucs. Il a déjà dû prévenir un notaire, un avocat ou je ne sais quel autre type enrobé. On finirait à coup sûr en prison...

- Alors, nous sommes fichus ? demanda l'autre dans un souffle.

- Non, j'ai trouvé une autre solution, écoute-moi... »

A ce moment, je dus quitter mon poste d'écoute, car un collègue se dirigeait vers moi avec l'évidente intention de me faire goûter son soufflet au fromage.

Je ne mis pas longtemps avant de connaître le plan du Grand Patron. Le soir même – et tous les soirs qui suivirent – il m'invita au restaurant et commanda pour moi les plats les plus gracieux et les plus gras. Ma situation était tout à fait paradoxale : refuser de savoureux aliments m'en amenait de plus délicieux, tandis qu'accepter me rapprochait inéluctablement des cassoulets. C'était une nouvelle forme de torture, incroyablement efficace.

En deux jours de chic-restauration, j'atteignis les 68,3 kilos. Mes cinq heures de sport nocturnes ne suffisaient plus (contre indication médicale, j'avais ôté le plâtre la semaine passée). Le Patron me tenait désormais sous sa croupe toute la journée, pour tous les repas. Je ne pouvais plus rien faire d'autre que grossir. J'étais perdu.

J'eus alors une pensée tout à fait rusée. J'allai à l'hôpital le dimanche suivant et m'arrangeai pour trouver une personne atteinte de gastro-entérite. Il n'y avait qu'un seul cas et, par chance (pour moi), la vieille dame était seule et abandonnée. Elle fut agréablement surprise de ma visite et, pour me faire pardonner de mon opportunisme, je lui fis ensuite livrer chaque jour un bouquet de fleurs et des boîtes de chocolats (entamées) jusqu'à son rétablissement.

Le lundi, je fus terriblement malade (j'avais également fait un détour par le service de parasitologie pour m'assurer que tout irait mal). Je passais tellement de temps à vomir que mon Patron en perdit son sourire retroussé (et retrouvé depuis nos sorties au restaurant). En deux jours, je ne mangeais rien que je ne vomissais, et je fis tellement de sport que je redescendis à 64,6 kilos. Le diable pouvait me tenter, je lui avais déjà résisté une fois et j'avais bien l'intention de recommencer !

Je continuai pendant trois semaines mon héroïque résistance, mais le Grand Patron ne céda pas. Il me fit vomir les plats les plus riches (dans tous les sens du terme) de tous les plus grands restaurants de la ville. Grâce à l'aide des éminents professeurs, ayant dévoué leur vie à rotavirus, qu'il me fit rencontrer, je fus promptement rétabli. Je pus encore simuler pendant quelque temps un manque d'appétit, mais je sentais que, contrairement à la faim, la fin était proche.

En effet, lorsque ma pleine guérison fut décrétée, tout le monde redoubla d'effort. Je mangeais par jour tellement d'hamburgers, de frites, de sauces, de chocolats, de biscuits et de chips que je demeure encore aujourd'hui une référence en la matière dans les concours de bouffe des kermesses du canton.

Je me pesai un vendredi matin et alors, je sus... En franchissant la porte du laboratoire d'un pas lourd, je vis mes collègues (maintenant tous proches des 120 kilos) dans le couloir. Ils s'étaient mis de part et d'autre afin de ne me laisser qu'une allée, au bout de laquelle se trouvait le Grand Patron. Tout de noir vêtu, les bras croisés, le visage impassible et la lettre de renvoi à la main, il ne fit pas un mouvement. Tous me regardaient comme des spectateurs d'un combat de gladiateurs, la bave aux lèvres et les yeux plissés de sournoiserie... Chacun de mes pas, à l'opposé de la porte qu'on allait bientôt m'inviter à prendre, se faisait plus léger que le précédent. Je repensais au fer brisé par ma lame, lorsque j'ouvrais une boîte de cassoulet dont le fumet m'emplissait déjà les narines. Plus personne n'allait m'obliger à manger des plats de sauces avec des oiseaux, amphibiens, mammifères exotiques en voie de disparition baignant dedans (ou des soufflets au fromage). Cela valait bien un huitième renvoi.

Je demandai si je pourrais obtenir une prime de licenciement. Le Patron m'expliqua qu'aux laboratoires Bomorange, j'appartenais définitivement à un groupe « sans gain », et que je ne pourrais recevoir qu'un « à plus ».

Je ne mis pas longtemps avant de trouver un nouvel emploi au sein d'une autre entreprise. Je mettais maintenant en boîte des cassoulets et, bien que le bruit des machines ne fût pas très agréable, mes collègues eux l'étaient. Ils m'appelaient Louis !

Je n'avais pas attendu que les laboratoires Bomorange me recontactent une neuvième fois. Et j'avais bien fait car j'appris quelques semaines plus tard qu'ils avaient été contraints de fermer, après que le fisc se soit intéressé de près aux frais de restauration exorbitants du patron.

2034 : L'ODYSSÉE DE L'HOPITAL

*Aux hôpitaux et à leurs murs,
Reposants appuis de stage...*

Ca faisait trente ans que je n'étais pas retourné à l'hôpital (en 2004, le jour du transit du Vénus où on avait rétabli le mien). Cette fois encore, j'hésitais : les médecins me garderaient plusieurs jours pour ôter la hache que j'avais maladroitement plantée dans mon épaule et feraient des examens. Or, je ne trouvais pas mes os photogéniques (surtout mon sternum) et je ne voulais pas laisser ma femme. C'est pourtant elle qui m'y envoya : lors de la lessive le samedi, elle se demanda pourquoi toutes mes chemises avaient cet aspect ; et elle comprit, d'après la forme, que j'avais une hache fichée dans l'épaule depuis cinq jours.

J'entrai donc le lundi à l'hôpital.

- *Mister Poulain, welcome !*

Comment la standardiste connaissait-elle mon nom ? Chronologiquement et numériquement parlant, elle ne pouvait être l'une de mes nombreuses conquêtes. Il me fallut trois minutes avant de me rappeler que ma magnéticarte d'identité donnait mon nom dans chaque lieu public où j'allais depuis quatre ans.

Oui, je sors rarement.

- *Do you speak French ?*

- Je... Oui.

Je sors rarement mais j'ai quelques restes de civilisation tout de même.

- Veuillez déposer tout objet contendant.

- C'est-à-dire que...

- Très bien, *Mister Poulain*, si c'est religieux, vous pouvez garder la hache. Mais il faut signer sur l'écran – là - pour décharger l'hôpital si elle venait à être utilisée à de *bad uses*. *Now*, définissez votre urgence par une lettre.

Une lettre ?

- Hache ?

- *O.K.*, vous pouvez prendre place pour la *registration*. Le *CybDoc* est au bloc pour six transplant' de souches. Il prendra contact d'ici la demie.

All right, Miss Cindy.

- Et les étiquettes ?

- C'est un vrai *anachronicomic* ce *Mister Poulain* ! Plus d'étiquettes, tout à l'informatique !

Pour la *reugistrassione*, elle me désigna dix rangées de trente patients face à des écrans tactiles. En me dirigeant vers un siège libre, j'entendis Cindy parler à sa collègue Betty des *étiquettes* et toutes deux éclatèrent de rire.

- Bonjour, Monsieur Poulain.

Jolie maîtrise du français.

- Je suis un ordinateur cybernétique de la génération OTALIUM.

Soit Kubrick était un visionnaire d'OTALIUM, soit OTALIUM avait visionné Kubrick.

OTALIUM allongea mon siège et vérifia ses données : âge (« vous ne faites pas votre moitié de vie »), allergie, animaux (« deux poissons panés et trois mouches » – dont il me fit préciser le sexe), antécédents etc. Il me fit remarquer que, d'après les cent derniers magasins que j'avais visité, j'avais marché 3.6 km par jour en octobre. J'abusais donc de la léviportation.

- Peut-être, mais moi je ne suis pas un écran !

Et toc !

Il me demanda quels examens je voulais.

- A la pointe de la technologie, nos examens permettent un *check-up* adapté au...

- Concrètement, tu proposes quoi ?

- La formule *Whole* - c'est la batterie complète. Si vous optez pour *Medium* ou *Soft*, vous devrez lire un formulaire nous protégeant d'un suivi juridique.

- La *Whole* n'est pas trop chère ?

- Non, OTALIUM est le plus fiable et le moins coûteux des ordinateurs médicaux. Vous ne paierez que deux *dolros* !

- Parfait. Que dois-je faire ?

Des murs jaillirent du sol, m'isolant dans une cabine au milieu de la rangée d'écrans. OTALIUM me fit déshabiller. Il afficha « anesthésie » et un gaz m'enveloppa. Je fus recouvert d'un casque et d'une cote de mailles flexible qui se moula autour de la hache pour la retirer (« chirurgie »). Je me sentis tapoté, caressé ; ma peau fut tirée, appuyée, pincée, piquée. Toutes mes fonctions et mes réflexes furent testés. Une bande CAMELEPO® se colla sur ma peau (« *nursing* » : OTALIUM était le dernier infirmier). Dans le casque, je vis des montgolfières et des chiffres. Sur le *Clair de lune* de Debussy, je sentis des odeurs de poulet, de vanille et le parfum sucré de ma femme... Comment un casque pouvait connaître son parfum, je n'en avais aucune idée ; toujours est-il que cette séance ne fut pas désagréable !

On y retourne ?

OTALIUM me fit rhabiller et me demanda ce que je voulais faire en attendant le CybDoc.

- Un Cluedo ?

OTALIUM était très performant sur le plan médical et vraiment très doué au Cluedo ! En dix minutes, il savait que *Miss Scarlett* avait assassiné le bon *Docteur Black* avec de la strychnine dans le bloc de traumatisme.

Une fenêtre s'ouvrit sur l'écran. Le CybDoc apparut sous la forme d'un personnage de dessin animé en colère : pourquoi classer H une blessure méritant un D ?

Un dé à coudre ?

Il commenta mes résultats devant des BabyDocs. Myope, oligosmique, carencé en vitamines E et K, j'avais huit kystes et deux naevus à surveiller, et je m'évanouis à ce moment-là. Une décharge me ranima et le CybDoc finit par « tout va bien, vous sortez ». Et il repartit avec sa suite vers un autre patient...

Je n'avais pas à rester ! Pas une semaine à passer à l'hôpital. Pas de malade contagieux à côtoyer. Je n'avais vu qu'un « médessin-animé » et un infirmier/compagnon virtuel et je sortais : quelle efficacité ! Avant de partir, OTALIUM me demanda si je voulais autre chose. Je demandai un voyage en Australie pour voir. Pour rire.

Un voyage en Australie n'est pas une chose à demander à un ordinateur cybernétique de la génération OTALIUM. Même pour rire. OTALIUM est un pilier de la médecine avec le sens du devoir et des responsabilités. Il n'abandonne pas. Après avoir tenté de recréer l'Australie avec le matériel à sa disposition, OTALIUM devint muet et afficha « mission de 1123581321 heures ». Comme il refusait de m'ouvrir, que la cabine était insonorisée et que je n'avais pas 1123581321 heures devant moi, je n'avais pas le choix ; et lorsque ma hache réduisit OTALIUM de dix pouces, une alarme se déclencha et un policier se rua dans la cabine dont j'avais pu m'échapper.

Je rentrai en catimini. OTALIUM n'avait pas pu partager mon dossier et le CybDoc voyait cent patients par jour : malgré mon crime, sans *étiquette*, j'étais finalement passé inaperçu ! Et j'appris par les journaux que l'hôpital recherchait *Miss Scarlett*, de qui OTALIUM avait dit avant de s'éteindre « *Miss Scarlett* a tué le bon Docteur. »

ANOPHELES

*Nouvelle lauréate du concours de la nouvelle humoristique de la médiathèque de Dole 2008
Sous la présidence de Mr. Joël Egloff*

*Aux amoureux des insectes, à ceux qui aiment la nature
et aux autres.*

Contrairement à l'hirondelle, la fourmi ou le renard, l'anophèle n'est cité dans aucun poème. Cet affront - qui n'est pas étonnant en soi pour peu qu'on considère que la famille des culicidae de l'ordre des diptères n'est pas à l'heure actuelle ce qu'il se fait de mieux de terme de glamour - est sans nul doute à l'origine de la lutte épique que ce moustique semble mener contre l'homme.

L'anophèle a six pattes, comme tout diptère qui se connaît. Il lit peu en général ; et si certains peuvent être retrouvés entre deux pages d'un bouquin, il est fort à parier que cet état des faits ne doive pas grand-chose au hasard, mais plutôt comme une bataille perdue dans la lutte épique sus-mentionnée.

L'anophèle est un animal qui n'a pas réussi à suivre le cours de l'évolution : il ne connaît ni Tetris, ni le pain à longue conservation, ni l'anglais. (J'ai entendu parler d'un anophèle à l'espagnol parfait, mais il fut, paraît-il, emporté par la grippe de 1917). Il est par conséquent un insecte parfaitement inutile : c'est d'ailleurs de là que lui vient son nom (*an-ôphelès* : inutile), attribué par Johann Wilhelm Meigen, un entomologiste allemand qui avait commencé sa première collection de papillons à dix ans et qui savait donc fort bien à qui il avait affaire. (Il est à noter que, si avant cette époque il était fort peu anthropophile d'appeler une fille Anne-Ophélie, après Meigen c'était carrément devenu criminel.)

L'anophèle ne chante pas, ne fait pas de vocalise et ne connaît de toute façon aucune parole de chanson.

Ces petits monstres se font appeler de 450 façons différentes, comme par exemple *Anopheles gambiae*, *Anopheles funestus*, *Anopheles darlingi*, *Anopheles albimanus*, *Anopheles pseudopunctipennis*, *Anopheles quadrimaculatus* ou *Julius*. Afin de paraître plus érudits, ils utilisent ces ridicules patronymes latins donnés par des scientifiques plus ou moins en mal d'affection ; mais ils n'en restent pas moins des arthropodes - et ça, ça en dit beaucoup plus long sur leur véritable niveau de connaissances !

Les anophèles aiment se dorer la pilule au soleil, en Afrique, en Asie ou en Amérique intertropicale, dans des régions chaudes et marécageuses, et n'ont pas besoin de travailler avant pour en profiter (vous voyez ce que je veux dire...) Si les eaux claires et sans végétations sont préférées des *Anopheles gambiae*, vous ne devriez pas y voir d'*Anopheles funestus*, plus habitué aux marais à végétation dressée (à moins que celui-ci n'ait pas la patte verte, ce qui est fort possible - certains anophèles ne sont vraiment pas doués, et c'est un euphémisme !)

Les anophèles sont des insectes parfaitement imbuables pour l'homme. Par contre, l'homme est parfaitement buvable pour eux et, si le mâle sait encore à peu près se tenir, la femelle, elle, n'est vraiment pas sortable. Afin de reproduire son inutile espèce, elle n'hésite pas à faire le plein de sang tous les deux-trois jours - et sans jamais demander la permission au pompiste, que vous le croyiez ou non ! (Afin de rendre à *Anopheles* ce qui appartient à *Anopheles*, mentionnons ici la légende de cet anophèle qui demandait toujours s'il pouvait piquer ; malheureusement, aucun être humain non savant ne parlant couramment l'anophélien, le *gentlemosquito* finit entre les pages 454 et 455 du botin de 1967).

Non contente de se rincer le gosier du sang de l'homme, de regarder sa télévision (ils font mine de rien mais vous et moi savons) et de se nourrir de ses fleurs, la femelle se laisse également aller à déposer ses déchets dans sa boiss... dans notre sang. Ainsi, l'anophèle femelle est responsable des épidémies de fièvre due à l'arbovirus O' Nyong Nyong en Afrique de l'Est, de filarioses lymphatiques par pénétration du nématode *Wuchereria bancrofti* (qu'on peut également appeler « le ver Singe et Torix ») (comme tout filaire, *Wuchereria* est très sensible à l'humour) et, bien sûr, du paludisme par transmission des sporozoïtes du protozoaire *Plasmodium*.

Le paludisme est le fond de commerce des anophèles : s'ils ne le transmettaient pas, personne ne se serait jamais soucié d'eux et ils seraient restés à jamais dans les pages de vieux

livres jamais ouverts (je veux dire répertoriés dans ces pages – d'autres bien sûr sont physiquement dans des vieux livres mais là n'est pas le problème). Pour garder sa notoriété et éviter de sombrer dans l'oubli (à moins que ce ne soit une lutte pour nos recettes de pain à longue conservation), l'anophèle ne chôme pas : il est responsable de 300 millions d'infections et 3 millions de morts par an (principalement dues à *Plasmodium falciparum*, responsable de la forme maligne de paludisme.) (Contrairement aux formes bénignes des *Plasmodiums vivax, ovale et malariae*, qui eux n'entraînent souvent pas de complications). (Ce dernier étant à l'origine d'une fièvre non pas tierce mais quarte, comme chacun le sait vu son cycle érythrocytaire de 3 jours qui suit le cycle hépatocytaire (ou exoérythrocytaire) d'environ 3 semaines). (Pour mémoire, c'est au cours de cette première partie du cycle que les hépatocytes sont lysés et les sporozoïtes différenciés en schizonte, pouvant relarguer ensuite des mérozoïtes qui iront infecter les globules rouges pour se différencier en trophozoïtes et produire des gamétocytes que l'anophèle femelle, en tant qu'hôte définitif, viendra rechercher afin de leur permettre d'achever leur cycle sexué par les phases zygotes et sporozoïtes et ainsi pouvoir aller infecter un autre individu). (Mais bien sûr, vous savez tout ça.)

Les anophèles n'aiment pas particulièrement les charlottes aux fraises et en général, ils ne sont pas non plus friands de publicités (ou tout du moins celles qui ne sont pas en latin).

L'anophèle est inutile et dangereuse. Il semble alors évident que si Dieu a créé l'homme, alors le diable a créé l'anophèle.

Et à l'inverse si le diable a créé l'homme, alors c'est Dieu qui a créé l'anophèle.

**LES AVENTURES D'ACE
BURTON**

**IL SUFFIT PARFOIS
D'ETRE UN PEU
PHOTOGENIQUE**
Coécrit avec Marc Herbez

A Minolta.

« Veuillez patienter quelques instants. »

Un grand homme brun aux yeux noirs ouvrit le rideau du photomaton et attendit devant l'appareil. Pendant la minute nécessaire à l'impression de ses quatre photos d'identité, il observa les gens qui l'entouraient et qui ne prêtaient pas attention à lui. Impatient, il remonta ses lunettes rondes qui glissaient sur son long nez, quand il aperçut un vieil ami. Il s'empressa de le rejoindre, en oubliant de prendre ses photos. Dix minutes plus tard, Mme Gano attendait à son tour devant la machine. Les photos qu'elle attendait serviraient à sa future carte d'identité. La femme corpulente aux cheveux blonds et bouclés devait avoir environ trente-cinq ans.

Elle continuait de se maquiller après avoir été photographiée, lorsqu'elle entendit un petit bruit caractéristique. Elle se retourna et prit par mégarde les photos oubliées par son prédécesseur, photos qu'elle ne prit pas le temps de regarder car son mari Hans devait maintenant l'attendre pour le dîner.

Un quart d'heure plus tard, Stan, car c'était le nom de notre homme, revint prestement à l'appareil. Un voile d'inquiétude semblait masquer son visage : il espérait que personne n'eut le temps de voir ses photos, cela était d'une importance CAPITALE ! Son cœur, s'il en avait eu un, aurait battu la chamade alors qu'il s'approchait du supposé détenteur de ces photos « confidentielles. » Un nœud à l'estomac – ou plutôt à l'organe qui avait chez lui la même fonction – il s'approcha du photomaton et vit avec une joie à peine exprimée qu'un petit rectangle blanc reposait dans l'orifice prévu. Il se saisit avec hâte de l'objet de son inquiétude soudaine, lui qui n'utilisait jamais d'appareils photo classiques pour justement éviter que quelqu'un puisse voir son visage actuel. Portant les photos à sa poitrine, il esquissa un sourire et posa son regard sur son portrait... qui n'était pas le sien ! Le visage rubicond d'une femme d'âge moyen posait en lieu et place de son propre portrait. Stan sentit le sol se dérober sous ses pieds, il saisit un miroir de poche et regarda son visage, il avait toujours le même que celui de la veille : un visage fin au long nez sur lequel reposaient des lunettes rondes maintenant voilées par une fine couche de buée, témoin de son inquiétude, lunettes qui servaient à rectifier la vision de ses yeux noirs, des yeux un peu enfoncés dans leurs orbites et soulignés de grands traits tout aussi noirs, symptômes d'un manque de sommeil évident. Il n'avait pas encore changé de visage, aussi conclut-il que la personne figurant sur ces photos devait posséder son propre portrait, en admettant que personne d'autre n'ait fait de photos entre temps. Si quelqu'un cherchait à mettre un nom sur son visage, non seulement lui-même, mais aussi l'humanité tout entière, cette humanité qu'il avait appris à aimer, couraient de grands risques. Ironie du sort, c'est par la faute de son « ami » à qui sont destinées les photos de ses différents visages, qu'était arrivée la pire erreur qui puisse être commise par un individu de son espèce et de son rang.

Mais revenons à notre dame... Cette femme, pressée au point de ne pas regarder si son sourire n'avait pas été excessif – et il l'était –, cette femme était maintenant rentrée chez elle. Son mari l'y attendait depuis déjà plus d'une demi-heure, ce qui lui valut de nombreuses excuses et de non moins nombreux soupçons. La jalousie de Hans le poussa même à vérifier à l'insu de sa femme si elle était bien allée, comme elle le disait, au photomaton. Et quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit dans le sac de son épouse les photos d'identité d'un homme autre que lui ! Un amant, probablement. Il garda ce précieux indice et n'en dit pas mot à sa femme. Il allait mener son enquête et pousser la pécheresse à avouer en organisant une confrontation. Oui, cela ne faisait plus aucun doute pour lui : cet homme brun au long nez était l'amant de sa femme.

Pendant que monsieur Gano était occupé à soupçonner injustement sa femme, Stan réfléchissait au moyen de récupérer son bien. Allait-il devoir encore subir une existence aussi

pénible que celle qu'il menait depuis ce jour auquel il repensait jour et nuit, ce jour où il avait accepté sa mission ? Il n'en avait de toute évidence aucunement envie, et préférait de loin retrouver ses photos, dut-il gaspiller son précieux temps. Après s'être promis de réparer son erreur, il quitta la machine, non sans lui infliger un coup de substitut de poing, signe de son intense colère. Voyant cet acte, un homme de la sécurité courut vers Stan qui venait juste de franchir la porte, et il fut fort surpris de ne pas retrouver le vandale qui semblait s'être volatilisé.

Filant subrepticement vers son appartement, Stan recouvrait peu à peu ses esprits et songeait à une solution efficace. D'abord, il lui fallait le plus vite possible faire de nouvelles photos avant qu'il n'eut à changer de nouveau de visage et d'identité : mieux valait ne pas attirer l'attention du Conseil sur l'incident du photomaton de la gare et feindre la sérénité lors de l'Entrevue avec son « ami. » Ensuite, il convenait de retrouver la personne qui lui avait « emprunté » ses photos et s'assurer qu'elle n'ait pas cherché à les lui rendre, ce qui impliquerait une quelconque enquête sur sa personne. En y réfléchissant, peut-être la coupable les avait-elle tout bonnement jetées, ce qui serait finalement la meilleure chose qui eut pu arriver. Les brûler tant qu'à faire ! Stan se laissa aller à l'optimisme, chose à laquelle il était peu habitué. Il ouvrit la porte de son lieu de résidence, un immeuble peu voyant, dans un quartier peu fréquenté. Il passa devant sa boîte aux lettres où ne figurait aucun nom, puisqu'il n'en avait pas, à part celui de Stan, nom qu'il avait choisi par pure fantaisie. Il pénétra ensuite chez lui, un appartement sombre et peu décoré. Si ses patients savaient où vit leur chirurgien ! Car il était devenu chirurgien pour ce visage et cette identité-ci, c'était ce qui lui convenait le mieux pour accomplir sa mission d'étude de l'organisme humain pour le compte du Conseil. Concernant ses photos, il commencerait ses recherches demain...

Alors qu'il admirait son ventre bedonnant dans la glace de la salle de bain, monsieur Gano, s'il venait peut-être de comprendre le pourquoi de la tromperie de son épouse, décida tout de même de louer les services d'un détective privé. Cette appellation le faisait toujours sourire, car il imaginait un ancien flic alcoolique qui louait un bureau crasseux, et qui attendait la venue d'une pin-up blonde et déboussolée qui finirait de toute façon par l'embrasser passionnément, un air jazzy de Duke Ellington en toile de fond. Cependant, dans le cas qui est décrit ici, monsieur Gano n'esquissa aucun sourire et se sentit même affreusement attristé de sa déplorable découverte ainsi que de son physique non moins déplorable. Ce n'est rien, se disait-il, les honoraires du détective passeraient sur le compte de l'entreprise dans la mention « autres frais », mention qu'affectionnaient particulièrement ses salariés syndiqués. Quelque peu dépité, Hans éteignit la lumière de sa salle de bain et rejoignit son épouse dans le lit conjugal. Celle-ci dormait déjà, le nez dans un livre qu'elle avait entamé il y a bien deux ans de cela. Il la soulagea de cet oreiller de circonstance et lui fit une bise sur la joue, avant de se retourner et de chercher réconfort dans les bras d'un dénommé Morphée, une expression qu'il n'avait jamais comprise car il ne voyait pas comment un homme pouvait s'endormir dans les bras d'un autre homme. Il versa une minuscule larme, préféra penser aux bras de sa secrétaire et s'endormit.

Le lendemain vers cinq heures, alors qu'il avait fini sa dure journée de travail, Stan se rendit à la machine qui lui avait ôté le sommeil. Il avait retrouvé son pessimisme habituel, mais il fit de son mieux pour ne pas paraître inquiet lors de son rendez-vous avec son « ami », à qui il remit les nouvelles photos qu'il avait regardées moult fois pour s'assurer de ne pas

avoir fait d'erreur. L'entrevue fut très brève et les deux hommes n'échangèrent que quelques mots, en fait des anecdotes tout à fait anodines sur la civilisation, en évitant toutefois de parler de leurs travaux de recherche. Après le départ dudit « ami », Stan commença ses investigations en fouillant en vain les poubelles avoisinantes, bien décidé à mettre un terme à cette mésaventure qui pouvait lui coûter cher, très cher. En toute logique, la grosse dame dont il possédait les photos devait être en possession des siennes, et c'était donc elle qu'il devait retrouver pour savoir ce qu'étaient devenues ces encombrantes preuves de son existence. « Par où commencer ? » se demandait notre homme. Comment peut-on retrouver le plus vite possible une femme dont on connaît le visage, dans une ville de plusieurs dizaines de milliers d'habitants, tout en restant incognito ? La réponse a déjà été donnée par Hans... Et c'est ainsi que le destin interposa un détective privé entre la famille Gano et Stan.

Monsieur Gano desserrait maintenant la gaine qu'il avait eue tant de mal à serrer le matin et qui lui fit passer une remarquable journée, ponctuée d'éloges de ses collègues et surtout de sa secrétaire, à propos de sa soudaine sveltesse. Il revêtit ensuite l'élégant pyjama que lui avait offert sa tendre et pécheresse épouse, puis il contacta le détective qu'il avait engagé le matin même pour avoir des nouvelles de « l'affaire des photos de l'homme aux lunettes rondes » (ce sont les termes même du mari jaloux.) Pour l'instant, l'amant était introuvable et inconnu, mais le détective, Antoine Bourdon, promit de rapides et éloquentes résultats. Le sourire aux lèvres et l'œil vengeur, Hans s'en retourna dans son moelleux canapé, non sans avoir pris avec lui une bière fraîche, et il regarda le match de foot en criant devant son téléviseur, en bon « beauf » qu'il était, que l'arbitre était un vendu et qu'à la place de cet imbécile de défenseur, il n'aurait pas fait la grossière erreur de changer d'aile.

Pendant ce temps, à l'autre bout de la ville, Antoine Bourdon, dans son costume noir, réfléchissait à la priorité des enquêtes. En effet, en une seule journée, ses services avaient été demandés par un mari jaloux qui voulait retrouver l'amant de sa femme, ainsi que par un homme qui recherchait une femme. Chose des plus étranges, ces hommes ne possédaient tous deux que quatre photos d'identité de la personne qu'ils recherchaient. Antoine avait vu M. Gano mais Stan ne s'était évidemment pas montré et avait déposé les photos dans la boîte aux lettres du détective. Ce dernier regagna son bureau, un petit deux-pièces dont il payait le loyer souvent avec deux mois de retard. Il avait bien essayé de négocier le montant de ce loyer : en effet, il n'occupait qu'une pièce sur les deux, aussi jugeait-il légitime qu'il ne payât que la moitié. Devant des arguments aussi justes et pondérés, le propriétaire avait seulement accepté qu'il aille se faire voir et notre détective était, de ce fait, engagé à toujours respecter cette échéance de deux mois de retard. Il arriva devant la porte dudit bureau, une porte où l'on pouvait lire, inscrit en lettres noires :

« Antoine BOURDON »
« Détective privé – Private Eye »

Il tenait fermement à cette traduction anglaise, lui qui raffolait des polars américains. Il songeait d'ailleurs à transformer le nom qui ornait la porte. Un truc du genre « Ace Burton », pour garder les initiales. Poussant la porte, il s'aperçut que la femme de ménage, qu'il n'avait pas payée depuis bientôt un an, n'avait pas nettoyé son antre, pour les raisons qu'on comprend mais qui échappait à « Ace Burton. » Il s'assit au bureau, duquel il sortit une bouteille de scotch. Antoine était un ancien policier qui avait quitté les rangs des défenseurs de l'ordre à cause d'une maladie que le médecin du travail avait appelé alcoolisme. Il avait choisi de continuer à mettre ses talents au service de la population en ouvrant ce cabinet de détective. Il n'était pas comme ces privés que l'on voit dans les films, lui, secrètement, il

attendait la venue d'une pin-up blonde et déboussolée qui finirait de toute façon par l'embrasser passionnément, un air jazzy de Duke Ellington en toile de fond. Monsieur Gano, à cet instant, et sans qu'il en sache la raison, esquissa un sourire narquois que sa secrétaire, Chantal Louvier, vieille fille demeurant au 103, rue Delcluze, ne manqua pas de remarquer et qu'elle interpréta comme une nouvelle possibilité d'arrondir le montant de son salaire.

Antoine Burton, ce qui ne sonnait pas trop mal non plus, réfléchit un instant aux moyens qu'il avait de faire progresser son enquête. Il avait remarqué que son sixième sens était assez aiguisé, aussi lui avait-il toujours fait confiance – afin de rassurer le lecteur sur l'existence d'un sixième sens, il convient ici d'apporter une précision : le sixième sens d'Antoine n'en est pas un, notre détective pense en être doté, mais en vérité, ce sont ses rares moments de sobriété qui lui font croire que ses sens sont plus aigus que la moyenne, à comparer avec son quasi-continuel état d'ivresse maladif. Il choisit d'utiliser son Minolta, une très belle pièce qui lui avait coûté plus de la moitié de son salaire du mois passé. Sans aucun doute, entre Antoine et son appareil photo, le plus compétent des deux était le Minolta ; au moins, lui, quand il s'agissait de faire son métier, c'était toujours sans bavure.

Il fallait à Antoine des photos de Mme Gano, pour essayer de se mettre dans la peau du supposé amant de celle-ci. Il verrait à s'occuper de l'autre affaire plus tard : on n'a pas idée de lui donner du travail dans sa boîte aux lettres ! Et si c'était une plaisanterie de galopins !

Stan, lui se préparait à l'Entrevue. Il avait à nouveau rencontré son « ami », comme il se plaisait à l'appeler, non sans ironie, cet « ami » qui n'était ni plus ni moins que son supérieur hiérarchique. Il lui avait communiqué la date de la prochaine Entrevue : dans trois jours. Trois jours et il changerait à nouveau de visage, de métier, de ville, voire de pays ou de continent, et peut-être de sexe – ça lui était déjà arrivé. Il avait remis ses photos et son rapport et à la fin des trois jours, il devrait rendre compte de son travail. Ses recherches avaient bien avancé : à force d'observations en tant que chirurgien visiteur, il avait pu établir une carte du système nerveux de l'Homme, de l'encéphale aux plus petits nerfs du corps humain. Si sa race voulait asservir l'humanité, elle devait tout savoir d'elle. Pourtant, il l'aimait, cette humanité. Il avait étudié ses coutumes, son histoire et ses habitudes alimentaires. Il avait même pris goût à cette nourriture, qu'il trouvait mille fois plus exquise que celle de sa planète. Il l'aimait vraiment, aussi, glissait-il souvent des erreurs dans ses rapports, dans l'espoir inavoué et peut-être vain, de retarder la conquête de la Terre et de ses habitants. Durant ces trois jours, il lui suffisait de rester le plus discret possible, afin d'éviter comme d'habitude, qu'on lui pose trop de questions. Le souvenir des photos perdues lui revint alors soudain en mémoire ; pourvu qu'on n'essaie pas de les lui ramener, ce contact trop rapproché avec l'espèce humaine pourrait avoir des circonstances désastreuses pour sa mission. Lui qui avait réussi, l'expérience aidant, à endosser le métier de chirurgien sans attirer l'attention et de ses collègues et de ses patients. Trois jours, et il serait tranquille.

Le lendemain, pendant que Stan pensait à ses photos et se rongait les ongles – appelons-les ainsi, ça fera plus humain ! - à l'idée d'avoir engagé un homme pour les retrouver, cet homme, Antoine Bourdon, alias « Ace Burton », travaillait d'arrache-pied. C'est du moins ce qu'il avait dit à sa femme de ménage qui, croyant qu'elle allait enfin être payée, s'était décidée à arrêter la grève. Il décida de faire le point sur ses deux enquêtes : il possédait quatre photos d'un inconnu à lunettes, supposé amant de Mme Gano et quatre photos d'une dame corpulente qu'un inconnu lui avait demandé de retrouver. Il choisit de se concentrer sur la première affaire, les informations y étant plus nombreuses et la paye plus grasse. Ace Burton s'interrogea : les soupçons du mari étaient-ils fondés ? Dans sa profonde réflexion, il avait repensé à ce qu'avait dit Hans et entendait encore sa voix grave et presque absurde : « ma femme voulait faire des photos pour sa carte d'identité. » Or, cette femme

n'avait pas de photos d'elle, puisque elle avait vu, ce jour-là, son amant. Que pouvait-il conclure, si ce n'est que Mme Gano allait revenir pour enfin réaliser ses photos ? Ce serait alors l'occasion de prendre en photo l'épouse criminelle pour pouvoir ensuite la filer et surprendre les deux amants follement enlacés sous le porche d'une maison de campagne ou sur le sable blanc de la plage des Augustines, plage dont le sable était tout sauf blanc. Et c'est pourquoi nous pouvions voir à la gare un homme cliché prêt à en faire : un homme au chapeau de Nestor Burma, à l'imperméable de Columbo et au Minolta d'Ace Burton. Notre détective s'était donc installé près du photomaton dont lui avait parlé le mari jaloux, et buvait un café serré. Il entra maintenant dans la fameuse phase d'observation qui constituait, en général, la seule et unique étape de ses enquêtes inachevées qui remplissaient les deux tiroirs de son bureau.

Il faut apparemment croire que le prétendu sixième sens d'Antoine avait fonctionné puisque moins d'une heure et moins de dix cafés après son arrivée, le détective avait en sa possession huit photos de la grosse dame. Pour certaines affaires, lorsque la femme qu'il traquait avait vingt ans et vingt kilos de moins que Mme Gano, il avait toujours près d'une centaine de photos de sa proie ; mais là, bizarrement, il considéra que huit photos étaient bien suffisantes. Satisfait de sa journée, Antoine retourna à son bureau pour l'heure du thé, en se disant qu'il pourrait peut-être développer les photos le soir. Après deux tasses de thé préparées par son aimable assistante, qui est aussi chargée du ménage, des courses, de l'accueil des clients, de la gestion informatique des dossiers achevés (sa moins lourde tâche) et des dossiers inachevés (sa plus lourde tâche), après ces deux tasses de thé donc, Antoine tomba nez à nez avec la pile de papiers administratifs qui siégeait, menaçante, sur son bureau. Après avoir mesuré ce formidable amoncellement de « paperasse », il jugea ses chances de survie lors d'une confrontation directe avec l'adversaire et préféra s'éclipser dans la salle de développement photographique. Il sortit son « manuel du parfait petit photographe » et entreprit de révéler le contenu de sa pellicule. Après une suite de photos sans importance, témoins de soirées arrosées au pub du coin ou de fréquentations douteuses sur les trottoirs de la grande ville voisine, Antoine posa les yeux sur les photos de Mme Gano, prises à l'arrachée le matin-même au photomaton de la gare. Le visage rubicond de la dame lui évoqua d'abord un souvenir lointain, il ne fit pas tout de suite le lien avec les photos déposées par Stan dans sa boîte à lettres. Il ne le fit d'ailleurs jamais, c'est en laissant nonchalamment choir ces photos sur un coin de table que la femme de ménage remarqua l'étrange ressemblance entre la dame des photos de l'inconnu et Mme Gano. Antoine Bourdon s'appropriera bien vite la découverte et déclara avec force conviction qu'il était vraiment un détective hors pair. Cette déclaration fut accueillie par un lever d'yeux vers le ciel suivi d'un splendide froncement de sourcil de la part de la fameuse concierge, d'autant plus convaincue que décidément rien ne pouvait être tiré de son « patron ». Elle décida dès le lendemain de démissionner, fit ses valises, envoya promener son ex-patron sans autre forme de procès et s'en alla rejoindre un charmant jeune homme de 18 ans son aîné, qui habitait une vieille bicoque à la sortie de la ville et qu'elle avait rencontré un soir, lors de l'enterrement de vie de jeune fille de sa meilleure amie.

Après une longue réflexion, le grand Ace Burton avait brillamment établi le lien entre Mme Gano et le client inconnu : ils étaient amants. Cela ne pouvait en être autrement puisque Mme Gano possédait les photos d'un homme inconnu et un homme inconnu possédait ses photos. On n'échange des photos que lorsqu'on a une grande intimité donc ces deux personnes avaient une liaison secrète. « Pour un détective tel que le grand Ace Burton, pensait Antoine, cette enquête est d'une simplicité enfantine. » Il décida de suivre Mme Gano pour retrouver le client qui avait voulu rester incognito. Ainsi, pour la première fois depuis dix ans,

il pourrait peut-être résoudre deux affaires en une journée, et porter à cinquante et un le nombre d'enquêtes résolues.

Stan commençait à rédiger un nouveau rapport pour la prochaine Entrevue. Bien qu'il essayait de se libérer l'esprit avec un peu de musique terrienne, musique tellement plus développée que celle de sa planète, il ne pouvait plus que penser à ses photos. Que se passerait-il si cette femme cherchait à le retrouver ? Il n'osait songer à un si grand malheur.

Hans Gano avait remis sa gaine et peinait toujours autant à l'ôter, tandis que sa femme arrivait à la fin du cinquième chapitre de son livre. Comme elle vit un mot qu'elle ne comprenait pas, « délation », elle préféra le reposer sur la table de chevet et dormir. Son mari vint la rejoindre dix minutes plus tard en se plaignant d'un mal de ventre terrible, et se promettant de serrer moins sa gaine le lendemain.

C'était aujourd'hui. Ou plutôt ce soir. L'Entrevue tant redoutée, c'était maintenant. Et Stan savait que sur la question de la discrétion, il était loin d'avoir fait le sans-faute. Il prit sur lui – il n'en avait pas le choix – et feint en vain d'être décontracté et parfaitement à l'aise. Mais il convient d'expliquer la raison de ce mal-être, qui est toujours présent chez Stan mais qui, dans le cas présent, atteignait des proportions démesurées. En effet, Stan avait depuis vingt-quatre heures son visage placardé sur la plupart des murs de la ville. En proie à un soudain accès d'optimisme, il avait jugé utile de contacter le détective dont il louait les services, par l'entremise de sa boîte aux lettres, afin de lui demander d'ignorer sa requête précédente. Il avait, pour l'occasion, glissé une somme d'argent assez conséquente dans l'enveloppe, somme d'argent qui n'arriva jamais dans la poche du détective, du fait de la malveillance du facteur, un être froid et sans scrupules qui sortait juste de prison et distribuait le courrier de ses concitoyens dans le cadre d'une vaste opération municipale : « se réinsérer n'a pas de prix ». Prenant ce slogan au pied de la lettre, l'insolent personnage avait donc délesté l'enveloppe de sa charge monétaire.

Le grand détective Ace Burton ne comprit d'abord pas la démarche de Stan, puis une bonne heure s'étant écoulée, il reconnut en ce message un échappatoire : bien sûr ! L'amant savait qu'un homme comme Ace ferait vite le lien entre les deux tourtereaux, et sentant poindre le danger, il s'était rétracté. Précisons que l'ineptie de ce raisonnement ne parvint jamais au cerveau d'Antoine et que ce dernier vécut jusqu'à l'âge de 87 ans sans jamais prendre conscience de l'incohérence de son raisonnement. Afin de rassurer le lecteur, j'ajouterais qu'Antoine finit ses jours dans les bras d'une ancienne pin-up blonde qu'il avait rencontrée alors qu'elle était déboussolée et qui avait fini par l'embrasser passionnément, un air jazzy de Duke Ellington en toile de fond.

Après ce splendide cheminement de pensée de notre alcoolique notoire, le fait de ne pas avoir été payé fila un magistral coup de pied dans les neurones du détective qui entra alors dans une colère noire et dans le café d'en face afin de se calmer au plus vite devant un bon verre de scotch, sans glace bien entendu. Il décida alors, après avoir fini son septième verre, d'employer les grands moyens dès le lendemain. Il retrouverait cet individu, coûte que coûte !

Et c'est ainsi que, le jour suivant, Stan tomba nez-à-nez avec un magnifique portrait de lui-même alors qu'il se rendait à la clinique. Il fit demi-tour lorsqu'un deuxième puis un troisième portrait lui sautèrent à la figure après quelques minutes ; il n'irait pas travailler aujourd'hui, le stress de l'Entrevue ayant fini de l'achever.

C'est dans un hangar, à fleur de montagne, loin des regards indiscrets, qu'eut lieu l'Entrevue. Trois de ses supérieurs hiérarchiques regardaient Stan et évoquèrent avec lui les conditions de son travail biologique sur l'espèce humaine. S'il avait pu suer, Stan aurait été, à

l'heure actuelle, en train de faire des bulles avec la bouche en même temps qu'il parlât. Il évita soigneusement de parler de l'affaire des photos et retint sa respiration pendant 7 minutes 34, durée qu'il fallût aux trois Sages pour lui donner le verdict et le bilan de son opération – durée qui aurait été d'ailleurs applaudie par la plupart des poumons humains, si tenté qu'ils eurent des mains bien sûr. Mais revenons au verdict... D'une voix qui sonna comme un glas aux oreilles de Stan, le chef des Sages qualifia nonchalamment l'opération de Stan de... inutile ! ? ! Devant un tel adjectif, Stan, après avoir repris sa respiration – quand même – osa demander pourquoi. La réponse qu'on lui fournit fut que la conquête de la Terre était reportée sine die car une grève au service postal empêchait la communication avec le vaisseau-mère qui était déjà bien ralenti par une grève de la cantine – les cuisiniers réclamaient le droit de faire les courses dans un hypermarché bio – , cantine qui fonctionnait déjà très mal car le nombre de couverts nécessaires avait été sous-estimé et le budget alloué à l'achat de vaisselle étant ce qu'il est... Soulagé, Stan remercia en son fort intérieur le service public, salua sa hiérarchie et fit volte-face en songeant que dès demain il changerait de visage et d'identité qu'il pourrait vivre quelques jours heureux. L'un des trois Sages l'interpella pourtant et lui fit remarquer que les photos qui figuraient sur la moitié des murs de la ville étaient plus réussies que celles qui accompagnaient le rapport ; « vous avez l'air crispé sur celles-là. », trancha-t-il...

Stan avait compris. Il avait toujours su ce qui se passerait si quelqu'un le regardait de près sans masque de chirurgien ou si un humain un tant soit peu observateur venait à étudier une photo de lui. Il avait espéré que ça ne serait pas le cas avec celles perdues, mais maintenant qu'elles étaient diffusées, quelqu'un finirait bien par se rendre compte que quelque chose clochait. C'était inévitable maintenant... Un gars lambda allait observer l'affiche et se dire « tiens, étrange, le long nez de ce type a un truc... Un truc en moins... » Et pour peu que ce fin analyste soit de la police, il chercherait à en savoir plus sur Stan et, en fouillant un peu ou même par de simples examens, il finirait par découvrir ses origines. Et ça, ses patrons ne le souhaitaient pas. Même s'ils avaient reportés leur conquête de la Terre, l'idée d'y laisser un de leurs déçus, de laisser tant d'informations sur eux, ce serait les affaiblir inutilement. Alors Stan avait compris... Il avait toujours su que ça finirait comme ça d'ailleurs. Le jour où ses patrons lui avaient implanté la puce de destruction, il savait comment ça finirait...

Puis il avait commencé à endosser ce costume de chirurgien. Et bien vite, sa version de la fin de l'histoire en avait été bouleversée. Une opération et il tenait en sa main une puissante arme à usage unique... Il y avait de quoi revoir la fin de toute histoire, même si celle-ci était « et ils vécurent heureux et eurent plein d'enfants » (tradition terrienne à laquelle Stan aurait bien adhéré). Ainsi, lorsque son supérieur lui parla des photos, Stan avait compris que sa survie venait de passer dans la catégorie « inappropriée » et qu'il allait fatalement y avoir une fatale explosion de sa « pièce opératoire » - qui se trouvait actuellement dans la doublure du dossier qu'il venait de rendre à ses patrons. Stan sourit et se retourna ; mais il n'eut pas le temps d'apercevoir une dernière fois ses supérieurs car tous trois explosèrent avec une détonation qui lui aurait probablement percé les tympans s'il en avait...

Ace Burton contemplant son œuvre avec fierté. Pas un mur de cette ville n'était recouvert d'au moins une photo de l'amant de la femme infidèle du photomaton. (il ne parvenait jamais à se souvenir de son nom - gâteau ou un truc comme ça. Cette femme n'était pas fichue d'avoir un nom américain comme tout le monde !) Puis, dans un éclair de lucidité, Antoine regarda l'affiche et se dit que quelque chose manquait... Quelque chose d'important mais il ne parvenait pas à savoir quoi. Il resta une dizaine de minutes face à l'affiche à penser à la norme en matière de mise à prix. Il y avait une anomalie dans celle-ci... Mais où ? Qu'est-ce qui clochait ?

Un peu plus au Nord, Hans Gano eut à ouvrir la porte d'entrée avec ses clés. Fait étrange : d'habitude, sa femme était toujours à la maison à cette heure-ci. C'était clair pour Hans : elle était avec lui, avec ce type au long nez qui l'avait scruté tout l'après-midi depuis l'affiche que cet alcoolique de détective avait eu la délicatesse de coller face à son bureau. Cet Antoine Burton était vraiment incroyable : en un après-midi, il avait retapissé tous les murs de la ville de ces affiches. Soit il était particulièrement efficace, soit il était complètement désorienté et ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait. En apercevant un mot sur la table de la cuisine, Hans préféra arrêter de songer à ce détective et se rassura en se disant que la première solution devait être la bonne.

Au même moment, Ace Burton vidait contre le mur une bière qui devait se situer entre la seizième et la dix-neuvième (donc une de celles du troisième bar, pendant lesquelles il venait de comprendre le sens profond de la vie - juste avant de se rendre compte que l'amour porté aux têtes de cerf empaillées n'était que rarement réciproque). Soudain, en remontant sa braguette, ses yeux scintillèrent sous les feux d'une flamboyante flamme. Il releva la tête vers l'affiche et sut sans même vraiment la regarder ce qui manquait.

C'était son numéro de téléphone ! Même si quelqu'un quelque part le reconnaissait, il n'y avait aucun moyen de prévenir Ace pour que lui-même prévienne le mari de la femme infidèle du photomaton... Son affichage ne servait à rien. Une vraie réussite.

Par chance, une force mystérieuse - qu'Antoine aimait appeler Ethan Ol -, Ol donc l'avait poussé à ajouter son adresse mail. Par malchance, il avait inscrit une adresse au nom d'Ace Burton afin de faire plus américain, mais ne possédait aucune boîte à ce nom. Par chance, le pseudonyme aceburtonprivateeye devait être fort peu usité et il pourrait donc créer le compte où les gens enverraient leur réponse. Par malchance, il n'avait aucune idée de comment faire et n'avait pas les moyens financiers de convaincre sa secrétaire de revenir. Par chance... Hum non, Ace Burton n'avait pas de chance. Il avait juste du talent et du charme. C'est ce qu'il se dit en draguant la serveuse du cyber café de la rue Delcluze qui se décida à l'aider afin d'exaucer son nouveau plus cher vœu (avant un voyage à New-York et la rencontre de l'homme idéal qui pourrait partager sa passion pour les têtes de cerf empaillés) : se débarrasser de cet imbécile au chapeau à la Nestor Burma... sans savoir que c'était lui l'homme idéal (et finalement c'était psychologiquement mieux de ne pas savoir).

C'est dans cette même rue que quelques minutes plus tard, Ace dut se pincer une trentaine de fois pour avoir validation de la réalité de ce qu'il voyait concernant Mme Gano...

Hans tremblait de la tête aux pieds. Il chiffonna le mot de sa femme qui lui expliquait qu'elle partait quelques jours afin de faire le point et, accessoirement, jauger son existence en essayant de vivre avec quelqu'un d'autre une folle passion.

L'autre type. Le long nez.

Et pour la première fois de ces six dernières heures, Hans se mit à boire. Il but, but encore, augmenta les doses et but toujours. Sa gaine lui serrait terriblement le ventre. Il considéra que ça devait être la cause de ses nausées et décida de finir les deux dernières bouteilles qui lui rappelaient trop les bons moments qu'il avait eus avec elle et qui étaient finis. D'accord, tout a une fin ; mais pas ça, pas elle. Que sa secrétaire Chantal ait quelqu'un d'autre dans sa vie, et qu'elle le quitte comme elle l'avait fait à quatorze heures devant un cappuccino, il pouvait presque le comprendre. Mais sa femme... Ca non ! L'autre type au long nez, tout était sa faute.

Enragé, Hans finit les deux bouteilles cul-sec. Il se précipita ensuite dans les toilettes pour poursuivre ce qu'il venait de commencer sur le canapé, la moquette et le mur du couloir. Il s'endormit la tête sur le rebord de la cuvette et fut réveillé en sursaut par le téléphone. Il

peina à aller répondre. Arrivé enfin au combiné, il lança un « Ouais ? » qui allait sûrement rappeler une voix de lendemain de cuite à son interlocuteur, cet incapable de détective.

Lorsque Hans répondit, Ace trouva que celui-ci avait la même voix que lui chaque matin. Amusant mais ce n'était pas là le but de l'appel. Il y avait plus intéressant : Ace avait reçu six mails anonymes certifiant que le dénommé Stan travaillait en service de chirurgie à l'hôpital. Et grâce à de nombreux contacts là-bas (en réalité seulement une infirmière qu'il avait rencontré... mais peu importe), il avait réussi à obtenir son adresse. Antoine ne précisa pas ce qu'il avait vu cet après-midi et espéra que Hans tienne sa promesse de salaire pour avoir retrouvé Stan – même s'il ne retrouvera pas sa femme...

Stan était rentré chez lui depuis une heure et avait rassemblé toutes ses affaires. Il allait maintenant partir loin, très loin. Peut-être le Pérou, peut-être l'Australie, peut-être ailleurs. Il verrait selon les départs d'avion. Peu importe maintenant ! Il était libre comme l'air, indétectable et inconnu, débarrassé de la menace d'invasion dont il était l'éclaireur. En ne voyant pas les « patrons » revenir, ceux de son espèce auront peur et n'oseront plus jamais s'approcher de la Terre. Et on pouvait bien se poser des questions sur lui maintenant, il ne risquait plus de causer la perte de l'humanité ! Il n'avait plus aucune obligation, il n'avait plus qu'à explorer le monde, découvrir mille merveilles et s'endormir chaque soir en rêvant aux beautés du lendemain. Libre ! Libre ! Il jeta un dernier coup d'œil à sa « cage », en ferma les lumières sans regret et sortit.

Dans sa voiture, Hans attendait. Il était là. Le type au long nez. Celui par qui tout est arrivé, celui qui lui a volé son canari en sucre de sa canne (ou un truc comme ça – ça faisait bien longtemps qu'il l'appelait « Eh » maintenant). Sans hésiter, il vida le chargeur d'un pistolet qui, ironie du sort, lui avait été offert par son beau-père pour son mariage. Il ne l'avait jamais utilisé et ne savait absolument pas s'en servir. Toutefois, l'alcool compensant, il toucha sa cible par deux fois et l'homme au long nez s'écroula. Prenant son courage à deux mains, Hans le soupesa, se rendit compte qu'il tenait finalement dans une seule main et décida qu'il n'était pas assez important pour oser sortir de voiture et vérifier si sa femme était bien à l'intérieur. Il partit donc en trombe et jeta l'arme dans le fleuve depuis le pont.

Pendant ce temps, Stan était allongé. Il avait entendu la voiture s'éloigner puis avait senti le souffle du vent sur sa joue encore quelques instants avant de fermer les yeux. Dommage, pensa-t-il.

En rentrant chez lui, Hans se sentit coupable certes, mais soulagé. Le chevalier blanc venait de vaincre le chevalier noir et la gentille demoiselle allait lui revenir.

Mais la gentille demoiselle ne revint pas.

Ace Burton sourit en recevant le mot de remerciements et le chèque de M. Gano. Le pauvre type pensait revoir sa femme dans les jours suivants mais Ace savait qu'elle ne reviendrait pas. Ce n'était pas Stan son amour... Il l'avait découvert le jour où il était allé au cybercafé. Non pas qu'il ait eu du talent ou du charme. Non, cette fois, il fallait bien le reconnaître, c'était plutôt de la chance – ou plutôt son sixième sens.

Il se demanda qui pouvait bien être ce brave type à qui il avait probablement causé quelques soucis. Stan, un chirurgien. Qui était-il exactement ? Et pourquoi diable avait-il échangé ses photos avec Madame Gano ? Et si tout ceci n'était qu'une simple et stupide erreur... Non, c'était fort peu probable. Ils avaient sûrement eu une aventure, c'était évident ! Ah, les gens ont de drôles de mœurs tout de même...

Antoine s'apprêtait à classer les deux dossiers dans la pile des affaires résolues (« et de deux qui font cinquante-et-un ! ») lorsqu'il aperçut deux petits rectangles blancs posés sous

une tasse de café en équilibre entre la lampe de bureau et le mode d'emploi du Minolta. Il les prit et les regarda. C'était les photos d'identité de Stan et de Mme Gano. Tout de même, quelque chose clochait dans les premières... Mais quoi...

Pendant qu'Ace Burton réfléchissait au beau milieu de la nuit, Hans Gano se demandait quand sa femme reviendrait. Il ne se doutait pas qu'au 103 de la rue Delcluze, celle-ci dormait dans les bras aimants de son ancienne maîtresse, Chantal Louvier.

Ace les avait surprises par hasard main dans la main le jour où il était allé au cybercafé, mais il avait préféré ne rien dire : le mari n'y aurait pas cru et lui n'aurait jamais vu son chèque. Et maintenant qu'on approchait mai, il allait falloir régler le loyer de mars... Décidément, il fallait mieux laisser les soupçons sur le chirurgien. Après tout, ça ne changeait rien ! Et ça lui donnait en plus l'impression d'agir sur ces gens aux drôles de mœurs, d'être le manipulateur, l'homme de l'ombre... De l'ombre...

Mais oui, c'est ça l'anomalie ! Les photos de Stan n'ont pas d'ombre ! Mme Gano a de petites ombres sous le nez, la lèvre inférieure et le menton, mais Stan non. C'est comme si ce type était... immatériel ! Il jeta pensivement les photos dans les dossiers et les classa dans la pile des affaires achevées. Il alla se servir un scotch et, toujours pensif, revint se basculer sur sa chaise. Enfin, une dernière vérité sur cette enquête lui sauta au visage : « rien ne vaut un vrai photographe ! » conclut Ace Burton en vidant son verre.

EPILOGUE (inutile pour toute personne n'ayant pas apprécié ce récit)

« Et cette musique terrienne si douce... et ces profiteroles au chocolat et... »

Après dix bonnes minutes passées à énumérer toutes les choses qui lui manqueraient une fois passé de vie à trépas, Stan finit pas se rendre compte qu'il mettait bien du temps à mourir. C'est une sensation humide sur le visage qui lui fit abandonner l'idée d'une mort par homicide et qui le fit se redresser sur le trottoir. Il vit s'éloigner un chien qui claudiquait benoîtement le long du caniveau et se mit à sourire comme pour remercier le singulier animal qui l'avait ramené à la vie – précisons que plus tard dans la soirée, Stan fut bien moins reconnaissant envers le canidé quand il vint à se demander de quelle partie du chien venait ladite « sensation d'humidité » qui l'avait rapatrié dans le monde des vivants. D'abord ébahi d'être en pleine santé, l'optimisme qui l'accompagnait depuis la « disparition » de ses supérieurs réapparut bien vite. Il se mit debout pour constater que les balles du pistolet étaient des cartouches de peinture et qu'à part une formidable balafre jaune fluo sur le visage et le torse, couplée à une auréole rose bonbon au niveau de l'abdomen, peu de dommages étaient à relever. Métamorphosé en enseigne de boîte de nuit, il quitta précipitamment le parvis de son immeuble et pensa naïvement trouver un taxi qui l'amènerait à l'aéroport – il y parvint trois jours plus tard, aucun taxi normalement constitué n'acceptant d'embarquer une espèce de marginal déguisé en néon. On ne sait pas si Stan finit par prendre l'avion, mais peu de temps après son départ, le règlement de l'aéroport fût modifié de la sorte :

« Toute personne n'ayant pas de photo d'identité récente figurant sur son passeport ne peut prendre place dans nos appareils, *surtout si elle est adepte du paint-ball disco.* »

Et quelque part sur Terre, un individu au long nez, brun aux yeux noirs, attend anxieusement les épreuves des photos qu'il vient de faire au photomaton d'un aéroport...

**Un dimanche 26 vaut-il deux
vendredi 13 ?**

*A la chance...
Et au petit bonheur.*

Dimanche 26 février. J'aimerais vraiment savoir pourquoi certaines personnes fêtent mardi gras un dimanche ! Et je doute que ces messieurs de la police souhaitent m'expliquer... Quels messieurs de la police vous demandez-vous ? Je vais vous raconter comment tout a commencé... Après tout, peut-être que cela vous amusera, peut-être que ça vous apitoiera, peut-être même, si vous êtes avocats, que vous contacterez le commissariat du coin pour demander ma libération (03.21.01.86.12)

Tout commença donc un dimanche matin très tranquille. J'étais debout dès potron-minet, soit un peu avant dix heures. Le robinet se gargarisait comme à l'accoutumée, signifiant que le type de la chambre 408 utilisait son eau (froide) ; la vaisselle, empilée sur mon frigo avec une maîtrise quasi-architecturale mais menaçant toujours de s'effondrer (je comprenais alors la fierté que pouvait ressentir l'architecte de la tour de Pise), enveloppait les neuf mètres carrés de ma chambre d'étudiant de cette charmante odeur de café froid dans lequel aurait trempé deux cordons bleus et une paupiette juteuse une semaine durant ; et mes voisins chantaient gaiement leurs paillardes en allant se requinquer de leur nuit agitée avec une bonne douche (froide). Bref, un dimanche matin normal.

Après avoir refermé la porte (jaune) sur ma chambre (entièrement jaune) je traversais un couloir (désespérément jaune) et là, la clef à peine ôtée de la serrure, elle m'apparut ! Elle était grande et effilée, ses cheveux (châtains - et non pas jaunes) battaient de gauche à droite au rythme de son pas, sur lequel s'était réglé mon cœur. J'aurais pu me perdre des heures durant dans ses malicieux yeux. Son nez, si fin et probablement si expert, me poussa à cacher le trou de la serrure de ma main gauche, afin qu'aucune odeur ne s'en échappe. Elle n'était plus qu'à quelques mètres de moi et je pouvais humer son exquis parfum. Ses cheveux allaient se balancer à droite et probablement me frôler. J'esquissais le plus beau sourire – probablement le plus béat en l'occurrence – que je pus. Sa bouche semblait me susurrer quelque chose... Sa bouche me susurrerait quelque chose !

« Chouette rouleau... »

Je me rendis compte que je tenais dans la main droite la cause (hygiénique) de ma sortie. Elle sourit de m'avoir fait rougir et essaya de ne pas me gêner plus en regardant ailleurs... Elle portait une robe blanche avec encolure en V, qui n'était pas sans rappeler les modèles de Karl Lagerfeld pour Chanel ; je portais un pyjama bleu avec la tête de Tex Avery qui n'était pas sans rappeler les bacs centraux de chez Monoprix. Je lâchai à la fois ma serrure et un timide « euh... bonjour... je suis parti voir un... un copain ». A cet instant précis, j'eus l'indéniable envie d'utiliser tout le sang de mon nez pour repeindre ces satanés murs jaunes. Maintenant, elle allait croire que j'organisais des rencontres avec mes amis dans les toilettes ou quelque chose d'à peu près aussi sordide.

Génial !

Elle me répondit néanmoins par un sourire, comme ceux qu'on ne voit normalement qu'au cinéma. Elle avait la grâce d'Audrey Hepburn dans « diamants sur canapé », j'avais celle de Tex Avery dans « café froid sur paupiette juteuse ». Alors que je m'éloignais, elle me demanda si j'avais quelque chose de prévu ce midi ; et si non, est-ce que ça me dirait d'aller manger au restaurant avec elle. Comme Tex, mes yeux s'exorbitèrent lorsque je mimai le cri du loup-garou.

Elle prit ça pour un oui.

Pris dans un tourment de folie, j'allai en métro prendre l'air et chercher mon pain quotidien (après m'être au préalable changé et moult fois maudit ce jour où j'avais pensé : « personne ne verra jamais mon pyjama, et puis j'aime Tex... ») J'avais mis un petit manteau, puisque la station de métro n'était ni loin de chez moi ni loin de la boulangerie.

Dans la rame, je rencontrais Donald, Mickey, Dingo, les trois mousquetaires, huit tueurs en série et deux Casimir. Lorsque ces deux derniers, tout d'orange vêtus, me demandèrent mon ticket, je compris qu'il s'agissait des contrôleurs.

Je cherchai alors dans chacune de mes huit poches mais n'y trouvait que portable, monnaie, mouchoirs plus ou (un peu) moins usagés, invitation à une soirée de mai dernier, chewing-gums mais ... pas de ticket ! Je compris que le chat botté avait dû me le voler en me bousculant. Je réglai la note de trente-deux euros vingt-sept (après marchandage).

J'approchais du coin de la rue quand un martien aux odeurs nauséabondes m'interpella pour me prévenir que la bouche d'égout était ouverte. Je le remerciai, pensant que sans lui, j'aurai inévitablement fini dedans. La première boulangerie étant fermée pour raisons personnelles, je dus faire quelques mètres de plus pour arriver à la seconde. Evidemment, avec son confrère absent, la boulangère ne put me proposer qu'une seule sorte de pain - celui qui a un goût si « spécial » que personne n'en veut... mais que moi j'adore !

Une chance !

En sortant, je longeai la rue en pensant à ce que je pouvais porter pour le restaurant ce midi quand soudain, Chewbacca me fit sursauter. Mon pain tomba directement dans la bouche d'égout ouverte, suivi de près par Chewbie. Tandis qu'il remontait (sans mon pain évidemment), je regardai dans mon porte-monnaie si je pouvais encore m'acheter un autre pain. C'est alors que je me rendis compte que je n'avais même plus assez pour me payer un ticket de métro pour le retour. Il me restait en tout et pour tout (les huit centimes de ma poche intérieure droite de manteau inclus) quarante-deux centimes. Il fallait donc que je retourne à la résidence à pied. J'en avais pour vingt minutes de marche, sous un froid de février nordique, avec un petit blouson, et sans pain.

Une malchance !

C'est alors que je sursautai une troisième fois – avec toujours plus d'expérience dans le sursaut – à cause de la sirène d'une bijouterie que D'Artagnan était en train de cambrioler. Le quatrième mousquetaire était en baskets rouges, ce qui aurait également provoqué le sursaut de Dumas s'il avait pu voir ça. La police arriva rapidement après le vol (le commissariat était deux pâtés de maison plus loin) et me demanda de les suivre pour leur donner mon témoignage. Une vieille dame fut elle aussi appelée et elle me désigna aussitôt comme coupable. Je fus légèrement malmené mais lorsque, désignant un extincteur, la dame demanda à ce que ce pompier arrête de la dévisager, nous comprîmes que les taupes n'avaient rien à envier à sa vision.

Je fus relâché deux heures plus tard, à midi et demi. Cela faisait donc une demie-heure qu'Elena (ma charmante voisine) m'attendait à l'Estaminet. Je courus le plus vite que je pus et arrivai finalement avec quarante minutes de retard. Elle était de plus en plus magnifique et moi de plus en plus insignifiant (en manteau fin, dégoulinant d'une sueur qu'aucun adjectif ne saurait qualifier). Etrangement, mon allure la fit sourire. Je m'aperçus alors qu'autour de son sourire se trouvaient dix yeux, qu'euphémiquement je qualifierai d'assassins.

Elena avait invité trois amies et deux amis et tous les six m'attendaient pour commander. Je leur expliquai le pourquoi de mon retard et bien que mon histoire leur parût farfelue, elle détendit totalement l'atmosphère.

Un pingouin géant, qui se révéla après une étude plus approfondie être un serveur, vint prendre la commande non sans un certain soulagement (on m'expliqua qu'il était déjà venu vingt-trois fois auparavant). J'hésitai entre un steak au poivre et une truite. Mais ne voulant pas participer à l'extinction des truites à grosses tâches de Corse, je me renseignai sur l'origine :

« S'il vous plaît ! La truite, elle est de... »

« De Schubert, monsieur » me répondit le serveur.

Bien sûr.

J'optai donc pour le steak au poivre. La discussion s'enchaîna sur les espèces en voie de disparition, les pingouins, le film « la marche de l'empereur », la cérémonie des César, la cérémonie de clôture des jeux d'hiver, ma forme olympique aujourd'hui (ils appréciaient tout particulièrement l'épisode du commissariat), mon rhume et des reproches comme quoi « il faut bien se couvrir par ce temps, pas mettre un manteau si fin ».

Bien sûr.

Je leur réexpliquai que je n'avais pas prévu de rester dehors si longtemps mais que les circonstances m'y avaient obligé. Là encore, ils rirent à gorge déployée (c'est ainsi que j'appris qu'un des deux garçons fumait et que la fille à ma droite avait probablement mangé une prune le matin même). Comme j'avais l'impression qu'ils se moquaient de moi, et comme j'avais entr'aperçus mon reflet dans un plat argenté, je m'absentai quelques instants et allai remédier à ma coiffure. Quand je revins, Elena était seule à table. Elle me félicita, disant que les autres avaient vraiment apprécié mon humour.

Nous allions maintenant partir... La note était posée négligemment sous un amoncellement de pièces qui n'était pas sans évoquer nostalgiquement le souvenir de ma vaisselle. Je me rappelai soudainement que mon porte-monnaie était plus sec encore que mon steak au poivre (ce qui n'était pas peu).

Bien sûr... Résumons : j'étais arrivé avec quarante minutes de retard au rendez-vous d'une fille charmante et adorable et j'allais maintenant lui demander de m'inviter. Bravo ! Bien joué ! Élégant, classe, gentleman. Très... très Tex Avery !

Je proposai donc à Elena de payer nos deux parts, si seulement elle pouvait m'avancer pour le moment... Elle rit encore une fois en disant que j'étais vraiment impayable (le problème c'est que c'était l'addition qui m'était impayable).

Après lui avoir montré mon porte-monnaie, elle commença à donner crédit à mon histoire (le problème c'est que je n'avais plus de crédits). Il me fallut encore une petite minute pour lui confirmer une dizaine de fois tout ce qui m'était arrivé depuis ce matin.

Après avoir mis en commun ses vingt euros et mes quarante-deux centimes, il nous manqua encore quatre euros trente-trois. Evidemment, je n'avais pas de carte bancaire (ça me semblait bien inutile pour aller chercher un pain) et Elena n'avait elle aussi prît que le strict minimum. Nous expliquâmes la situation à un serveur qui nous proposa trois alternatives. Le retour au commissariat n'étant pas de mon goût et Elena se refusant de faire la plonge, j'optai pour la troisième solution : aller récupérer une carte de crédit et revenir payer l'addition. Elena préféra faire elle-même l'aller-retour plutôt que d'être retenue en otage dans les cuisines. Je m'excusai pour la huitième fois en lui disant « à tout de suite » et commençai mon activité de plongeur en la regardant partir.

Soudain pris d'une crise d'éternuement, j'effectuai quelques gestes plus ou (toujours un peu) moins brusques et détruisit par là-même l'équivalent de trente euros de vaisselle.

Je sortis - ou plutôt fus sorti - des cuisines. Dehors, je laissai un message sur la boîte vocale d'Elena, probablement dans le métro, lui précisant qu'il y aurait un petit supplément. A ce moment, je ne savais vraiment plus ce qu'elle allait penser de moi. En une journée de temps, un type banal était devenu l'antithèse même du héros.

Vaincu par un pain.

Soudain, je vis une occasion de me rattraper ! Deux baskets rouges se dirigeaient vers la porte du restaurant. Exactement les mêmes que ce matin ! Je me jetai littéralement sur la personne située au-dessus.

Pendant ce temps, le propriétaire du restaurant, qui avait été prévenu qu'un client venait de détruire pour trente euros de vaisselle, s'était mis à ma recherche, poussé par une

sorte de curiosité malsaine. Il ne mit pas longtemps à comprendre que le casseur était celui-là même qui était en train d'hurler « je t'ai démasqué d'Artagnan » à M. Deltunis, patron de l'entreprise d'en face qui dînait ici avec ses employés tous les jours.

Pour la deuxième fois de la journée, j'étais de retour au commissariat pour violences, faux témoignage (mon histoire du mousquetaire de ce matin leur semblait maintenant des plus suspectes), présomption de vol (mon histoire du mousquetaire de ce matin leur semblait vraiment des plus suspectes). L'interrogatoire plut tellement que plusieurs dizaines de policiers vinrent me poser leurs questions chacun leur tour (c'était une journée peu chargée) :

- Alors, comme ça, D'Artagnan a volé la bijouterie ? Mais il avait des complices ?
- Non, il était seul, répondis-je.
- Et Atos, Portos et Aramis, ils étaient où alors ? me demanda avec un sourire béat un lieutenant.
- Il... il y en avait dans le métro mais ça n'a pas de rapport... Enfin sauf le chat botté, qui m'a volé mon ticket. C'est à cause de lui que j'ai dû faire la plonge.
- Et c'est parce que vous avez vu les bottes du chat que vous avez plongé sur M. Deltunis ?
- Mais non ! C'est à cause des chaussures rouges que D'Artagnan portait ce matin. D'ailleurs, pourquoi un grand patron porte-t-il des chaussures rouges ?
- C'est mardi-gras, vous savez...
- Et pourquoi fête-t-on mardi gras un dimanche ?
- Ici, c'est nous qui posons les questions. Bon, en cellule. Ca lui ôtera l'envie de se payer nos têtes.
- Ah, vous aussi vous vous déclinez en masque aussi ? ajoutai-je.

Voici donc mon histoire. J'arrivai comme mars en carême en cellule. Et je me demande encore pourquoi on fête mardi-gras un dimanche... Peut-être simplement que les gens aiment se déguiser et qu'être en Shrek les fait se sentir mieux à l'intérieur.

Mon habitat de neuf carrés est réduit à quatre ici... Je commence à me faire à l'idée que ma soirée puisse finir dans un terrier de lapin. A cause d'un – las ! - pain et de ces satanés chaussures rouges ! Rouges... comme celles de mon voisin de cellule ! Il a la taille, l'allure et les chaussures du voleur de la bijouterie. Je lui explique le pourquoi de mon arrestation, il me demande le nom de cette bijouterie. « Oh, c'est là où je travaille ! »

Mais je ne suis pas dupe mon gars, je comprends la finalité de ton arrestation...

Je lui demande pourquoi il est ici... Il m'explique qu'il a conduit en état de très grande ébriété et qu'il est actuellement en dégrisement. Apparemment, d'après l'heure qu'il m'indique, il s'est « livré » saoul à la police juste après son vol. Je lui demande s'il a fêté mardi gras et il me répond qu'il n'a pas besoin de se déguiser, que le monde peut accepter sa... Eh minute j'écris en même temps ! Bref, il ne voit surtout aucune raison de fêter mardi gras un dimanche. Je lui explique ma théorie sur Shrek mais il s'en moque.

Je demande à parler au commissaire et passe quelques longues minutes (sur mon demi-mètre carré de chaise d'interrogé) à lui expliquer l'idée du faux alibi : après son vol, « D'Artagnan » avait pris le métro pour se rendre à l'autre bout de la ville et en avait profité pour faire exploser son alcoolémie, puis il avait grimpé dans sa voiture et s'était fait arrêté quasiment aussitôt en passant près du commissariat. Personne n'aurait pensé alors qu'il pouvait avoir cambriolé la bijouterie puis traversé toute la ville en voiture en si peu de temps. Belle invention que le métro !

Une demi-heure après mon entretien avec le commissaire, les bijoux furent retrouvés dans la voiture. Le déguisement de D'Artagnan avait quant à lui disparu, probablement dans une poubelle. Alors que je sortis, j'aperçus Elena, venue me rendre visite et voir s'il y avait une caution à régler...

Maintenant, il allait falloir être convaincant... et m'assurer qu'elle pourrait tomber amoureuse de quelqu'un qui ne mangera plus jamais de pain !

NE PAS DERANGER (DON'T DISTURB)

Paru dans l'Univers VIII d'Outremonde le 28 mai 2009.

*A Mathilde toujours,
Qui sait me donner envie de m'amuser.*

"If that guy has any way of making a mistake, he will" (Edward Murphy)

L'Univers dans sa toute puissante globalité est ainsi programmé de telle manière que notre vie se doit d'être marquée par une situation critique et totalement irrationnelle. Edward Murphy lui-même n'aurait pas démenti cette assertion que je me fis ce matin, en découvrant le cadavre ensanglanté de la femme de chambre gisant dans ma salle de bain.

Visiblement, quelque chose s'était mal passé entre hier soir et ce matin... J'avais probablement « vodkaifié » mes neurones jusqu'à leur extrême limite car ils avaient beau chercher là-haut, ils ne trouvaient rien qui puisse vraiment m'aider. J'avais eu une chambre dans cet hôtel quatre étoiles hier soir vers 20h - soit une moyenne tout à fait honorable de cinq heures par étoile. Je me rappelais avoir pris le matin même la direction de Turin pour assister au trente-et-unième congrès des Chercheurs d'œufs de Transylvanie, où devaient se rejoindre les pontes de la ponte, quand la roue avant-gauche de ma Citroën avait décidé de crever. Je ne lui en avais pas voulu outre mesure car je comprenais bien l'inconvenance de sa situation : moi-même, si on me faisait rouler des heures durant pour finalement toujours me laisser attaché à la voiture, je me sentirais très malheureux. Je m'étais donc résolu à laisser tomber, bon gré, mal gré, le congrès pour offrir une oraison funéraire digne de ce nom à ma fidèle amie-accompagnatrice (je n'eus rien à regretter pour le congrès car j'appris par la suite que les Turinois avaient la fâcheuse manie de parler italien, langue à laquelle je n'entendais pas un mot). Les derniers compliments murmurés, les derniers « tu étais tout pour moi », les dernières larmes versées, je pris la route en direction de l'hôtel le plus proche (10 km), poussant devant moi pour leur faire visiter du pays, mes quatre roues restantes (les trois encore intactes et la roue de secours que, troublé par l'émotion, je ne pensai pas à utiliser pour remplacer la défunte).

Trois heures plus tard, lorsque j'arrivai à l'hôtel, le réceptionniste me demanda de patienter dans le hall le temps de contacter le directeur pour savoir si oui ou non les roues avaient le droit de loger ici. Huit secrétaires, trois standards, deux incompétences et un sms plus tard, le directeur répondit qu'il n'aimait pas être dérangé pendant ses vacances et que « rou, br1 é blon doive etr loG à mem enseign ». Le standardiste parut fort satisfait et une ombre noire passa sur son visage livide tandis qu'il se léchait les lèvres du bout de sa langue effilée. Il s'apprêtait à s'occuper de ma requête de chambre, au grand bonheur de mon estomac et moi-même, mais lorsqu'il relut la charte de l'hôtel, un indiscutable problème lui sauta aux yeux (rouges) : leurs vaccinations n'étaient pas à jour. Je dus donc attendre tout l'après-midi pour que vienne un éminent pneumauxlogue. Son discours fut bref et incisif : j'étais un propriétaire indigne et égoïste qui lui rappelait le temps des négriers. Bref et incisif donc. La consultation finie, je revins auprès du réceptionniste pour prendre une chambre et mettre enfin un terme à ce pénible éveil qui n'avait que trop duré. Malheureusement, l'hôtel affichait complet...

En effet, pendant la séance de vaccination étaient arrivés les membres d'une délégation venus assister au quatorzième congrès des Décorateurs de Vampires de Pâques, ce qui n'était vraiment pas de veine. Si je puis dire. Il ne restait plus que la chambre nuptiale et je me résolus à la prendre, m'apprêtant à laisser sur le comptoir les économies de ces huit précédentes années. La chambre nuptiale était un modèle en matière de chambre nuptiale. C'est-à-dire que si j'étais marié, fiancé, si j'avais une petite amie, ou si j'avais ce qu'on pourrait appeler une conquête, voire même un début de chance de conquête potentielle – bref si une fille dédaignait s'intéresser à moi en tant qu'autre chose qu'un simple sujet de plaisanterie – il était évident que c'est dans cette chambre qu'elle aurait aimé être amenée. Le confort à disposition était si impressionnant que j'en finis par trouver scandaleuses les 12 024 nuits qui avaient précédées celle-ci. Les stores se tournaient et se retournaient grâce à une

télécommande à étui interchangeable qui permettait également de choisir sur le plasma l'une des 314 chaînes disponibles – soit seulement 0,026 chaîne disponible par nuit précédant celle-ci. Après avoir installé mes supporteurs devant *Quatre roues pour deux*, j'aperçus un minibar qui contenait quelques bouteilles d'eau à 8 € les 50 cl (0,16 € le cl). Ce prix était totalement exorbitant : je décidai de ne pas toucher à l'eau de la soirée.

Qu'avais-je fait ensuite ? Avais-je quitté la chambre ? Avais-je fait des choses répréhensibles sous les effets néfastes de l'alcool, comme demander à la réception qu'on me monte huit douzaines de croix chrétiennes - et si non, que diable faisaient-elles dans ma chambre ? Je ne me souvenais d'aucun de mes gestes après avoir refermé le minibar. Et le lendemain, la femme de chambre était étendue sur le dos dans ma salle de bain, le sang dégoulinant de son cou fin et, encore récemment, gracieux. Si quelque chose a le don de me gâcher une cuite, c'est bien les cadavres qui m'empêchent de me brosser les dents.

J'hésitai quelques instants puis décidai qu'il faudrait me débarrasser du corps.

Bien sûr, peut-être qu'à ma place vous auriez appelé la police. Je sais que ça aurait été d'une logique imparable et parfaitement cinématographique : découverte du cadavre, appel de la police, enquête, faux indices, réflexion, dénouement, générique, villa pour le producteur. Mais, primo, vous ne connaissez pas la réputation d'acharné du lieutenant du commissariat local, et secundo, vous n'avez pas (sauf perturbation particulière) un minibar rempli de croix chrétiennes.

Je m'assurai que la porte de ma chambre était bien fermée, retournai l'écriteau « Don't disturb » (sachant que de toute façon, la femme de chambre était déjà en train de me déranger) puis commençai ma petite entreprise.

Cacher un meurtre violent n'est pas chose facile, qu'on se le dise. Tout d'abord il y a les sentiments, la peine pour la femme de chambre - pour la femme d'abord, pour la chambre ensuite, pour la peine enfin. Puis il y a le côté pratique : comment faire disparaître le corps ? Lorsque je composai le 0 pour qu'on me monte un feu ou un océan dans ma chambre, le réceptionniste ne se montra pas si coopérant que je l'avais imaginé. Je ne pouvais pas non plus décentement enterrer le corps, vu que j'étais au troisième étage (les voisins du deuxième n'auraient certainement pas compris ma démarche). Donc si pour m'aider, je ne pouvais prendre ni l'eau, ni le feu, ni la terre, je prendrais l'air.

C'est ce que je fis : je pris l'air. J'empruntai l'escalier de secours vers le toit, tout en prenant l'air coupable. Bien que je ne le fusse pas, c'était le seul air qui me venait à l'esprit, avec celui de *West Side Story, I feel pretty*. Tout en transportant le cadavre de ma femme de chambre sur les épaules en direction du toit – ce qui n'était pas très agréable – j'entonnais *I feel pretty* : j'avais donc totalement l'air coupable, mais je me dis à ce moment-là que si quelqu'un me voyait, il me trouverait trop coupable pour l'être réellement car en réalité, un vrai coupable prend toujours l'air innocent – tout du moins avant les trois dernières étapes (dénouement, générique, villa). Après avoir vidé un minibar, je vous promets que cette réflexion a un sens.

Je grimpai péniblement les dernières marches vers le toit.

Une piscine ! Un individu saugrenu et dilapidateur avait décidé de construire une piscine sur le toit de l'hôtel. Je me trouvais nez-à-nez avec une cinquantaine de personnes de toute nationalité qui me regardaient d'un air éberlué. J'avais l'impression d'être le seul client qui n'était pas au courant de l'existence de ce divertissement aqueux, onéreux et contre-indiquant formellement toute entreprise visant à dissimuler un crime... Heureusement, un jeune Brésilien (le seul à se baigner en short de foot) commença à rire de mon apparition. Puis tout le monde l'imita. Qu'on se le dise donc : montrer un meurtre à une foule est plus prudent que de ne le montrer qu'à une seule personne. Toutefois, il fallait reconnaître que j'étais face à une cinquantaine de personnes hilares qui, lorsque l'affaire serait connue, pourraient témoigner de m'avoir vu avec un cadavre sur le dos, enveloppé dans des serviettes (que je

comptais voler de toute façon, mais là n'était pas vraiment le problème). Ma situation n'était pas au mieux.

Pourtant, « on » (une entité maléfique et toute puissante) décida que ce n'était pas suffisant. « On » s'arrangea donc pour placer sur le toit deux chiens dont la taille et les crocs auraient suffi pour faire passer le hoquet à n'importe quel troupeau de buffles enragés, puis « on » ordonna aux deux Cerbères de me courir après. Je défis de mon cou les pieds de la femme de chambre et les remplaçai par les miens. En descendant les escaliers, j'entendais des exclamations venues de la piscine. Je crois bien que jamais le mot « assassin » n'avait été prononcé dans d'aussi nombreuses langues qu'à ce moment-là.

A peine avais-je réintégré ma chambre par la fenêtre que deux policiers se jetèrent sur moi. Alors qu'ils étaient assis sur mon dos et me retournaient avec fort peu de délicatesse l'épaule ensanglantée par mon récent port de cadavre, occupés à me passer les menottes dont ils déploraient l'absence de notice d'utilisation, les deux policiers ne remarquèrent pas tout de suite l'entrée de quatre filets de bave suivis de deux chiens. Après un rapide test, les molosses se rendirent compte que les roues n'étaient pas autant à leur goût que les mollets humains ; et le temps que les uns étaient occupés avec les autres, je détalai.

Bien sûr, peut-être qu'à ma place, vous seriez restés pour vous expliquer ou tout au moins aider le mollet humain à résister face aux canines canines. Ca se discute, c'est certain, mais les croix dans le minibar et les roues sur le canapé n'allaient certainement pas plaider en ma faveur. Je descendis donc les marches quatre à quatre et me retrouvai dans le hall en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « ma vie est foutue » (en bégayant – ma condition physique n'est quand même pas si exceptionnelle). En voyant que je me dirigeai vers la sortie sans rendre ma clé de chambre et sans payer, le réceptionniste m'interpella. N'étant plus à ça près dans un casier judiciaire qui s'allongeait plus rapidement que le nez de Pinocchio, je poursuivis ma course effrénée. Du moins, je la poursuivis pendant huit mètres, jusqu'au tourniquet que le type s'empessa de bloquer. Ma fuite n'était pas une franche réussite.

Le réceptionniste prit ses lunettes de soleil et quitta son bureau. C'est alors que je me rendis compte d'un fait pour le moins troublant : il n'avait pas d'ombre. Ce devait être fort gênant pour lire à la plage – quoique, vu son incroyable lividité, il ne devait pas y aller souvent ! En glissant vers moi, il me demanda quelle consistance avait mon sang. J'étais bien gêné car je ne savais pas quoi répondre. Au hasard, j'essayais « fluide ». L'œil rouge du réceptionniste scintilla et il me montra de grands crocs acérés qui n'étaient pas sans me rappeler quatre filets de bave. Il entreprit de se changer, assez habilement, en chauve-souris et se glissa à mes côtés dans le tourniquet avant de reprendre forme humaine. Encore une fois, un fait troublant me sauta aux yeux : ce type n'avait pas de reflet dans les vitres. Ceci étant, il venait de se transformer en chauve-souris, ce n'était pas rien non plus ; mais tout de même, j'avais déjà un mal terrible à me coiffer le matin, je n'osais pas imaginer le calvaire que ce pauvre gars pouvait vivre sans reflet. Il susurra quelque chose à propos d'un repas qu'il allait prendre et lorsque je lui répondis « plaît-il ? », il se projeta contre la vitre derrière lui. Je m'inquiétai de sa santé mais il s'efforça de s'éloigner de moi. J'essayai de le rassurer – probablement était-il claustrophobe - mais ma dernière question le fit tomber dans les pommes.

C'est à ce moment qu'arriva un éminent Décorateur de Vampires de Pâques, venu pour le congrès. Perturbé par les deux policiers aux vêtements en lambeaux qui utilisaient mes roues comme bouclier face à deux chiens surexcités à l'idée d'un combat de gladiateurs, je ne compris pas tout de ce que le type me dit en quittant l'hôtel avec le cadavre de la femme de chambre dans les bras. Apparemment, elle était la Grande Maîtresse des Croix – croix qu'elle cachait dans la chambre nuptiale, inoccupée depuis la fin de l'ère romantique – et le réceptionniste était un vampire chargé d'espionner le congrès. Le Décorateur me félicita d'avoir la prudence de garder sur moi une haleine si chargée en ail. Je me souviens ensuite,

dans un terrible chaos, avoir serré la main des policiers et de quelque cent autres personnes, je me souviens de plusieurs dizaines de flashes, je me souviens d'un trentenaire apparemment dépressif qui, avant de s'enfiler une flûte de champagne, me murmura que « souffrir est une joie, celle se sentir vivant », je me souviens aussi de quatre filets de bave grognant et apeurant, je me souviens de plusieurs interviews et je me souviens également avoir fait la une du journal local et de Vampires Magazine. Enfin, je me souviens surtout que tout ceci ne me rendit pas mon amie avant-gauche.

LES AVENTURES D'ACE BURTON

LE LIVRE D'AGARAY

*A Maman et Mémère,
En souvenir de Divonne-les-Bains...*

« Et la légende dit que si Ace Burton avait eu le Saint-Graal devant lui, il s'en serait servi pour boire son café... »

Antoine Bourdon (alias *Ace Burton, private eye*) redressa les épaules et lança un profond regard vers le lointain en repliant méthodiquement son journal. Le lointain était très exactement situé à quarante-cinq centimètres de lui et était constitué d'une pile de dossiers à l'équilibre précaire. Sur la pochette jaune au sommet se trouvait un vieux post-it poussiéreux sur lequel était marqué au feutre noir « affaires en cours ». Ce post-it n'était qu'une petite parcelle d'amusement pour la poussière qui avait trouvé chez le détective un véritable sanctuaire de paix et de recueillement depuis le départ de sa femme de ménage.

En vidant son troisième verre de scotch de la journée, Ace se sentit puissant : enfin il était cité dans un grand quotidien ! Même s'il aurait préféré qu'on relate l'un de ses cinquante-et-un succès plutôt que l'affaire du collier de la comtesse (où il avait sincèrement cru au moment où il sautait à pieds joints dessus que le collier de perles retrouvé par le majordome n'était qu'une pâle copie de verre), il ne s'en sentait pas moins peu fier. Sa célébrité apporterait sa clientèle et vice-versa. Bref, il allait devenir riche, célèbre, pourrait acheter tous les disques de Duke Ellington et éventuellement réembaucher une nouvelle femme de ménage (comment s'appelait l'ancienne déjà ? Ace n'avait jamais eu la mémoire des noms mais était parfaitement physionomiste. Il se rappelait notamment que ses cheveux étaient foncés). Son réveil matinal (neuf heures) n'avait pas été vain : l'article le citait – et en gros titre ! Il était de bonne humeur pour la semaine. Pour fêter ça, en attendant une nouvelle enquête plus intéressante que celles du « lointain », il alla se recoucher.

Gillian n'avait pas bien dormi... Était-ce dû à son licenciement de l'avant-veille ou plutôt à la flamme de l'amour qui s'était allumée entre sa femme et son frère ? Il n'aurait su le dire. Et il s'en moquait car il avait bien plus urgent à faire, notamment quitter les lieux avant onze heures.

Par chance, deux sympathiques et costauds gaillards débarquèrent à l'improviste et déménagèrent tous ses meubles pour le compte d'un jeune mais prometteur mafieux, rencontré la veille lors d'un ruineux tournoi d'un nouveau jeu où Gillian avait accumulé, dans l'arrière-salle enfumée d'un tripot sordide grouillant de dealers et autres pin-up blondes déboussolées, suffisamment de dettes pour permettre à son créancier de s'offrir deux ou trois villes de la taille de San Francisco et se permettre d'y abolir tout impôt durant les trois prochaines décennies.

Autant dire que les meubles de Gillian se révélaient insuffisants.

Le déménagement terminé, Gillian subit quelques arguments pour l'inciter à finir de rembourser sa dette au plus vite. Après avoir rapidement déterminé que la dernière mensualité devrait être payée (hors intérêts) par son arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils (avec une moyenne chanceuse d'un jackpot au loto toutes les trois générations), Gillian décida de se payer un aller simple pour la Patagonie (à 10 euros, il n'avait de toute façon pas assez pour le retour – et n'en avait pas l'intention).

Et c'est ainsi qu'il se trouva le soir même à bord d'un charter pour l'Amérique du Sud, à côté de Jules (ex-assassin de Strawberry Street reconverti dans le trafic de cacahuètes sans sel).

Jules avait bien dormi. Etait-ce dû à son compte en banque, poussant comme des boutons sur le visage juvénile d'un adolescent, ou plutôt à ce médaillon en or qu'il avait trouvé sur son siège en s'installant ? Il n'aurait su le dire. Et il s'en moquait car, de toute façon, sa vie était bien trop parfaite pour s'embêter avec ce genre de menus détails. Le médaillon était assez énorme et puisqu'il traînait encore sur le siège lorsqu'il était monté, ça en disait long sur le nettoyage à bord effectué entre deux vols. Il représentait un singe à trois têtes et huit bras, semblait assez ancien, était assez mystérieusement percé de quatre trous contenant chacun un petit diamant, et était sans aucun doute en or (Jules avait eu assez de lingots en main pour savoir reconnaître l'or – tout comme il savait déterminer la provenance d'une cacahuète au bruit qu'elle faisait lorsqu'il la faisait rouler à l'intérieur de son auriculaire). Bref, Jules aurait pu réserver l'avion pour lui tout seul rien qu'en revendant son nouveau porte-bonheur.

Et se serait ainsi retrouvé dix minutes plus tard avec une épave sur les bras.

Lorsque Gillian se releva après l'accident, la deuxième chose qu'il fit fut de se relever (la première ayant été de chuter sur le cadavre de son voisin). Il jeta un rapide coup d'œil, se rappela de sa voisine aux cours de secourisme, se rappela qu'à cause d'elle il n'avait aucune notion de soin d'urgence et décida donc de sortir au plus vite prévenir des personnes compétentes.

Il va de soi qu'à aucun moment de la commande, lors de l'achat de son pantalon sur internet, Gillian n'avait pensé qu'un jour, un médaillon avide de retrouver son créateur aurait pu spontanément bondir dans une de ses nombreuses poches à l'insu de son plein gré. Sinon, il se serait bien gardé d'opter pour ce modèle.

Lorsque son estomac le réveilla aux alentours de midi, Ace eut la désagréable surprise de constater qu'une vingtaine d'enveloppes traînaient sur le sol face à sa porte d'entrée. Il lui fallut quelques minutes avant de se rappeler qu'il était désormais célèbre. Il lui fallut ensuite quelques autres minutes pour constater que la plupart des courriers n'étaient pas des courriers-affaires mais des courriers à verre.

Trois enveloppes émergeaient du lot. Dans l'une d'entre elle se trouvait une fourchette. En soi, ça suffisait pour émerger de n'importe quel lot. Dans la deuxième, Ace apprit qu'Ushuaia n'était pas seulement une émission de télé mais également une ville de la Terre de Feu où il avait gagné un voyage. Bien qu'il ne se rappelait avoir rempli aucun coupon de jeu sur du déodorant, ni même d'ailleurs avoir eu recours à cette luxueuse toilette depuis son dernier rencard (au siècle précédent) (au sens propre), Ace dut reconnaître que c'était une foutue bonne surprise. Sans doute quelqu'un l'avait rempli à son nom pour se donner des chances supplémentaires ; il se garderait donc bien de crier sur les toits son départ futur. La troisième enveloppe, enfin, contenait un message : « Les trois réunis, et le feu jaillit ». Bien qu'elle émergeait vraisemblablement du lot, elle finit comme les autres (et comme la fourchette) à la poubelle.

Gillian avait été recueilli par un brave paysan qui avait d'abord vaguement vérifié que plus personne n'était en vie avant de profiter de l'absence d'autorité locale pour dépouiller

l'avion au peigne fin. Il repartit ensuite avec le rescapé vers sa ferme grottesque (littéralement en forme de grotte) et quelques sacs au contenu relativement enrichissant.

Le voyage d'Ace se passa sans encombre. Certes il n'aimait pas particulièrement l'avion et il avait donc passé la moitié du trajet à suer et l'autre moitié à demander à une des hôtesses de l'air de lui tenir compagnie pendant ses derniers instants (en vain) ; mais mis à part cela le trajet jusqu'à Ushuaia se déroula sans incident majeur. (Et bien évidemment, il ne savait pas que dans son sac se trouvait la fourchette qu'il croyait avoir laissée au fin fond de sa poubelle...)

Gillian but d'abord sa tasse de thé de l'après-midi. Puis se rendant compte qu'il avait totalement oublié de décaler l'heure de sa montre, il but sa tasse de thé du matin. Et après tout ce thé, tout échange de paroles, toute conversation qu'il put avoir avec le paysan se traduisait invariablement dans son cerveau par cette pensée : « je vais me pisser dessus ».

Ace fut accueilli par un représentant d'Ushuaia. Un type qui sentait vraiment bon. Après quelques félicitations d'usage, il l'amena dans un jeep et tous deux quittèrent la ville.

Gillian avait enfin trouvé une manière convenable, respectueuse et flegmatique de demander où se trouvaient les toilettes.

Malheureusement, à peine sa bouche entr'ouverte, quelqu'un frappa à la porte. Le paysan alla ouvrir à un type (qui sentait vraiment bon) accompagné d'un étrange touriste avec un Minolta pendu au cou. Visiblement, il ne savait pas trop ce qu'il faisait là...

Ace ne comprenait pas trop ce qu'il faisait là. Normalement, une première journée touristique est faite pour débarquer, ranger ses affaires à l'hôtel, prendre deux-trois photos, boire un verre sur une terrasse, s'installer à la table d'un bon restaurant et dormir – mais jamais, jamais pour visiter de grotte fermesque (littéralement en forme de ferme). C'était plutôt réservé à la troisième ou quatrième journée, une fois détendu et reposé du vol. Zut à la fin, il était fatigué et n'avait pas trop envie de dormir sur la paille sur laquelle, financièrement, il vivait déjà en permanence.

Tandis qu'Ace dévisageait Gillian en train de se dandiner sur sa chaise, le paysan proposa à ses invités de prendre l'apéritif et des cacahuètes afin d'être pleinement disponibles pour des explications. Ne comprenant pas beaucoup plus la situation qu'un lapin ne comprend une conférence d'astrophysique, ils acceptèrent avec joie.

- Bien, vous vous avez la serrure j'ai vu. Quant à vous, demanda le représentant Ushuaia à Ace, dont le verre se remplissait sans qu'il ne manifeste aucun signe d'arrêt, j' imagine que vous avez la clé...
- Quelle clé ? répondit Ace.

Le paysan l'avait regardé avec insistance mais avait finalement préféré s'arrêter plutôt que de faire déborder le verre.

- La clé... La clé d'Agaray, celle qu'on a envoyé et qui, vraisemblablement pour des raisons que j'ai beaucoup de mal à saisir, vous a choisi...
- Une clé m'a choisi ? demanda Ace sans vraiment s'intéresser au problème (son verre lui hurlait « Santé ! »)
- Oui, la clé vous a choisi, répéta le représentant, irrité. Pourquoi croyez-vous qu'on vous a envoyé un billet d'avion ?
- Parce que j'ai gagné un concours Ushuaia.
- Bien sûr que non. Tout ce qu'on voulait, c'était vous ramener, la clé et son élu... Vous ! ajouta-t-il pour capter l'attention de son interlocuteur.
- Ah ok. Et, ajouta-t-il en lançant au fond de sa bouche une poignée de cacahuètes, elle ouvre quoi ?
- La serrure de...
- Eh mais ! l'interrompit soudainement Ace.

Tous les trois se retournèrent vers lui. Il semblait avoir enfin compris l'étendu du problème et les conséquences de sa légèreté.

- Elles sont sans sel ces cacahuètes !
- Ah ? fit le paysan. Excusez-moi, c'est un nouveau paquet.
- Alors, la clé ? Où est-elle ? s'impatienta le représentant.
- Mais quelle clé à la f... ? Ah ! Vous voulez parler de cette fourchette, c'est ça ?
- Oui ! Vous l'avez avec vous ?
- Bien sûr que non, je l'ai mise à la poubelle, pourquoi ? C'est important ?
- QUOI ! hurla le type en costume en se levant.

Le paysan s'approcha de lui et lui agrippa le poignet.

- Calme-toi. Bien sûr qu'elle est avec lui.
- Ah non, non ! Je vous promets que...

Avant qu'Ace n'eût le temps d'ajouter un mot, un éclair argenté transperça son sac depuis l'intérieur. Gillian hurla. La fourchette, dont il était certainement question depuis quelques minutes et qui était censée se trouver au fin fond d'une poubelle du vieux continent, venait de se planter dans sa cuisse. Mais s'il hurlait, c'était finalement plus à cause de son sens de l'observation que de sa sensibilité. En réalité, il ne sentait étrangement rien. C'est à ce moment qu'il se rendit compte qu'il avait dans sa poche le médaillon de son voisin d'avion...

- La clé, et la serrure d'Agaray, murmura le paysan d'un air tout à fait mystique.
- Comment saviez-vous qu'elle était sur lui ?
- La clé cherche la serrure et rien ne peut l'empêcher de la retrouver.

Gillian et Ace acquiescèrent de la tête mais ne comprenaient en réalité toujours pas beaucoup plus que le fameux lapin dont il était question précédemment.

- Et maintenant, suivez-moi.

Le paysan sortit et les trois le suivirent. Il décrocha son linge.

- J'ai un peu peur qu'il se mette à pleuvoir quand on sera au temple.

Ils rentrèrent ensuite et descendirent vers ce qui devait être la cave. Ace se demanda enfin ce que pouvait ouvrir la fourchette-clé. Après tout, elle avait rencontré le médaillon-serrure et rien ne s'était produit. Il fit part de ses pensées aux autres. Toujours irrité, le représentant lui répondit qu'une clé n'est utile à une serrure que si celle-ci est sur sa porte. Ace, pas très bricoleur, accepta cette explication. Pendant ce temps, ils étaient toujours dans le

long couloir humide de la cave, sous la maison du paysan. Après dix minutes de marche entre les bougies vacillantes (qui devaient lui coûter la peau de la tête – ou les yeux des fesses), ils arrivèrent enfin dans une grande salle ronde remplie d'étagères croulant sous le poids de livres poussiéreux. Ace Burton se sentait de retour chez lui.

Au centre de la pièce, un pentacle avait été tracé et les cinq personnes encapuchonnées qui se tenaient sur chacune des branches n'étaient pas sans rappeler à Ace la secte de Kih-Oskh, à laquelle avait eu affaire Tintin dans... quel album déjà ? Après avoir fait enfilier aux quatre arrivants des tenues cérémonielles en psalmodiant « Agaray va nous livrer son secret », les hommes reprirent leur place sur le pentacle. Au cœur de celui-ci, ils découvrirent en s'approchant un énorme livre qui semblait prêt à tout moment à tomber en poussières. Gillian remarqua sur la pochette un étrange symbole de singe transgénique.

- C'est ça, vous avez compris, Gillian, lui murmura à l'oreille le paysan. C'est la porte.
- Et que se passera-t-il lorsqu'on l'ouvrira ?
- C'est une longue histoire. Lisez plutôt le mode d'emploi...

Et le paysan désigna une feuille jaunie par le temps à côté de l'énorme livre :

« Mode d'emploi du livre d'Agaray – Deux innocents choisis du vieux continent, au printemps dans mille et neuf ans, planteront les dents dans les trous de diamants. Alors je me fendrai et, à mes descendants, révélerai le plus grand des secrets de tous les temps. »

Gillian eut un air surpris en lisant ces trois premières lignes (le papier était bien plus long mais le reste était essentiellement axé vers des remarques sur le temps qu'il faisait, la philosophie de l'époque, le plat préféré d'Agaray et autres remarques diverses). Ace fit remarquer que ce n'était pas très bien écrit. Le paysan félicita un des hommes encapuchonnés pour avoir su envoûter clé et serrure (« les faire revenir avec leur innocent du vieux continent, c'est du très beau travail »). Un bruit métallique résonna dans la salle : quelqu'un venait d'entrer à l'autre bout du tunnel et serait là dans environ dix minutes. Alors ce fut la panique...

Il y avait d'une part Gillian qui n'acceptait pas de faire n'importe quoi – les prophéties sont parfois plus dangereuses qu'on ne le pense – d'autre part les descendants d'Agaray qui psalmodiaient de plus en plus nerveusement, encore d'autre part le paysan qui forçait la main à Gillian et enfin, au milieu de ce tohu-bohu, le représentant qui essayait de convaincre Ace qui, lui, se sentait proche de la révélation. « Oui, oui » répondit-il lorsque l'autre lui demandait s'il allait se décider à mettre la clé. Pendant ce temps, des bruits de pas de course se rapprochaient. Ils n'avaient plus dix minutes mais peut-être cinq...

Alors, Gillian, tout de même intéressé par le plus grand des secrets de tous les temps, plaça le médaillon à l'endroit prévu sur la couverture (la main quelque peu appuyée par le paysan). Les cinq descendants se remirent sur leur branche du pentacle. Et le représentant accompagna Ace jusqu'au livre d'Agaray. Il fourra la main dans sa poche et fit une grimace.

La fourchette n'y était plus !

Il la retrouva finalement dans l'autre poche et huit soupirs résonnèrent en chœur. Ace tenait maintenant la fourchette à quelques centimètres de la serrure quand soudain, il eut enfin la révélation qu'il attendait.

- Je sais ! s'exclama-t-il. C'est « Tintin et les cigares du pharaon ».
- Bon, ça suffit maintenant ! s'énerva le représentant Ushuaïa en lui pressant la main.

La clé-fourchette venait de toucher la serrure-médaille dans sa porte-livre. Alors la porte s'ouvrit, comme si un courant d'air l'agitait de l'intérieur.

Les bruits dans le couloir se faisaient de plus en plus proches ; il ne leur restait qu'une ou deux minutes. « Quel est le secret ? Vite, c'est urgent, Agaray, nous vous avons attendu depuis mille et neuf ans et maintenant... » Le paysan s'interrompit car une voix mélodieuse et discrète s'échappait du livre.

« Le secret est page deux mille cinq cent une, entre la seizième et la dix-septième ligne... »

Dans un nuage de poussières, le livre se referma aussi sèchement qu'il s'était ouvert harmonieusement car de mauvaises ondes venaient d'entrer sous la forme de policiers d'Interpol.

- Plus un cheste, vous êtes cherné ! hurla le chef.
- Tous levèrent les bras mais ne voyaient rien. Le livre avait soulevé un nuage de poussières de plus de six mille pages.
- Lequel est Terry Agaray ? hurla toujours le chef.
- C'est – eurf, eurf – c'est moi, répondit le paysan en s'approchant.
- Parfait. Tu es en état d'arrestation Jules.
- Quoi ?
- Pour les treize meurtres de Strawberry Street et trafic de cacahuètes. Inutile de nier, on a retrouvé un sac chez toi.
- Mais je l'ai volé ! protesta l'accusé.
- Vol en plus ! Bravo, tu aggravas ton cas. Tu ne veux pas essayer de nous corrompre par hasard ?
- Je n'ai rien à voir là-dedans !
- Laisse tomber, on te suit à la trace depuis presque dix ans. On a suivi une piste qui nous a menés en Patagonie. On t'attendait là-bas, quand on a appris que l'avion, dans lequel tu étais censé être, s'était écrasé en Terre de Feu. Alors, tu penses bien, on s'est précipité en espérant que tu serais vivant pour pouvoir te coffrer ! Arrivé sur les lieux, c'était un sacré foutoir, mais on a vite fait de découvrir tes traces de pas qui se dirigeaient vers cette maison où tu avais tout prévu : fausse identité sous le nom de Terry et tout ça... C'était bien joué, mais on n'est pas stupide. On savait pour ton trafic de cacahuètes, alors quand on a découvert le sac chez toi, ça ne faisait plus aucun doute... Tu es en état d'arrestation Jules et tout ce que tu diras sera, d'une façon ou d'une autre, retenu contre toi.

Quelques vaines protestations plus tard, le paysan était menotté et embarqué. Quant aux « autres zigotos », le chef leur hurla qu'ils feraient mieux de se disperser avant qu'il n'appelle la police locale. Après avoir jeté un dernier coup d'œil au livre qui était sans aucun doute possible détruit de la première à la dernière page, Gillian ne put s'empêcher de poser au paysan la question qui le taraudait.

- Si le secret était dans le livre, page deux mille cinq cent une, vous avez dû le lire, alors dites-le moi !
- Bien sûr que non. Personne ici n'a jamais lu un livre aussi gros, c'est de la folie. On attendait qu'Agaray nous révèle la bonne page, c'était bien plus rapide.
- Vous voulez dire que vous avez gardé le secret pendant un millénaire sans jamais chercher à le découvrir ?
- On a cherché au début. Mais comme disait votre compatriote, c'est tellement mal écrit que nous n'avons jamais pu passer la page huit. Maintenant tout est fini ! Le secret est perdu...

Et sous le regard d'incompréhension de Gillian, le paysan fut embarqué par le chef d'Interpol qui hurlait.

Ace, quant à lui, prenait en photo la scène à l'aide de son Minolta. Quel dommage pour le secret, ça avait l'air si important... Aussi, quelle idée stupide de le mettre en un endroit aussi fragile qu'un livre ! S'il avait été à la place d'Agaray, il l'aurait mis... Il jeta un rapide coup d'œil vers le livre et sourit. Il était vraiment excellent dans son domaine.

Ace rangea son Minolta et s'appêta à sortir. Soudain, il se retourna vers celui qui l'avait amené ici, et avec un sourire entendu lui dit : « vous n'êtes pas réellement représentant pour Ushuaïa, n'est-ce pas ? » L'autre ne lui répondit pas (probablement honteux d'avoir été démasqué, jugea le détective). Enfin, Ace Burton allait pouvoir profiter de ses vacances méritées. Le paysage avait l'air joli d'après le peu qu'il avait pu voir de l'extérieur. Et surtout, il avait déjà trois souvenirs à ramener de Terre de Feu : une fourchette, un médaillon avec un singe transgénique, et le mode d'emploi du livre d'Agaray, sur lequel il avait été le seul à remarquer le numéro de bas de page « 2501 »...

Quelle ligne déjà ?

SILICON BRAIN

*A Yann,
Parce qu'il m'a appris le mot « sycophante ».*

C'est comme ça que tout a commencé. Une annonce brutale, un mardi. Ou peut-être un lundi. Oui, c'est ça... Un lundi. Je n'aime pas les lundis. Il ne m'arrive que de mauvaises choses le lundi. Par exemple, ça n'a rien à voir, mais un lundi, ma voiture a implosé (dans d'atroces souffrances, il va sans dire). D'un autre côté, le lundi dont je vais vous parler ne commence pas comme un lundi... C'est un lundi où les voitures ne tombent pas en panne, où le café n'est pas « bouillu », où les ampoules ne grillent pas ; non, c'est un lundi somme toute assez — comment dire ? — assez mardi finalement. D'ailleurs, à bien y réfléchir, c'était peut-être un mardi.

« Un groupe de chercheurs japonais a mis au point une technique totalement novatrice, permettant la nano-transplantation au sein du cerveau d'un élément neuro-électronique à base de silicone, permettant une amélioration phénoménale de la capacité mnésique. Additionné à une hormone récemment découverte, cet élément provoquerait en outre une augmentation du taux de différenciation de cellules souches du cerveau en neurones. » A la première écoute, ce message semblait sans importance pour les incultes que nous sommes tous plus ou moins. Chacun y voyait une façon totalement dépourvue d'originalité de faire croire que la science progressait à pas de géants... J'entendis cette information pour la première fois à la radio – entre le témoignage d'une doyenne de région expliquant le pourquoi de sa longévité et un embouteillage sur l'A3 – puis à la télévision aux informations de treize et de vingt heures, avec en prime, l'explication en direct du professeur Marlier. A ce moment, après avoir entendu un certain nombre de fois les mêmes mots dans la journée, chacun y voyait une nouvelle preuve de l'avancée à pas de géants de la science.

Le professeur, interrogé par un journaliste pour le moins enthousiaste à l'idée de réaliser l'interview du mois, déplorait une annonce si directe. Une fois n'est pas coutume, l'émulation du littéraire tranchait avec la réserve du scientifique. En effet, cette nouvelle technologie n'avait probablement été exploitée que sur des animaux dans ce laboratoire japonais, au demeurant très secret et qui n'avait rien publié depuis une dizaine d'années. De plus, tout ceci était certes très agréable à entendre et à anticiper, mais c'était, comme il le dit, « agiter la cloche de Pavlov sans pouvoir donner de nourriture, tant que le comité consultatif national d'éthique, des comités européens, voire même internationaux n'aient pas donné leur consentement – et quand on sait qu'il faut plusieurs années pour accepter des œillets transgéniquement bleus... »

A ce moment, le directeur des programmes, pensant que le reportage en direct qu'il recevait de l'Orient était plus important que le professeur Marlier, coupa l'interview de ce dernier. Et nous pûmes voir sur nos écrans un scientifique japonais répondre à des questions diverses et variées sur la géographie, l'histoire et même la définition de certains mots aussi peu courants que « sycophante ». Une vidéo montra par la suite que ce scientifique, appartenant au fameux laboratoire secret, avait été l'objet d'une nano-transplantation du fameux complexe, le Silicobrain[©].

Ce fut le commencement de la division – un mardi soir donc – avec d'un côté, un groupe de scientifiques grincheux qui tenaient à tout prix à récupérer le dossier pour effectuer une réflexion éthique en bonne et due forme en dix points ; et de l'autre côté, le peuple réclamant l'accès à la culture, en un seul point de réflexion (résumable sous sa forme couramment proclamée : « trop génial »). Contrairement aux autres sports, ce sont ceux qui avaient le moins de points qui l'emportèrent. Et s'il fut refusé d'introduire le Silicobrain[©] dans les plateaux de chirurgie français, on accepta néanmoins ce produit-miracle dans d'autres pays comme la Grande-Bretagne, le Japon, les Etats-Unis, l'Australie ou encore l'Afrique du Sud. Et un mois plus tard, alors qu'un dossier pour des œillets jaunes faisait l'objet d'une

réflexion éthique longue et périlleuse au sein du conseil européen, les premières opérations eurent lieu.

Le « laboratoire secret » devint éminemment connu et reconnu, son Silicobrain[©] devint un blockbuster en quelques semaines, et une rumeur courra annonçant la fuite de ses chercheurs sur une île (évidemment secrète) où quotidien peut se prononcer cocktail sous palmier. Une autre rumeur, peut-être plus fondée, notifiât que les premiers essais ayant eu lieu sur ces scientifiques, ils comprirent tant de choses - sur l'économie notamment - qu'ils se décidèrent à quitter l'entreprise, non sans une indemnité absolument indécente.

Le savoir se développa d'abord dans une certaine classe sociale. Mais ce n'est pas celle que vous pourriez croire. En effet, le Silicobrain[©] étant un produit pour le moins onéreux, il était annoncé dès son arrivée sur le marché comme réservé aux plus riches. Ce qui n'était pas prévu c'est que, doutant des expérimentateurs et des nouvelles technologies, les plus riches parmi les plus riches décidèrent d'envoyer des cobayes se faire silicobrainer le cerveau avant eux-mêmes. Ce sont donc leurs domestiques qui profitèrent les premiers d'un accès quasiment illimité à la culture (ce qui en poussa grand nombre à devenir cruciverbiste, écrivain, journaliste pour magazine scientifiques, à travailler pour la bourse... bref à quitter leurs « généreux » mécènes). Vinrent ensuite les sus-nommés « plus riches » puis, comme tout nouveau produit, le Silicobrain[©] devint accessible à de plus en plus de monde dans nos pays développés. Si bien qu'un an après son entrée fracassante, il avait fait la fortune de centres spécialisés dans un nombre de pays croissant de jours en jours (la France refusant indéniablement de croire aux miracles) ainsi que le savoir d'environ un million de personnes.

On pourrait se demander comment cette croissance exceptionnelle put avoir lieu sachant que le nombre de chirurgiens capables d'effectuer des nano-transplantations est plutôt restreint... Demandez, vous verrez ! Pour comprendre, il faut s'imaginer l'engouement provoqué par le « nouveau remède contre les cervelles de moineau » - si je ne me trompe, ce sont les termes d'un journaliste sceptique après un mois de mise sur le marché, dont nous apprîmes quatre mois plus tard qu'il se remettait à merveille de la nano-transplantation dans un hôpital australien. Les entreprises s'intéressèrent au plus haut point à cette technique, si bien que le développement de nouvelles machines permit de faciliter grandement la tâche et de la rendre réalisable par tout chirurgien. Il est, je pense, amusant de noter que le plan de ces nouveaux appareils – devenus indispensables aux plateaux hospitaliers – a été dessiné par un éminent scientifique qui figurait parmi les cent premiers à recevoir le Silicobrain[©].

Un an après donc, tout se déroulait pour le mieux. Un million de personnes avaient accès à une culture démentielle et ce nombre suivait sa croissance exponentielle, les prix devenant de plus en plus abordable (tout en restant à la limite de l'exorbitant, n'exagérons rien). En fait, ce n'était plus tant le prix qui gênait mais plutôt le délai d'attente. On estimait à un demi-milliard le nombre de personnes qui seraient silicobrainées après trente mois d'opérations.

A ce moment, il fut constaté un certain nombre de problèmes. Un million de personnes, par rapport à la population mondiale, il faut reconnaître que c'est tout de même peu. Néanmoins, il fallut restreindre l'accès aux jeux télévisés à ces personnes (après qu'un homme eut décidé d'amortir le coût de son opération en remportant un million deux cent cinquante mille dollars avec trois passages à la télé). Un deuxième problème était la formation d'une élite manipulatrice : les plus riches devinrent les plus intelligents (ce qui n'était pas forcément le cas auparavant) et leur impressionnant savoir fit autorité sur les quelques autres

cinq milliards neuf cent quatre-vingt dix-neuf millions de « profanes » (dans ces frontières redessinées). Un troisième souci fut constaté au niveau de l'oubli. En effet, un an après leur transplantation, certaines personnes se plaignirent d'avoir oublié presque la moitié de tout ce qui leur avait été « enseigné ».

Il convient ici de préciser la manière de cet « enseignement ». Le cerveau humain n'ayant pas livré tous ces secrets, personne n'a su à ce jour y entrer des informations codées de telles sortes qu'il le retienne. A défaut de programmation, le système d'apprentissage était fort simple à mettre à œuvre et n'utilisait qu'une seule propriété, celle de la grande capacité de rétention des informations par le silicone (y compris des informations données à très grande vitesse). Il y avait donc une « semaine de culture » organisée après l'opération, au cours de laquelle un magnétophone diffusait pendant la nuit des connaissances écrites, telles que certains atlas, des citations d'hommes célèbres et leur biographie ; tandis que les connaissances visuelles (cartes, schémas et autres) s'acquerraient pendant la journée. Une semaine était donc amplement suffisante pour voir l'intégralité des reliefs de la planète ou l'intégralité des reliefs osseux humains ou animaux. Encore fallait-il y trouver un intérêt par la suite... Car sinon, l'oubli prenait place et il fallait revenir au bloc pour la maintenance...

Ce problème d'oubli fut une véritable déferlante dans la presse. Le Silicobrain[©] n'était donc pas d'une perfection absolue. Il faudrait encore investir par la suite. Les moins riches parmi les plus riches commencèrent à manifester contre le fait que ce ne soit qu'un produit réservé aux plus riches parmi les plus riches. Pendant ce temps, les plus et les moins pauvres parmi les plus pauvres continuaient à revendiquer dans la joie et la bonne humeur ; tout ce beau monde se retrouvant finalement pour les mêmes raisons. Le Silicobrain[©] ne pouvait pas résoudre aussi les problèmes sociaux...

Quant à toutes les personnes ayant reçu l'implant, elles participèrent à ce qu'il convient d'appeler l'apogée culturelle du XXI^{ème} siècle. Elles jouèrent également un rôle très important dans l'abandon de nombreux autres divertissements. Par exemple, les parties d'échecs pouvaient durer des mois sans s'achever, chacun calculant à la même vitesse et de la même manière. Les racines treizièmes étaient devenues un jeu entre personnes Silicobrainées. Les articles de ces derniers faisant autorité, de nombreux opérateurs téléphoniques durent placer bien gentiment la clef sous leurs portes, les films non recommandés par ces seigneurs de la connaissance (plus ou moins formatée malheureusement) furent des gouffres financiers. Les médecins, ingénieurs et autres refusant, ou ne pouvant s'offrir, un « cerveau en silicone » furent considérés comme des charlatans alors qu'au même moment, des personnes Silicobrainées non médecins recevaient de plus en plus de patients.

Mais le savoir n'est pas tout. La pratique a un rôle très important. Il fut constaté par exemple que les « médecins par savoir », n'ayant pas suivi de formation spécialisée, connaissaient les symptômes de chaque maladie mais ne pouvaient ni mettre en évidence les symptômes (ils savaient la méthode mais pas comment l'utiliser convenablement) ni même les maladies (bien qu'en connaissant la prévalence, ils pouvaient déterminer laquelle était la plus probable selon les symptômes). Et finalement, tout ce savoir était un véritable placebo pour le malade mais une vraie torture pour les pseudo-médecins qui voyaient en chaque ecchymose une probabilité non négligeable d'une maladie terrible et mortelle. Sans pratique, le savoir n'est que source de peur.

Les problèmes psychologiques, les dépressions et les suicides firent légion parmi les néo-savants. Considéré comme trop dangereux, trop inaccessible, créant ou renforçant trop

d'inégalités, le Silicobrain[©] fit l'objet d'articles de journaux cinglants, absolument déraisonnés le matin, mais totalement approuvés le soir, toujours avec l'interview du professeur Marlier.

Depuis ce jour (pas un lundi, il n'arrive que des mauvaises choses les lundis), le Silicobrain[©] est utilisé illégalement dans des laboratoires très secrets. Les jeux télévisés ont repris, l'ordinateur est redevenu le meilleur aux échecs. Parmi le million de Silicobrainés, près des huit dixièmes se sont suicidés ou sont morts dans d'étranges circonstances (proches d'une overdose selon des experts). Quant aux deux cent mille autres, ils avaient oublié l'autre moitié de leurs connaissances l'année suivante et redevinrent les plus riches parmi les plus riches sans être pour autant les plus intelligents parmi les plus intelligents. Quant à moi, je suis bien heureux d'avoir dépensé mes économies dans des choses plus futiles - comme une maison – mais bien plus utiles et moins dangereuses qu'un nouveau cerveau. Et l'autre jour, en allant m'acheter des œillets jaunes, j'étais surpris que plus personne ne connaisse le mot « sycophante ».

**STAR WARS PEUT
NUIRE GRAVEMENT
A LA SANTE**

*A Georges Lucas,
Inspirant conteur.*

« Où... où suis-je ? Oh ! J'ai un mauvais pressentiment ! » s'écria Justin en relevant la tête à l'approche de la seringue. Le bourreau moderne, communément appelé médecin, lui expliqua qu'il sortait d'un coma profond, que des amis l'avaient emmenés à l'hôpital après une bagarre et qu'il ne risquait maintenant plus rien. Une infirmière ajouta même qu'il avait été précédé par une grande actrice hollywoodienne dont le nom ne marqua pas directement l'esprit du jeune homme. Il demanda machinalement s'il s'agissait de Carrie Fisher ou de Natalie Portman et se remémora tout : l'urbain camping, la rixe devant le cinéma en attendant la sortie le 19 mai de « Star Wars épisode 3 : la revanche des Sith ». Il demanda alors la date ; un étudiant, heureux de pouvoir enfin faire entendre le son mélodieux de sa voix au professeur qu'il accompagnait, répondit que nous étions le vendredi 13 mai.

- Un vendredi 13, bien évidemment ! sourit Justin. Je n'ai pas raté l'ultime épisode, c'est déjà ça. Ca m'aurait beaucoup ennuyé, vous savez ! En fait, je l'attends depuis la fin du mois de janvier, depuis que je sais qu'il sortira le jeudi 19 mai à minuit et une minute... Je campais devant le cinéma depuis presque trois mois déjà puis un nouveau est arrivé et nous nous sommes rapidement détestés, à cause de nos « opinions divergentes », lui préférant tout connaître avant de voir le film. Vous comprenez ? Ca ne faisait pas seulement trois mois que j'attendais cet épisode, ça faisait vingt-sept ans, depuis que j'ai vu l'épisode 4 quand j'avais six ans. Alors, je ne voulais pas qu'un jeune padawan gâche un suspens de presque trois décennies.

Il marqua un temps de réflexion puis reprit :

- Au fait, j'imagine que vous avez fait sur moi tous les examens possibles et imaginables, n'est-ce pas ? Alors, vous pourrez peut-être enfin me dire de combien est mon taux de midichloriens ?

Le médecin fronça les sourcils, se releva du moelleux fauteuil dans lequel il s'était installé pour noter quelques mots sur la feuille de sortie puis se retira en lâchant un léger « Bien », toujours suivi par les étudiants. L'infirmière resta seule avec Justin et commença à lui parler, en précisant qu'elle aussi était fan :

- J'ai même pris congé pour le jeudi 19. Ca fait trois mois que j'ai posé ma demande, j'espère que ça passera. Je n'en suis pas sûre, parce que je sais que je ne suis pas la seule à l'avoir fait.

- Démissionnez sinon, proposa le jeune miraculé. Au fait, qu'est devenu Chewbacca ?

L'infirmière sourit.

- Votre chien, j'imagine ? Votre mère l'a récupéré à l'hôpital en venant vous voir. Elle a dit qu'elle continuait aussi de s'occuper aussi de Yoda, votre hamster. D'ailleurs, tant que j'y pense, elle a laissé une lettre pour vous ; elle a dit que ça vous ferait plaisir.

Justin prit la lettre sur la table de chambre et la glissa dans sa poche ; l'infirmière soupira avant d'ajouter :

- Quel dommage tout de même que George Lucas présente son film en avant-première à Cannes ! Je tenais tant à être l'une des premières...

- Pardon ? hurla Justin. A Cannes ?

- Oui, au festival. Il sera présenté hors compétition le 15 ; dimanche donc.

Justin bondit du lit, renversa l'assiette de son voisin, ce qui n'était pas forcément pour déplaire à ce dernier, tira l'infirmière par le bras et s'enquit d'une blouse blanche – beaucoup moins jolie que la robe de bure dans laquelle il avait été amené - posée par quelque distrait sur une chaise. Il se laissa guider par la jeune femme jusqu'à la sortie, tout en tendant la main à chaque porte automatique, prétextant utiliser la Force. Il la remercia puis sauta dans un taxi en direction de l'aéroport, en se plaignant de la lenteur des engins et du trop peu de Millennium Falcon dans la galaxie, décidément avare de crédits républicains !

L'avion partait de Los Angeles dans cinq minutes, à 18h20 pour arriver à 17h15 le lendemain à Nice, avec une escale à Paris. Prendre le train de Paris à Nice aurait pris plus de temps, et les grèves de la SNCF (un pléonasme avait ajouté la guichetière de Los Angeles) effrayaient le jeune homme. Justin grimpa à bord après avoir acheté toute la documentation imaginable sur le festival de Cannes, soit l'équivalent d'un roman de huit cents pages, en français et en anglais.

- Etes-vous bilingue ? demanda la vendeuse en français correct.
- Il faut bien, soupira Justin, tant que la République n'est pas en mesure de nous fournir des droïdes de protocole. De plus, quand on parle notre langue maternelle en France, les gens ne cessent de vanter les facilités financières de leur tailleur. C'est vraiment un drôle de pays...
- En effet, répondit la dame pensive.

Le vol se passa sans problème, Justin dévorant littéralement les magazines, se plaignant pendant le dernier quart d'heure de vol à une hôtesse de l'air du retard de trois minutes qu'avait eu le luxe de s'offrir le pilote, « probablement un dug ». Poussant les passagers dans les escaliers, il eut à peine le temps de fouler le sol français, se précipitant immédiatement dans un autre taxi.

- A Cannes ! hurla Justin en ouvrant la portière.

Après avoir aperçu l'attrayante liasse de billets tendue par Justin, le chauffeur démarra en trombe. Un policier les poursuivit en moto.

- A défaut de champ d'astéroïdes, on peut toujours essayer de le semer en prenant par-là.
- Quoi ? Prendre l'autoroute en sens inverse ! s'exclama le chauffeur. Vous êtes complètement malade ! Remarquez, avec votre blouse blanche, j'aurai dû m'en douter...
- Détends-toi, fit Justin d'une voix calme en faisant un signe avec sa main.

Le chauffeur gara son taxi et montra tous ses papiers au policier. Justin avait bien essayé de dire calmement au motard qu'il « n'avait pas besoin de voir les papiers » en faisant son signe Jedi, mais en vain. Celui-ci devait probablement être de la race de Watto, insensible aux manipulations mentales. Plutôt que d'en venir aux négociations musclées, le jeune fan paya la course et finit la route vers Cannes à pied. Pendant deux heures, il visita tous les hôtels pour trouver une chambre libre. Il prit finalement la chambre 13 d'un hôtel presque trop luxueux pour lui, un acteur l'ayant refusée à la dernière minute. Il prit les clefs et fit appeler le garçon d'étage pour obtenir le menu.

- Je vais prendre un petit quelque chose ; des pâtes avec du jambon, vous avez ?
- Non, répondit le jeune homme, mais je peux vous recommander notre excellente salade de taglioni sur tranches de porc frais.

Justin baissa les yeux, fit une moue puis demanda finalement un sandwich jambon. Il prit le téléphone et appela sa mère pour lui dire que tout allait bien, du camping urbain à sa bagarre puis la course vers Cannes. Pendant l'appel, le garçon d'étage revint porter « le pain fendu de Sir John Montagu ».

La question qui se posait maintenant à Justin était : comment se faire accepter ? L'accréditation des journalistes était close depuis presque deux mois et il était hors de question de passer outre les surveillances. Les 2400 sièges de la salle principale du palais du festival étaient bien évidemment réservés. Fallait-il essayer d'entrer de force ? Impossible vu le nombre de videurs ! Fallait-il entrer sous une fausse identité ? Pourquoi pas mais c'était risqué car il y avait sûrement une carte ou quelque chose d'autre à présenter... Et pourquoi ne pas obtenir ce quelque chose et empêcher l'invité d'y aller ? Mais qui sera invité demain ? Et sera-t-il vraiment seul ou accompagné ?

Peu à peu, la nuit s'écoulait et Justin, toujours assis sur son lit, réfléchissait au meilleur moyen d'entrer dans le palais. Soudain, il eut une idée ! Il avait en effet entendu parler de stormtroopers pour la cérémonie. Déguisé ainsi, il pourrait accéder aux marches et ensuite, il lui faudrait entrer... Mais après mûre réflexion, il se rendit compte de la stupidité de son plan, les autres stormtroopers le voyant s'habiller se rendraient compte de la supercherie. Et se déplacer en armure blanche n'est peut-être pas le moyen le plus discret d'entrer dans le grand théâtre Lumière ; car Justin ne savait pas si les soldats de Dark Vador, clones de la République, seraient conviés ou non à l'avant-première... Et s'il combinait ces deux méthodes : entrer sans avoir de carton, et en prenant la place de quelqu'un d'autre ?

Il était maintenant trois heures. Justin prévoyait tout : même s'il arrivait à pénétrer dans la salle, il ne pourrait pas occuper de siège, et serait donc très vite repéré. Le seul endroit où il ne serait pas vu serait dans la cabine de projection. Il fallait donc prendre la place du projectionniste... Il avait entendu dire que George Lucas aurait fait venir une machine des Etats-Unis où il n'y aurait qu'à appuyer sur Play. Oui, mais qui était le projectionniste ? Et si quelqu'un lui rendait visite... Décidément, ce n'était pas une mince affaire...

Après sa nuit de réflexion, Justin se jeta à l'eau. A cinq heures, alors que les gens commençaient à affluer vers le palais du festival, sortant de soirées diverses, variées et arrosées, Justin inspecta les environs. Dernière cette petite vitre inaccessible se trouvaient les toilettes ; son flair ne pouvait évidemment pas le tromper sur ça... Le jeune homme rentra à son appartement prendre une douche, histoire de se remettre de sa nuit blanche, puis revint vers sept heures avec un pavé ramassé dans la cour de l'hôtel. Il le lança vers la vitre des toilettes qui cassa net. Justin se mit alors à son poste d'observation, près d'une ruelle sombre, d'où il vit arriver une dizaine de minutes plus tard le vitrier appelé en urgence. Ce dernier se précipita dans le palais, prit les mesures de la petite fenêtre puis retourna dans son camion. Là, il prépara le remplacement ; Justin s'en approcha et regarda le travail minutieux de l'homme puis entama la discussion :

- C'est un vrai travail de précision, dites-moi !
- Je veux mon neveu ; si la vitre est trop grande, elle tombe et si elle est trop petite, elle ne rentre pas. Enfin, l'inverse, vous me comprenez.

Apparemment, la soirée avait été festive pour beaucoup de monde...

- Et c'est dur à installer ensuite ? poursuivit Justin.

- Eh bien soit la vitre est maintenue avec du mastic, soit elle est dans un cadre.
- Et ici ?
- Ici ? poursuivit le vitrier quelque peu distrait. Elle est dans un cadre. J'ai déjà démonté le cadre, il ne me reste plus qu'à poser la vitre et à reclouer les baguettes. Je ne les ai pas endommagées donc je peux remettre les mêmes, ce qui me fera gagner du temps. Ca tombe bien, je suis très pressé ce matin, avec ce festival ; à croire que l'alcool tue les vitres.
- Et moyennant une somme conséquente, comme cette liasse-ci, est-ce que vous me permettriez de devenir votre assistant ? Je vous le dis tout de suite, c'est pour entrer dans le palais du festival et y rester pour Star Wars.
- Ah non ! Hors de question, je ne prends aucun risque de ce genre. Et je m'oppose à toute corruption par principe !
- Je crois que cinq cents dollars demeurent un beau dédommagement, d'autant que je rentrerai après vous ; vous ne risquez rien, juste le prêt du costume.

Finalement, pour deux autres billets verts (le taux de change selon le vitrier), Justin put revêtir un bleu de travail. Il prit une caisse d'outils pour passer plus aisément les sécurités. A l'intérieur, il entra dans une toilette, retira son onéreux costume et en ressortit en smoking (il l'avait acheté en arrivant à l'hôtel et y avait transféré tout ce qui traînait dans les poches de la blouse, outils médicaux compris). Il remercia le vitrier par un « que la force soit avec vous » et lui rendit son matériel. Justin se dirigea vers la cabine de projection sans trop de difficultés, les surveillances s'étant principalement concentrées sur l'entrée, ou plutôt la ruée des chanceux venus voir l'ultime épisode de la saga. Dans la cabine de projection, Justin prit l'air le plus sérieux du monde, serra la main du projectionniste ébahi et commença :

- Bonjour, je me présente, Justin Posteur. George Lucas m'a chargé de venir vérifier que tout ce passait bien en projection et m'a demandé de rester pendant la durée du film.
- Vous avez une carte ou quelque chose comme ça ? demanda le projectionniste d'un naturel méfiant.
- Non monsieur, rétorqua simplement l'imposteur. Je n'ai pas de carte car je ne suis pas mandaté officiellement. En réalité, c'est très simple : M. Lucas a des soupçons, non pas envers vous, car il pense, et ce sont ces mots, que vous êtes un brave et honnête homme, qui dans la force de l'âge ne peut avoir de mauvaises intentions de piratage ; et quand M. Lucas parle de force, il sait ce qu'il dit ! Non, George n'a pas de soupçons envers vous, mais envers votre patron.
- Qu'est-ce qu'il lui reproche ? demanda le vieil homme.
- Il le soupçonne de vouloir copier son film à l'insu de son plein gré, voilà ce qu'il lui reproche ! s'exclama Justin. Vous comprenez donc mon embarras : si vous refusez ma surveillance rapprochée, je serai obligé d'en faire part au puissant et influent réalisateur qui sera, j'en suis sûr très fâché. De fil en aiguille, il devra avouer son manque de confiance et peut-être même annuler la projection de film, ce qui serait, disons-le franchement et simplement, un incident majeur ; je veux parler de milliers de fans devant le palais du festival hurlant votre nom suivi d'invectives en tout genre, je veux parler de vitres brisées, de toiles arrachées, de démissions, je veux parler d'une folie meurtrière envahissant Cannes. Vous me suivez ? Mais si vous acceptez de me laisser voir le film - et surtout la bobine, finalement ! – je vous dédommagerais avec ces quelques... mille dollars.

Justin se rongea l'ongle du pouce en tendant ses derniers billets. Le projectionniste, apeuré, accepta de le laisser regarder le film. Lorsque Yoda mit hors de combat deux gardes impériaux, Justin faillit applaudir comme le reste de la salle mais se retint ; quand Dark Vador

apparut pour la première fois, c'est lui qui applaudit d'abord, suivit par la salle entière. A la fin, il sécha ses larmes de joie, remercia le projectionniste, le paya et discuta du film avec lui.

- Vous devez être fier d'être le premier à avoir projeté ce film mythique !
- Un peu, mon neveu, répondit le projectionniste au neveu de l'oncle Sam, surpris de se découvrir tant de parents dans ces contrées françaises. Mais je ne suis pas le premier, des projections caritatives ont eu lieu dès jeudi dernier dans dix villes américaines aux Etats-Unis, au profit d'enfants de milieu défavorisés.

Justin resta bouche bée. Il fouilla dans ses poches et en sortit la lettre qu'il avait prise la veille au matin. Il avait bien reconnu à l'hôpital le sigle de l'association qu'il soutenait depuis de nombreuses années... La lettre était une invitation pour le vendredi soir, le jour de son réveil...

Désespéré de ne pas avoir vu le film en premier et pour ne pas être venu à Cannes pour rien, Justin décida de voir, coûte que coûte, George Lucas... Et pourquoi pas à la soirée sélect avec l'équipe du film après la montée des marches à 19h ? (*)

* *Coming soon - Episode 2 : Justin strikes back.*

ENTRE AMIS

A Maman et Ghyslain, premiers lecteurs.

- « Eh ! Arrête de pousser, Tonio !
- Si tu avançais plus vite aussi... Froussard !
- Ce n'est pas moi qui...
- Mais vous allez vous taire ! On va finir par se faire remarquer. »

Je murmurai cette dernière phrase pour raisonner Antonio et Justin. Le silence était déjà de rigueur dans une bibliothèque en temps normal, alors lorsque nous y pénétrions la nuit par effraction, il me semblait vraiment un principe fondamental et immuable. Pour cette escapade nocturne, Tonio avait cru bon d'amener sa fiancée du moment, Sue.

« Maintenant que nous sommes arrivés, Rob, me dit Tonio, tu vas enfin pouvoir nous expliquer...

- Ce serait pas mal, en effet ! s'énerva Sue.
- Chut...

- Il n'y a pas de chut qui tienne, si ce n'est la tienne ! Ca fait deux semaines que tu nous bassines avec ton fichu secret, alors maintenant que tu as réussi à convaincre ces idiots de te suivre, tu pourrais au moins tout nous dire !

- Je te signale que tu l'as suivi aussi, Sue, ajouta Justin.

- Non, moi c'est Tonio que je suis ! vociféra-t-elle.

- D'accord, fis-je pour la calmer. Bon, vous savez que le bâtiment où nous sommes est aujourd'hui une bibliothèque.

- Quel secret ! s'amusa Sue.

- Mais, poursuivis-je en lui lançant un regard noir, vous ignorez qu'il y a une cinquantaine d'années, c'était un terrifiant cachot de pensionnat sordide. »

J'employais un terme peut-être un peu hyperbolique, mais il me fallait retrouver une certaine crédibilité.

- J'ai toujours trouvé que la bibliothèque était sinistre, frissonna Sue devenue plus blanche que les dents de Tonio (ce qui n'était pas à priori un exploit), mais je ne savais pas...

- Mais comment tu sais ça ? demanda Justin. Tu as fait des recherches ?

- Pas vraiment... Mon grand-père parlait souvent de ces cachots et mon père a voulu vérifier leur existence en 1974, mais il s'est trouvé face à une porte fermée, cachée derrière une impressionnante colonne de livres. Alors je suis là pour finir ses recherches !

- Le cachot doit être détruit depuis longtemps ! s'exclama Justin.

- Non, il paraîtrait qu'une cellule fut laissée intacte pour la postérité.

- Quelle histoire morbide ! s'exclama Sue.

- Quelle histoire ridicule, corrigea Tonio. Rob essaie de nous faire peur, voilà tout.

C'est puéril !

- Je n'ai obligé personne à venir que je sache. Et calmez-vous : si le garde vous entend, on va passer un sale quart d'heure.

- Rob ! cria Justin. Ce ne serait pas ta porte, là derrière ? »

Justin dirigea sa lampe vers les livres de tératologie en ajoutant sérieusement : « un monstre peut en cacher un autre. » Avec des lianes et des fouets, nous nous serions crus dans Indiana Jones.

« Bien joué ! m'exclamai-je.

- Tu n'avais pas dit de murmurer ? ironisa Tonio. »

Sans lui prêter attention, je me ruai vers les étagères. Je commençai à retirer quelques livres, et dès que je le pus, j'ôtai avec l'aide de mes amis le dernier obstacle avant la porte.

« Et maintenant ? demanda Justin. Comment ouvre-t-on ?

- Je n'en sais rien, répondis-je. »

Mes trois amis se retournèrent vers moi et me lancèrent un regard hésitant. Ils semblaient se demander si je blaguais ou si j'étais sérieux et donc complètement dingue.

J'étais complètement sérieux. Je n'avais rien prévu pour ouvrir la porte et j'avais espéré trouver un moyen sur place. En soi, c'était stupide car j'avais manqué tous les cours magistraux de crochetage, à moins que nous n'en ayons jamais eu. L'excursion semblait donc toucher à sa fin, quand Tonio découvrit un manuscrit glissé entre les livres que nous replaçions. C'était l'ultime page d'un journal intime, jaunie par de longues années. Elle était datée de 1948. Sue la lut :

« Jamais je ne m'en remettrai... »

Il y a quatre semaines, Pierre et moi avons placé une grenouille dans le seau servant au nettoyage du tableau. Une bêtise tout à fait divertissante ! Mais lorsque le professeur vociféra pour qu'on lui donne une tête et menaçait Pierre, qui tremblait comme une feuille, celui-ci me dénonça.

J'acceptai tacitement mes cinq jours de punition, seul dans l'insalubre cachot, privé de la visite hebdomadaire de ma mère ; mais je méditais ma vengeance.

Mon prétendu ami m'avait poignardé dans le dos ; j'en ferai de même en feignant de ne pas lui en vouloir, avant de prendre un malin plaisir lors de la délation.

Le lundi, après des pommes de terre infectes à souhait mais néanmoins agréables après cette période de guerre, après avoir tout de même longuement réfléchi sur le réel métier que devait exercer le cuisinier, je livrai mon ami au professeur. La vengeance était complète, car accomplie au moment où l'infâme s'y attendait le moins.

Et ce geste, pourtant si loyal, j'allais bientôt le regretter...

Retrouvé mort le lendemain, Pierre avait eu une crise cardiaque suite à une trop forte émotion. Etant maintenant qualifié de fossoyeur, je me sens obligé de quitter le pensionnat.

Si je ne complète pas ce journal après ce jour, trois semaines après l'accident, cela signifie que je ne reviendrai plus ici et que je serai reparti cet après-midi. »

« Il s'arrête là, ajouta Sue. Qu'en pensez-vous ? »

- L'auteur a tué son ami par la peur, répondit Tonio. Il a profité de ces quelques jours après sa punition pour raconter à Pierre de sombres histoires à propos du cachot, et ce dernier y est ridiculement mort de peur.

- Peut-être aussi qu'il est mort de froid dans la cellule et que le médecin s'est trompé....

- Pourquoi l'auteur a-t-il laissé la dernière page de son journal intime s'il savait qu'il ne reviendrait plus ici ? demanda Justin en se frottant le front.

- J'imagine qu'il voulait laisser sa propre version de l'histoire pour la postérité, répondis-je.

- Ce n'est pas cohérent, rectifia Justin. Une telle affaire a dû faire du bruit et nous pourrions encore trouver le nom de l'auteur ainsi que son témoignage dans les archives du campus. Nul besoin d'en laisser un autre dans un livre, donc.

- Où veux-tu en venir ?

- J'essaie simplement de comprendre pourquoi ce manuscrit a été écrit, pourquoi l'auteur ne l'a pas gardé et pourquoi personne ne l'a vu avant nous en soixante ans.

- Personne ne l'a vu avant nous parce qu'il était glissé dans le second tome du traité de tératologie d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, s'amusa Tonio.

- Quittons la bibliothèque, proposai-je. Au moins, nos risques n'auront pas été vains.

- C'est vrai, ajouta Antonio. Au moins, maintenant, on sait qu'au lendemain de la seconde guerre mondiale, un jeune homme de vingt ans est mort d'une crise cardiaque dans un cachot après avoir mangé des pommes de terre. Dire que j'ai raté le film du dimanche soir pour ça... »

Soudain, alors que Tonio franchissait l'accueil de la bibliothèque, l'alarme se déclencha. Nous sursautâmes tous, pensant à l'arrivée du garde qui mettrait un terme peu glorieux à nos brillantes études. Avec cette idée en tête, nous nous précipitâmes tous vers le couloir au bout duquel, à la place d'une petite lumière, nous aperçûmes le surveillant. Fidèle à son poste et à sa réputation, il était arrivé en une dizaine de secondes. Nous fîmes demi-tour pour nous réfugier derrière l'étagère sur l'économie de la Russie. Tonio haletait ; Sue lui demanda s'il allait bien, mais il se contenta de répondre qu'il avait juste un peu de mal à respirer. Après une courte pause marquée par de bruyantes respirations, il ajouta : « je crois que je n'arriverai même pas à courir plus vite que le vieux Martin. Bon, il ne nous a pas encore vus, il ne sait pas que nous sommes quatre. Tais-toi, Sue. Allez, partez... » Nous protestâmes bien évidemment, Sue la première, mais Tonio appela Martin sans nous laisser le temps d'envisager une autre solution. Nous dûmes donc nous résigner à l'abandonner pour pouvoir sortir tous les trois.

Aujourd'hui, comme mon prédécesseur il y a cinquante-six ans, j'arrête mon journal avec cette histoire. Mon ami est mort, mort de peur il y a deux semaines dans cette bibliothèque. Nous avons été prévenus le lendemain matin par Sue. Que s'est-il passé après notre départ ? Je viens de coucher cette histoire sur le papier pour être sûr de tout me remémorer si un jour une explication logique me venait à l'esprit. Nous sommes le 22 décembre 2004, et trois jours avant Noël, je ne peux m'empêcher de penser que tout est de ma faute...

Cela fait maintenant un an qu'Antonio est mort. J'avais dit que je ne reprendrais la plume que si la solution me frappait. Je crois donc que l'heure est venue.

Justin, qui a remplacé Antonio auprès de Sue, sans scrupules quatre mois après son enterrement, a décidé d'organiser une petite fête pour l'anniversaire de sa fiancée. Le dîner était très agréable, et la pizza préparée par notre hôte savoureuse. Avant de boire un dernier verre de champagne, Justin m'attira dans la cuisine où j'avais l'impression d'être observé par la cime des sapins qui s'élevaient depuis le parc.

« Tu te souviens de notre soirée à...

- Oui, bien sûr, l'interrompis-je. »

Je savais qu'il parlait de la nuit à la bibliothèque. Je ne pensais qu'à ça.

« Et tu ne trouves pas qu'il y a beaucoup d'éléments suspects dans la mort de Tonio, reprit-il. Tout d'abord, l'alarme... Pourquoi diable s'est-elle mise à meugler au beau milieu de la nuit ?

- Peut-être une défaillance du système...

- Ce serait tout à fait malheureux. Non, je pense qu'il y a une raison plus rationnelle.

- Laquelle ?

- Je suis allé me renseigner auprès des bibliothécaires le lendemain même. Ils m'ont répondu que la seule chose qui déclenche la sirène est le passage d'un livre dont le code-barre n'est pas balayé avant par le lecteur.

- Tonio serait sorti avec un livre ? demandai-je, intrigué.

Après un léger temps de réflexion où, comme à son habitude, il se frotta le front, Justin reprit.

- Malgré le respect que lui confère sa triste mort, force est de reconnaître que ça n'a pas toujours été une lumière... Mais ce n'était pas non plus le dernier des imbéciles et jamais il n'aurait pu songer à sortir avec un livre. En plus, il n'aurait pas été aussi surpris.

- Alors lequel d'entre nous a volé un bouquin ? Ce n'est pas moi, j'étais venu sans sac !

- Je sais... Mais il y a peut-être un autre moyen de déclencher l'alarme.

- Et comment ? m'enquis-je.

- A la source même, dans la salle de contrôle. Sinon, j'ai aussi découvert qu'en 1974, quelqu'un est mort exactement comme Tonio dans cette bibliothèque. Apparemment, deux étudiants, étaient allés chercher l'ancien cachot, l'un d'entre eux s'est enfuit en voyant Martin et l'autre, Joe, a fait une crise cardiaque.

- 1974... Tu penses que Martin, le vieux garde... insinuai-je.

- A toi d'en juger, répondit-il en me tendant la fameuse feuille jaunie.

- C'est toi qui l'avais gardée ? Je me suis toujours demandé où elle était...

- Je m'en doute... Je l'ai faite analyser par un oncle policier. Ca n'a pas été facile pour lui, vu qu'il n'a aucune relation. On l'appelle l'ermite dans ma famille, pour tout te dire.

- Et alors ? demandai-je. Qu'est-ce que ça t'a appris ?

- L'analyse de l'encre situe ce papier dans les années soixante-dix et non en 1948. Il s'agit donc bien d'un faux, comme je l'avais dit. Quant à l'examen graphologique, il est formel sur l'identité de l'auteur de ce traquenard.

Justin me tendit une feuille sur laquelle étaient cochées différentes cases et au bas de laquelle on pouvait lire « positif. »

- Quoi ! m'écriai-je. Mais c'est mon père !

- C'est ton père qui a écrit ce faux manuscrit, ton père qui a tué ce Joe, et toi qui l'a imité avec Tonio.

- Et comment m'y serais-je pris ? Il me semble pourtant ne pas vous avoir quitté un seul instant. Nous avons tous les trois un alibi en béton ; seul Martin...

- Laisse donc ce brave garde couler sa retraite en paix ! Je devine comment ton père et toi vous vous y êtes pris : vous avez empoisonné vos victimes en glissant dans leur repas quelque chose qui accentue les émotions.

- Tout n'est que spéculation ! tentai-je.

- Non, l'origine de la lettre ne fait aucun doute. J'ai mis longtemps à comprendre le mobile, mais j'ai appris il y a peu de temps en poursuivant mes recherches sur vous deux que le père de Tonio était impliqué dans un accident de voiture le même jour que ta mère. Il l'a tué par accident ; c'était juste un accident ! Tonio n'avait rien à voir là-dedans. Je te laisse une journée pour te dénoncer à la police, après quoi c'est moi qui m'en chargerais.

Je restai quelques instants sans mot dire, puis fis un signe d'assentissement et Justin alla rejoindre Sue. Tout est vrai. Mais je ne suis pas étonné d'être découvert ; à vrai dire, j'attendais ce moment depuis un an. Un an durant lequel ce journal ne m'a jamais quitté. Il est temps d'y mettre la dernière touche. J'ai aussi toujours avec moi le poison que mon père et moi avons utilisé, mon père par folie, moi par vengeance. Par folie aussi. Il ne me reste plus qu'à prendre le reste du flacon avant d'aller boire un dernier verre, entre amis.

**LES AVENTURES D'ACE
BURTON**

**L'INDESTRUCTIBLE
CHATEAU ET LE
TOBOGGAN**

*A Mathilde,
Parce qu'Ace Burton le souhaite ainsi.*

Le château se tenait isolé, à l'aplomb extrême d'une falaise à la sortie de la ville, et donnait sur la mer vers l'ouest. La bâtisse était lugubre avec ses tourelles en ruine, autour desquelles voletaient avec lassitude de vieux corbeaux exténués. L'unique chemin menant à l'entrée était escarpé, rocailleux et impliquait le passage d'un marécage poisseux, à côté duquel était plantée une pancarte séculaire :

*Terrain à vendre
120 000 francs
21.31.44.67.*

La seule personne qui avait su y voir une opportunité s'appelait Samuel Edgarson et était un industriel aussi riche et puissant qu'américain. Suite à une certaine frivolité de son traducteur, il avait passé ses vacances à Le Portel Plage (Pas-de-Calais). Profitant du temps estival pour visiter les environs en limousine sans jamais en sortir, il avait découvert la vieille demeure et sa pancarte. Il avait immédiatement acheté le terrain et entretenait le projet démesuré de faire construire le plus grand toboggan de tous les temps, depuis le sommet de la falaise jusqu'à la plage.

La seule chose qui le retenait de commencer ses travaux était ce vieux château qui s'érigait face à lui, tel le souvenir d'une noblesse française révolue depuis de nombreuses années. Samuel Edgarson avait entrepris la démarche auprès d'un *vice-truc* (il avait quelques difficultés avec les titres). En vertu de son salaire immoral, ce dernier avait fait demander à un employé au salaire révoltant de demander à une secrétaire au salaire extravagant de prendre contact avec un travailleur au salaire excusable pour qu'il se renseigne sur l'appartenance de cette demeure, et éventuellement sur le nom des trois principales personnes à corrompre dans la ville pour avoir ne serait-ce qu'une seule journée de beau temps avant la fin du mois de juillet.

Après avoir passé plus de coups de fils que ne pourrait en comporter un tapis persan, et fourni plus de documents officiels que n'aurait pu en contenir la bibliothèque d'Alexandrie, Jonathan Smith, travailleur aussi bronzé et musclé qu'américain, décida d'accélérer les démarches dans ses recherches. Ainsi, après avoir « gracieusement » « partagé » quelques « rares » « documents » mauves d'art moderne, il apprit que le propriétaire du château s'appelait Bourdon.

Antoine Bourdon.

Le château lui appartenait bien, à la suite d'une succession de successions de biens. Il avait reçu une lettre de son notaire pour le prévenir de cet héritage, mais l'enveloppe encore cachetée était actuellement dans le tiroir « affaires résolues » de son nouveau bureau, acquis quelques semaines auparavant. Il ignorait donc tout sur cet héritage, jusqu'à l'existence de la personne qui, neuf mois auparavant, lui avait abandonné la vieille bâtisse. Il va donc de soi qu'Antoine Bourdon n'aurait jamais porté plainte pour démolition abusive de bien personnel si le château avait été rasé ; mais ça, ni Jonathan Smith, ni la secrétaire, ni l'employé, ni le *vice-truc* - ni même Samuel Edgarson ! - n'auraient pu le savoir, aussi américains qu'ils pussent être.

L'enveloppe chiffonnée aux couleurs douteuses (mi-confiture, mi-shampoing au miel) avait glissé dans ce tiroir-source-de-fierté, au milieu de cinquante-deux dossiers, vingt-et-un prospectus datant de 2004 à 2008, trois araignées à géométrie plane et un repose-verre dégageant de vieilles odeurs de cerise. Cette façon de ranger n'était pas si étonnante pour qui connaissait un peu l'homme ; mais ce qui était *vraiment* surprenant, c'est qu'Antoine Bourdon avait réussi en une vingtaine de jours seulement à transformer un nouveau bureau en

précieuse œuvre architecturale que n'importe quel amateur d'art n'oserait toucher de peur de la voir s'effondrer.

En réalité, Antoine Bourdon n'était pas seulement un artiste, il était également, selon lui, un célèbre détective privé. Et il préférait être appelé Ace Burton pour deux grandes raisons...

La première c'est que, d'après une récente étude, un nom court et américain multiplie la clientèle du *private eye* d'un facteur six environ (avec un intervalle de confiance de 4,3 à 7,7 au seuil de cinq pourcents). Si ledit détective porte un chapeau en feutre et un vieux costume élimé, il peut s'attendre à avoir en moyenne deux affaires par semaine, dont 1,87 concernera une affaire de jalousie ne rapportant généralement rien de plus que quelques photos qui, fatalement, finiront dans un classeur qu'Ace Burton ré-ouvrira de temps en autre en pensant avec nostalgie au passé.

La deuxième bonne raison de changer de nom était de pouvoir s'éloigner le plus possible de ce patronyme qui lui rappelait trop les bons moments que le vin et lui avaient eu ensemble. Il souhaitait couper définitivement les ponts avec l'alcool et avait pris de bonnes résolutions : tenter une fois par an d'en finir avec sa maladie.

Notre histoire commence cet après-midi là, le jour où il a rechuté...

Il avait vu arriver chez lui Jonathan Smith, travailleur bronzé et musclé - donc éminemment américain. Celui-ci était venu lui faire part des projets de son patron, Samuel Edgarson.

Ace Burton tremblait de bonheur à l'idée d'échanger une demeure qu'il ignorait lui appartenir contre une indécente somme d'argent. Il savait par expérience cinématographique que les riches industriels américains n'ont cure du nombre de zéro que comportent leurs chèques, pourvu qu'ils aient ce qu'ils souhaitent. C'est ainsi que pour fêter l'événement, il décida de briser sa résolution (« une telle nouvelle ne peut pas rester sèche : arrosons-la ») et d'offrir un verre de scotch à Mr. Smith qui semblait ravi - et de s'en servir un par la même occasion, mettant un terme à son abstinence annuelle, après déjà quatre heures de privation.

Ace signa rapidement le contrat dès que Mr. Smith, après un rapide coup de fil à Mr. Edgarson, avait accepté sa clause écrite « en cas de problèmes relevant du mystère, je m'engage solennellement à faire appel à Ace Burton en premier et dernier lieu », et sa clause orale : la visite du château avant la vente.

Si officiellement son objectif était de renouer avec les racines profondes de son passé lointain à travers une demeure séculaire qui a vu naître et mourir maints ancêtres (ou, comme il le dit lui-même « se sentir chez mes très vieux »), officieusement, il espérait pouvoir retrouver quelques richesses sous forme de louis d'or ou de chandeliers en argent massif.

Lorsqu'il s'approcha de la vieille demeure, le détective sentit que quelque chose n'était pas tout à fait normal - un peu cette impression que l'on peut avoir lorsqu'on pénètre dans une faille du continuum espace-temps, ou toute autre expérience semblable. Néanmoins, il poursuivit son chemin au-delà du marécage exhalant une odeur qui n'était pas sans lui rappeler celle du tiroir à dettes de son bureau - dettes qu'il pourrait bientôt régler dès que son compte sera « gracieusement » renfloué.

Toc toc toc !

Pas de réponse...

Toc toc toc ?

Toujours rien.

C'est alors qu'Ace Burton réfléchit : comme le château lui appartenait et que personne ne devait donc l'habiter, personne ne lui ouvrirait. Quel que soit le côté de la porte en bois moisi duquel il se trouvait, la frapper l'aiderait sûrement à la faire trépasser, mais aucunement à la passer. C'était logique et il décida donc d'entrer.

Et c'est ainsi qu'il se rendit compte qu'il n'avait pas la clé...

Habitué de ce genre de situation, le détective força la serrure avec sa carte bancaire, qui trouvait là sa seule utilité (il était interdit bancaire depuis environ trois coupes du monde).

« Hein ? »

Ace Burton fut accueilli par ce bruit lointain, à la fois simple et primitif, mais pourtant lourd de mystères, lorsqu'il bascula brutalement de l'autre côté de la porte - la méthode de l'épaule ayant fourni de meilleurs résultats que celle de la carte bleue.

Un vieil homme apparut en robe de chambre couleur fantôme, en haut d'un vieil escalier en marbre. Le regard fébrile, il dévala promptement les marches effritées, qui semblaient n'avoir jamais été foulé depuis ce jour ancien où Scroung le Frileux avait porté un coup de massue fort peu paléolithiquement correct à Nurch le Faiseur de Feu, déclenchant la première guerre de l'humanité.

Le vieil homme se plaça au centre du hall poussiéreux, face à Ace Burton. Ce dernier dut se pencher pour soutenir le regard du vieillard, une trentaine de centimètres sous le sien.

Un silence s'installa. Un silence lourd. Un silence en tout point semblable à celui qui précéda le « Houjjpumhetcha ? » que prononça Scroung à Nurch en désignant le bois enflammé ce fameux jour. Soudain, le vieil homme rompit le silence :

« Houjjpumhetcha ? »

- Je vous demande pardon, demanda le détective, le flegme totalement décontenancé par cette historique réplique.
- Je disais : où ai-je pu mettre ça ? répliqua le vieil habitant du château.
- Ah... laissa échapper Ace Burton, heureux de revenir dans la conversation. C'est également une question que je me pose tous les jours...

Et il songea à son porte-monnaie en cuir abîmé, sa ceinture, son permis de conduire, sa carte d'identité, la moitié de ses cartes de fidélité, son rasoir, sa brosse à dents, ses clefs, son crayon, la deuxième moitié de ses cartes de fidélité et sa dignité.

- Allons bon, je ne sais plus où je l'ai mis... reprit le vieillard.
- Je chercherais bien avec vous, vous savez, mais je dois d'abord vous expulser de chez moi pour qu'on puisse raser le château, répondit le détective sur le ton de la conversation.

Se rendant compte du choc que cette annonce pourrait provoquer sur le vieillard probablement fragile, il se pressa d'ajouter :

« Mais ça n'est absolument pas personnel, puisque je ne vous connais pas. »

- Ah. Ca n'était pas vraiment sensé se passer comme ça. Je crois.

Le silence se réinstalla. Un silence qui aurait probablement englouti un océan si on l'avait lancé en son centre. Le vieil homme - qu'on aurait aimé appeler Igor, Nestor ou tout autre prénom en -or, mais qui n'avait pas eu la présence d'esprit de se présenter - rompit à nouveau le silence.

« Houjjpumhetcha ? »

Et il se mit à tourner en rond au centre du hall, les bras croisés dans le dos et le regard penché dans ses pensées.

Antoine Bourdon décida qu'il ne pourrait rien en tirer de plus et sortit. De toute évidence, il n'y avait aucune richesse à récupérer dans ce château, sauf éventuellement pour un archéoentémologue amateur d'araignées du XVII^{ème} siècle.

Trois semaines plus tard, une goutte perlait sur le front de Mr. Smith lorsqu'il décrocha le combiné vibrant du téléphone qui, déjà, semblait l'assaillir de mille griefs. Mr. Edgarson en personne, depuis Washington, demanda à son « travailleur » resté à Le Portel Plage si son château était rasé et son toboggan achevé.

Mr. Smith avait fait remonter l'information dans l'échelle hiérarchique mais elle s'était visiblement, et comme il l'avait prédit, interrompue à un barreau chancelant. Il ne savait donc pas trop comment expliquer, aujourd'hui au téléphone, à l'un des plus puissants industriels du monde que son château à abattre était toujours debout mais indestructible et, contre toute attente, immatériel. Il ne savait pas exactement par où il devait commencer : le fait que les masses de démolition passaient à travers le château comme s'il s'agissait d'un vulgaire brouillard londonien (épais mais finalement pas bien consistant), ou cette image qu'il avait eu de leur bulldozer passant à travers le château pour finalement atterrir une centaine de mètres en dessous au bord de la mer, avec tout au plus quelques égratignures et un chauffeur apeuré et mutique, ou encore ce vieil homme qui tournait en rond dans le hall depuis la visite du détective et qui n'avait pas réagi aux multiples attaques lancées contre sa demeure. Il ne savait pas s'il devait expliquer leur manque d'éthique, notamment lorsqu'ils avaient tenté d'attirer l'attention de cet homme en lui lançant divers projectiles graduellement mortels, à travers l'encadrement vide de la porte qu'Ace Burton avait défoncée. Les projectiles allaient du caillou au boulet de canon, en passant par les harpons et les balles de chasse pour perdrix et sanglier (ce qui n'avait rien donné, l'homme étant comme le reste du château sans consistance, sans matière, sans tout et plein de rien).

« Allô ? » osa-t-il fébrilement.

Pendant que Mr. Smith se posait toutes ces questions, Mr. Edgarson avait déjà raccroché. En son for intérieur, le premier se disait « oh mon Dieu ma carrière est en train de s'achever, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire après cet échec de vie, le reste ne sera plus comme avant, surtout lorsque ma femme me quittera pour partir avec le voisin aux yeux bleus et avec la grosse Porsche rouge dans laquelle ils emmèneront notre fille en vacances à Miami, mais qu'est-ce que je raconte je n'ai pas de fille, et mon voisin est une femme, à moins que la mienne ne soit trop déçue par les hommes, oh mon Dieu et tout ça c'est ma faute » ; tandis que le deuxième se disait « bon j'ai rien entendu, ça doit rouler ; saleté de téléphones avec leurs coupures et leurs fritures sur la ligne, tiens j'irais bien manger une frite moi ».

Le problème de Mr. Smith restait toutefois présent : il fallait démolir ce château coûte que coûte. C'est alors qu'il eut l'idée d'employer le seul homme à avoir jamais réussi à y entrer : Burton.

Antoine Burton.

Ou Ace Bourdon, ou un truc comme ça...

Bref le détective qui l'avait obligé contre son gré à boire un demi-verre d'alcool le temps que lui vidait la bouteille.

De toute façon, ça coûterait rien de faire appel à ses services, puisqu'il avait eu la présence d'esprit d'ajouter sous la clause du détective une mention stipulant que celui-ci ne pouvait ni refuser, ni prétendre à un quelconque salaire sur les 80 premières années d'enquête. C'est tellement facile de traiter avec des gens comme ça.

Ace Burton était chez Luc (ou Luke), grande brasserie qui lui servait quelques après-midi par mois de « salle de consultations. » Il s'installait alors à une table avec un carton tâché indiquant :

Ace Burton
Private-eye

Et les clients défilaient durant des heures et des heures pour lui raconter leurs misères quotidiennes. Quatre-vingt treize pourcents des histoires qu'il entendait concernaient des affaires de jalousie, parmi lesquelles seulement deux (en moyenne) feraient l'objet d'une enquête et se verraient ainsi attribuer le statut « d'affaire en cours ». Enfin, si le client était Lion et que le Soleil passait dans sa maison ou celle de son ascendant dans le courant du mois – ou tout autre facteur extrinsèque de chance – il y avait lieu de penser à l'éventualité que le dossier finisse dans le glorieux tiroir des « affaires classées ». Actuellement, il en était à cinquante-deux et depuis son retour d'Amérique du Sud deux mois auparavant, aucun de ses nouveaux clients n'avait su aligner convenablement sa planète dans la maison de son signe zodiacal.

Le premier client était un homme d'un âge respectable (cinquante-six ans) cherchant à renouer sa femme. Au terme d'une complexe discussion, Ace Burton finit par comprendre que « renouer sa femme » avait un sens beaucoup plus assassin qu'il n'avait pu l'imaginer au premier abord. Il orienta l'homme vers les pages jaunes (section psychiatrie) et invita la seconde cliente à s'asseoir.

La personne en question, Mlle Charlton, était d'un âge inspectable (vingt-trois ans) et cherchait le sens de la vie. Elle s'était dit qu'un détective l'avait sûrement découvert.

« Mais à quoi ça sert de vivre si c'est pour mourir ? » s'enquit-elle auprès du très certainement philosophe détective.

- Eh bien, je me suis déjà posé la question... lui répondit-il avec le regard inspectant.

Après une courte hésitation, il finit par lâcher le morceau :

- J'imagine que c'est à cause des points Esso.
- Pardon ?
- Vous connaissez le principe : plus vous faites le plein et plus vous récoltez des cadeaux.
- Oui, mais je ne vois pas le rapport.
- Eh bien, continua le détective, vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi seul le plein peut apporter des cadeaux ?

Il laissa sa question en suspens et replongea ses yeux dans ceux de son interlocutrice, dont la bouche béait assez piteusement.

- Vous les mettez à sec, poursuivit-il, et pour vous remercier, ils vous offrent des cadeaux. C'est louche, vous ne trouvez pas ?
- Jusque là, ça ne m'avait semblé étrange, non, répondit la jeune femme légèrement désorientée. Ils cherchent simplement à nous fidéliser pour qu'on y revienne.
- Ah ! On y vient !

Pendant ce temps, le premier client appelait la maison du marin pour leur demander une corde fort solide.

- On y vient où ? s'enquit la jeune femme. Je ne comprends toujours pas en quoi les points Esso doivent donner un sens à ma vie.
- Eh bien, vous vivez pour vider la Terre de ses produits, n'est-ce pas ?
- Euh...

Un silence lourd s'installa. Un silence qui, s'il était jeté au milieu de l'océan, en absorberait toutes les algues et les poissons de moins de dix-huit kilos. Assurément, ce n'était pas *exactement* le même silence qu'avec le vieil homme du château. Et c'est lorsqu'il pensa

ainsi à cette anecdote d'il y a quelques jours qu'Ace Burton vit entrer dans le bar Mr. Smith. Il lui fit signe d'approcher.

- J'imagine que d'un certain point de vue, reprit la deuxième cliente, vous êtes dans le vrai.
- Et pourtant, la chance vous sourit parfois...

Devant le regard bovin de la jeune femme, il porta le coup de grâce :

- Donc vous videz les pompes et pourtant on vous fait des cadeaux.
- On veut... commença-t-elle. On veut... (un éclair illumina ses yeux) On veut nous fidéliser pour qu'on y revienne.
- Exactement ! C'est le cycle de la vie et des renaissances perpétuelles, de la réincarnation et...

Ace n'eut pas l'occasion de finir d'exposer ses intéressantes philosophies de vie car la cliente s'était levée avec un regard d'illuminée, et Mr. Smith avait immédiatement fait place. Le premier client était en train d'appeler un menuisier pour faire installer des poutres dans son salon.

Mr. Smith exposa la situation à Ace Burton - sans omettre le bulldozer dévalé par Dieu-sait-quel miracle sur la plage - et ses ennuis pour démolir le vieux château, ou même entrer à l'intérieur. Le détective fut surpris, car lui y était parvenu sans peine : il se demanda s'il n'avait pas finalement de multiples super-pouvoirs, comme il l'avait si longtemps imaginé. Il repensa à ce super héros en cape bleue et rouge qui sautait de poteaux électriques en poteaux électriques dans son imagination d'enfant et ne sortit de ses rêves que lorsque la police arriva, appelée par Luc/Luke le barman, pour emmener le premier client aux intentions clairement exécutantes.

Il avait beau savoir que tout ceci était ridicule et qu'un type qui passait son temps en voiture à regarder les poteaux électriques ne serait sûrement pas d'un grand secours, Mr. Jonathan Smith n'avait plus foi qu'en Ace Burton. C'était probablement sa dernière chance de ne pas voir sa femme s'éloigner vers la Floride avec la voisine au volant de son énorme Porsche rouge (Mr. Smith, tout américain qu'il était, avait une personnalité égratignée par quelques traits paranoïaques).

Arrivé devant le château, le « travailleur » de chez Edgarson prit une mine grave.

« C'est ici » avoua-t-il honteusement au détective, en désignant la vieille bâtisse d'un index tremblotant.

Je connais, répondit Ace Burton. J'y suis déjà allé...

S'il avait eu des lunettes de soleil, il les aurait laissées glissées sur le bout de son nez en disant « allons-y ». Mais dans le Pas-de-Calais, il n'avait strictement aucune raison d'avoir des lunettes de soleil sur lui en plein mois de juillet.

Lorsqu'Ace Burton entra, avec toujours cette légère sensation de faille temporo-spatiale à franchir, le vieil homme lui demanda :

- Où ai-je bien pu mettre ça ?
- Bonjour, répondit Antoine Bourdon.
- Oui, j'aimerais bien, fit celui-qu'on-aurait-aimé-appeler-Hector. Je n'arrive plus à me souvenir où j'ai bien pu le fourrer. Vous n'avez pas une réponse, vous ?
- A vrai dire, non, s'excusa platement le détective. J'ai même plutôt des questions à vous poser...

- Faites donc, mais je vous en prie, aidez-moi à retrouver ce que je cherche.
- Si seulement je savais ce que vous cherchez, lui rétorqua Ace.
- Oui, si seulement...

Aussi loin pourrions-nous pousser l'analyse de cette réplique, il semble évident que notre conclusion serait celle qu'a immédiatement eue Ace Burton : aucune.

- Mais, tenta le détective, est-ce que c'est plutôt grand ou plutôt petit ?
- Eh bien, réfléchit le vieil homme, j'imagine que c'est petit. Sinon, je l'aurais déjà trouvé, non ?
- Ca n'est pas à moi qu'il faut le demander. Vous vous souvenez de la forme ?
- Il me semble que ça rentrait dans une boîte.
- Ah ! fit victorieusement le détective. Et vous avez conservé cette boîte ?
- Hélas, il me semble que je l'ai perdue également le même jour.
- Ah...

Celui-qu'on-aurait-également-aimé-appeler-Nestor se remit à tourner en rond et Ace Burton le regarda faire, impuissant. Il aurait aimé interrompre ce piétinement interminable, ou simplement lui demander de tourner dans l'autre sens. Il aurait également aimé sauter de poteaux électriques en poteaux électriques, et se dit que cette idée persistante commençait à être sérieusement inquiétante.

- Vous savez que ce château est indestructible ? demanda finalement le détective après être enfin revenu au monde réel.
- Oui et non. Il est juste intemporel. Pourquoi ?
- Ah. Je ne comprends pas bien, ajouta le détective avec une moue très en accord avec ses paroles, mais c'est assez fâcheux parce que, voyez-vous, on cherche actuellement à le démolir pour construire un toboggan. Et ça ne marche pas des masses.
- Oui, c'est parce que vous l'avez déjà détruit, il me semble.
- Pardon ? demanda Ace, incrédule. Quand ça ?
- Il y a quelques semaines, mais j'étais réveillé alors j'ai empêché tout ça. Si je ne m'abuse, ça doit être ça, oui.
- Ah. Evidemment, vu sous cet angle.
- En fait, oui, je crois que vous auriez dû le détruire plus tard, suite à un classique imprévu dans les travaux. Mais pour une fois, les délais ont été respectés... Allez donc comprendre ! s'emporta le vieillard. Si on ne peut plus se fier aux retards naturels, à qui pouvons-nous bien nous fier ? Hein, je vous le demande : à qui pouvons-nous bien nous fier ? Allons bon, pourquoi je m'emporte...

Ace Burton ne savait trop quoi répondre. Donc le château était déjà détruit, mais lui seul pouvait y entrer, et quand un bulldozer essayait de le détruire, il se retrouvait immédiatement sur la plage... Ca faisait tout de même deux énigmes insolubles, à quoi Victor-dit-Nestor-ou-Hector, se permit d'ajouter cette troisième-ci :

- Bon sang... Où ai-je bien pu mettre ça ?

Et il se remit à tourner en rond.

Mr. Smith venait d'être promu *vice-truc* par Mr. Edgarson. Jamais de sa longue carrière ce dernier n'avait eu affaire à un élément aussi brillant. Un homme capable de

transformer un vieux site dans une région hostile en le plus grand lieu d'attraction du monde était forcément un génie.

Mr. Smith n'en revenait pas. Il avait attendu la sortie du détective alcoolique pendant de longues minutes, puis de longues heures, puis de longs jours. Enfin, après une semaine passée à le regarder discuter avec le vieil homme dans le hall, il décida d'envoyer un bulldozer frapper à la porte. Lorsque celui-ci finit une centaine de mètres plus bas, au bord de la plage et toujours en état de marche, Mr. Smith décida que c'en était trop et décida d'entrer voir lui-même ce qui se tramait là-dedans. Il s'était approché de la bâtisse, après avoir passé le marécage poisseux qui y faisait face. Il avait ensuite fait un pas à l'intérieur. Mais ce pas n'atterrit jamais sur le sol ferme et poussiéreux du hall où le détective et le vieil homme semblait échanger des idées. Son pas atterrit sur une surface déclinée et glissante.

Son pas atterrit sur un toboggan invisible dissimulé sous le château immatériel. Le temps de la descente vers la plage, où il rejoignit le bulldozer, Mr. Smith comprit. Oh, il ne comprit pas qu'il s'agissait d'une faille temporo-spatiale, un château et un toboggan construits tous deux à travers tous les âges, dans le présent, le passé et le futur. Il ne comprit pas qu'Ace Burton était responsable de cette amusante mais exaspérante anomalie depuis qu'il avait réveillé le vieux savant fou qui habitait cette bâtisse plusieurs siècles auparavant (ou dans le futur).

Non, il ne comprit pas tout ça. Mais il comprit qu'il y avait moyen de se faire du blé, beaucoup beaucoup de blé.

Et en effet, Mr. Edgarson s'était fait suffisamment de blé pour pouvoir, s'il le souhaitait, recouvrir toute la Russie d'un immense champ.

Le lendemain de la découverte, le lieu était déjà bondé et les rendez-vous de glissade étaient posés pour une semaine. Le surlendemain, les rendez-vous étaient pris pour un jubilé. A la fin de la semaine, les rendez-vous étaient pris pour le lendemain, mais à coup de milliers de dollars, car Mr. Edgarson savait convertir l'impatience en billets verts. Le monde entier se régala de cette anomalie qui semblait s'accorder à la grande théorie de Mlle Charlton, selon laquelle « la vie c'est comme les points Esso ».

Ace Burton n'en pouvait plus de cette mascarade. Depuis que Machin-or lui avait parlé de l'intemporalité et de ses conséquences, il avait mille questions en tête à lui poser :

- Donc le château n'a jamais existé ?
- Bien sûr que si, répondit le vieil homme en se donnant un petit coup exaspéré sur la tête. Enfin, je crois. Son problème c'est plutôt qu'il a toujours existé, il me semble. Mais encore une fois, s'il était détruit, vous ne pourrez plus prouver qu'il a existé car il disparaîtra à tout jamais dans le passé comme dans le présent et le futur.
- Mais on ne peut pas le détruire ?
- Si. Enfin, je crois me souvenir que si.
- Mais bon sang, souvenez-vous ! s'emporta le détective. Ca n'est pas le moment de perdre la mémoire !

Un silence abyssal, capable certainement de beaucoup de choses, se mit en place.

- Oui... Je crois que c'est ça.
- Plaît-il ?

La célérité d'esprit n'avait jamais une discipline où Antoine Bourdon avait pu un jour se vanter de briller. Mais cela ne lui avait jamais vraiment traversé l'esprit à vrai dire.

- Donc, poursuivit le vieil homme pour lui-même, je suis le créateur de ce château. Ca me revient maintenant... C'est intéressant, je sais tellement de choses ! Whaow ! Je sais guérir, je sais vaincre la mort, je sais ralentir le temps avec ce

sablier (il sortit un étrange boîtier en aluminium de sa poche) – comme ça – ou l'accélérer – comme ça. Là, demanda-t-il en tournant son regard à nouveau plein de vie vers le détective, vous pensez être entré depuis combien de temps ?

- Euh... Je dirais trois heures.
- Faux ! C'est faux ! Ca fait trois semaines ! Ah ah ah ! Vous avez vu ?

Igor ou Nestor semblait fou. Antoine Bourdon se demanda ce qu'il devait faire. Il savait vaguement comment tout ça finirait pour lui : mal.

- Vous m'avez sauvé la vie, vous savez, déclara le vieil homme. Normalement, j'aurais dû rester endormi et le château aurait été démoli avant que je ne puisse faire quoi que ce soit.
 - Ah bon.
 - Vous avez réussi à me réveiller, et remodeler à votre gré une faille temporo-spatiale, vous devez être fier de vous, non ? l'encouragea celui-qui-aurait-dû-être-nommé-Igor.
 - Bof.
 - Tout de même, tout de même ! Ca n'est pas rien d'être le seul à avoir accès à un endroit du monde. Enfin, je trouve. C'est le rêve de toute ma vie, moi.
 - Ah.
 - Oui, bon ce n'est pas tout ça mais si je veux retrouver un peu de tranquillité et finir ma nuit en paix, il va falloir que je fasse disparaître ce château. Mais avant, mon cher sauveur, je veux vous faire un cadeau particulier. Demandez-moi une chose vous voulez savoir, sur n'importe quoi !
 - Sur n'importe quoi ? demanda le détective, le regard malicieux.
- Enfin quelque chose qu'il comprenait.

Douze jours après la découverte de Mr. Smith, le château disparut et le toboggan apparut. Plusieurs milliers de personnes se réveillèrent ce jour-là avec des factures colossales engendrées pour l'achat d'un ticket de « toboggan ». Leur expression au moment de cette découverte fut quelque chose de très ponctué (approximativement : « ???!!! »)

Le toboggan était tel que Mr. Edgarson l'avait imaginé (et construit, quelques semaines auparavant, sans vraiment en être conscient). Mais sans le château immatériel au-dessus, il n'intéressait plus personne et le nombre de désistements fut si important que Mr. Edgarson décida de calmer ses nerfs sur ce petit nouveau *vice-truc*.

Etrangement, la date coïncida avec le retour d'Ace Burton. Et celui-ci semblait être le seul à se rappeler d'un quelconque château.

Il demandait d'ailleurs qu'on encaisse son chèque avec un nombre totalement déraisonnable de zéros, pour cet inexistant château, ce qui amusa beaucoup les services financiers de chez Edgarson. Ainsi, une fois de plus, Ace Burton rata la richesse de peu.

S'il avait su ça, s'il l'avait compris avant, il aurait sans doute demandé de l'argent au vieux Michel (finalement, il s'appelait ainsi). Mais au moins, maintenant il avait la réponse à sa question : ce que le vieux Michel cherchait était sa mémoire.

C'était donc ça...

TENANT LES LIEUX

*A Bsurde,
sans qui cette nouvelle n'aurait jamais pu voir le jour...*

Sam Doxy est un incapable.

J'avais bien du mal à penser autre chose de mon collègue lorsque je le vis lancer des appels au secours gestuels totalement désespérés, entortillé au tronc d'un sapin à l'aide du ruban jaune « Don't cross ». Visiblement, Sam Doxy n'en avait pas saisi toute l'utilité... Considérant son épineux attachement à Mère Nature d'un œil amusé (et de l'autre désespéré), je m'avançais à pas lents vers la porte d'entrée quand soudain, j'aperçus qu'elle était tâchée de plumes. Le décor était planté, pensai-je (et Sam Doxy, arbré).

Max Tuddio est un incapable.

En plus de dix ans de métier, je n'avais jamais été interdit d'entrer sur les lieux d'un crime... Avant ce jour, je n'avais jamais eu à réciter le « corbeau et le renard » en vingt-trois langues, sous prétexte qu'il s'agissait de mon sujet de mémoire. Cette situation était un scandale et je comptais bien en référer aux plus hautes autorités compétentes en matière de scandale.

C'est lorsque j'entamai la fable en finnois que Max Tuddio se décida enfin à me laisser entrer.

Rien n'avait été touché sur la scène durant les dix-neuf précédentes secondes et pas un seul policier sur place n'aurait pu dire que l'idée de faire homologuer ce record par le *Guinness Book* ne lui était pas venue.

Tout était aussi atroce, vil et insalubre que je l'avais imaginé. L'ambiance était chargée de la barbarie dont avait été témoin le salon, et en voyant le mur suinter de plumes, je ne pus réprimer un : « sacré nom d'un chien ». Je plissai le front et soulevai mon manteau pour ne pas voir, mais c'était trop tard... J'avais déjà remarqué le pentacle tracé à la craie à même le plancher. Je n'avais pas pu m'empêcher de compter les treize bougies et bâtonnets d'encens disposés en cercle tout autour. Je n'ignorais pas non plus la présence des armes sur la table à manger, et – plus que tout – j'avais immédiatement vu le corps du matelas, étendu de tout son long au centre du pentacle, dépecé de ses plumes avec une hargne féroce, un couteau sacrificiel et une arme à feu.

- Qui ? Qui a pu ? demandait en sanglotant la maîtresse de maison, repliée sur elle-même dans le canapé.
- L'espèce humaine est parfois inhumaine, madame, répondis-je avant de noter cette phrase dans mon calepin.
- Mais à quelle époque vivons-nous ?

Fortement ennuyé par cette question (l'histoire n'avait jamais été mon fort), je cherchai une échappatoire, que je trouvai en la personne de Bill Bolly.

Bill Bolly était actuellement en train de tendre des élastiques dans la pièce afin de définir la trajectoire de la balle. C'était un expert en balistique et, bien qu'il en fasse parfois trop, on pouvait dire de ses calculs qu'ils n'étaient pas faux.

Au fur et à mesure que j'approchais de lui, je mesurais l'ampleur du projet. Visiblement, Bolly avait décidé de réaliser ici l'œuvre de sa vie et il s'évertuait donc pour avoir un trajet extrêmement précis et détaillé. Selon l'expert, la balle était sortie par le canon de l'arme posée sur la table. Elle avait ensuite frappé le rebord de la fenêtre avant d'être projetée sur le vase, qu'elle avait bien sûr contourné, avant de rebondir sur la poêle, ce qui l'avait poussée à effectuer un détour par le sapin d'où elle aurait ricoché pour...

Bill Bolly est un incapable.

Il n'en reste pas moins que le dossier de 1297 pages qu'il rendit fit plutôt bonne impression et, force est de l'avouer, il fit même longtemps autorité en matière de dossier balistique.

Afin de mettre la main sur l'obsessionnel anti-matelas, le commissaire m'envoya sur les traces de ce qu'on appelait déjà « le rapport Bolly », et de la preuve manquante : la balle dont le parcours suivait des trajectoires théoriques passionnantes.

Je traversai donc l'Amazonie, le Sénégal, l'Australie, le Canada, l'Islande, la Russie, le Chili, le Sahara, la Mongolie, le Japon, le Tibet, le Japon (une casserole qui tombe au Tibet et c'est votre balle qui repart dans l'autre sens), les Etats-Unis, plusieurs dizaines d'îles et un chalutier, pour enfin revenir en France après cent trente-trois villes en Belgique (la balle s'était littéralement perdue ; elle mit donc un certain temps avant d'apprendre le flamand – avant de se rendre compte que les Belges parlaient aussi français).

Si j'avais pu profiter du voyage au lieu de chercher des traces d'objets déformés par coups de feu aux lieux prédits par Bill Bolly, il est clair que j'aurais apprécié ces deux mois tous frais payés par le gouvernement... Malheureusement, le travail...

Lorsque je rentrai enfin en France, le rebond sur le troisième étage de la tour Eiffel me ramena directement sur les lieux du crime. Au pied du sapin se trouvait un ruban jaune « Don't cross » apparemment cisailé par les dents acérées de Sam Doxy... Rien d'autre n'avait changé. Le matelas était toujours là, la maîtresse éplorée pleurait toujours dans son canapé, le spectacle était toujours tracé... On aurait dit que le temps n'avait pas eu cours et que tout s'était figé dans le désespoir et l'abandon en ces lieux. Mais il était temps que j'y mette un terme...

Maintenant que j'avais vérifié le rapport Bolly, je demandai au commissaire ce qu'il convenait que je fasse. Il me proposa de prendre une journée de repos (non payée) et j'acceptai (non prié). Je mis cette journée pleinement à profit pour aller consulter mon médecin et lui raconter mon épopée. A chaque nom de pays, il faisait une grimace en pensant probablement à tous les parasites que j'aurais pu y rencontrer. Lorsqu'enfin je lui parlai de mon séjour en Belgique, il fut obligé de lâcher le hurlement qu'il contenait. Quatre secondes plus tard, la salle d'attente était vide.

Le médecin m'envoya immédiatement au laboratoire d'analyse pour doser mon cholestérol.

« Car, me dit-il, si vous avez sombré dans la friture belge, il est clair que vous êtes en excès, mon pauvre vieux ! »

C'est ainsi que je me retrouvai aux laboratoires Bomorange. Dans la salle d'attente, j'entendis parler d'un certain « Pierre le receleur » qui travaillait ici. Je fis mine de ne rien entendre (j'étais assez patraque) ; toutefois, je cherchai à en savoir plus (j'étais aussi toujours « matraque » dans l'âme). Ce ne fut pas long : le type était arrogant et prétentieux à souhait. Je frissonnai de plaisir durant plusieurs heures... Ce qui, sur le coup, ne me parut pas si étrange.

Pierre le receleur avait une couverture minable mais se croyait au-dessus de nous. Moi qui travaillais actuellement sur une histoire de matelas, je n'étais pas prêt à me laisser avoir par des histoires de couvertures à dormir debout... Je ne tardais pas à l'embarquer et je me réjouissais à l'avance de ce petit deal dont je ne ferais qu'une bouchée.

Lors de l'interrogatoire, il m'expliqua qu'il était faux-laborantin mais vrai-auxiliaire (de quoi ? personne ne le savait, pas même lui), qu'il ne s'appelait pas Pierre mais Louis. Ce n'était plus une couverture, c'était un drap.

Je me souviens que le fils de Bill Bolly était stagiaire à cette époque - ce qui m'avait d'ailleurs fait lancer un intéressant débat sur l'hérédité de l'incapacité... Il suait énormément mais, en contrepartie, ne sortait jamais des rapports ou des comptes-rendus de moins de soixante pages. Tout bien calculé, il apportait donc beaucoup (je ne pouvais m'empêcher de penser à l'Amazonie où son père m'avait envoyé et où il participait à la déforestation). De

toute façon, il n'y avait aucun mal à suer, et surtout pas ce jour-là puisque moi aussi, je m'y mis bientôt...

Après les frissons de ce matin, et la fièvre de début d'après-midi, je commençais à me faire du souci pour ma santé... Au prochain jour de congé, je re-consulterai !

Pendant que je m'accordais une pause dans l'affaire des matelas pour régler celle de Pierre le receleur, le commissaire s'était embarqué sur un vol de bijouterie perpétré par D'Artagnan. Cette enquête lui suffisait amplement en matière de ridicule et il ne voulait pas s'impliquer dans une autre. Plus une affaire semble ridicule, moins il est judicieux de passer à côté de sa résolution.

Me rendant compte que mes urines étaient rouges – ce qui n'était pas gênant mais tout de même, il n'aurait pas été judicieux de passer à côté de la résolution de ce problème - je pris la décision d'enfermer « le receleur » en cellule le temps que j'aille à l'hôpital mettre un nom (et éventuellement une explication) à mon nouveau problème.

Un pigment malarique. Voilà toujours pour le nom.

Pour l'explication, lorsque je racontai mon voyage à travers le monde et mes trois symptômes (frissons, fièvre, sueurs), il ne fallut pas trop longtemps à l'externe pour le faire consulter l'interne pour que celui-ci se réfère au médecin de garde (le Dr. Otallium). Celui-ci râla sur la mauvaise recherche de signes, l'incomplétude du dossier et l'attente qu'on m'avait imposée. Pour aider les étudiants, je le rassurai en précisant que j'avais entamé une partie de *Cluedo* imaginaire avec un tueur de matelas (« le matelas, le lit, l'amant... Ca doit être un amant jaloux », avais-je pensé). Il sembla fort intéressé et nota « *Cluedo* » dans un calepin.

A ce jour, je n'en ai toujours pas compris l'intérêt. Si vous le pouvez, merci de m'éclairer... Remarquez, non ! Plus besoin de m'éclairer : j'ai maintenant accès à des lustres ! Du moins, c'est ce que le médecin m'a dit : un accès pâle lustre simple. Sûrement un trafic ; hors de question que j'entre là-dedans. Afin de le contenter, j'ai tout de même acquiescé.

A l'hôpital, je n'eus pas la télé. Je me jetai donc sur les journaux et appris que le commissaire avait retrouvé seul les bijoux de la bijouterie dérobés par D'Artagnan. Une belle enquête rondement menée, me dis-je, tout en pensant que ce « seul » était soit mensonger, soit erroné.

Le médecin, le Dr. Otallium, n'était pas un incapable. En vrac, j'eus droit à un frottis sanguin de mes gouttes épaisses, une immunochro-bidule pour les HPR2 (ou un truc comme ça), de la quinine et d'autres machins. Bref, je fus vite libéré (par chance, ce n'était qu'un accès bazar simple – je ne compris pas à quoi j'avais accès mais en tout cas, ce n'était pas à la télé, c'est sûr). Lorsque je lui demandai tout de même plus de précision sur la maladie (qu'il avait citée mais que je n'avais pas retenue), il m'expliqua qu'un moustique anophèle femelle m'avait refilé la malaria, la fièvre des marais et le paludisme.

Una attaque groupée ? Je me sentis légèrement persécuté et courut acheter de quoi me défendre contre ce moustique qui, s'il me retrouvait, voudrait sûrement ma peau. Je mis plusieurs heures et plusieurs recherches sur internet avant de comprendre qu'il s'agissait de la même chose.

Lors de mon absence, le commissaire, avec l'accord tacite du stagiaire-fils-qui-sue-de-Bill-Bolly-qui-écrivent-tous-les-deux-des-rapports-comme-ça, avait renvoyé Pierre le receleur chez lui. Je m'insurgeai et fis part de cette nouvelle caractéristique à mon patron. Il n'apprécia guère. De plus, il ajouta que mes histoires de lustre ne l'intéressaient pas et qu'il avait mieux à faire, comme par exemple damner le pion à un ex-collègue (viré pour cause d'alcoolisme largement avéré et surpassé) sur la poursuite d'un faux chirurgien. J'étais outré. Je décidai de repartir à la poursuite du pourfendeur de matelas.

Après relecture du dossier, je découvris dans les pièces suspectes un échantillon de savon, découvert chez la propriétaire de la victime. Cet échantillon provenait d'un hôtel populaire, réputé pour ses salles de réunion (il s'y tenait actuellement le quatorzième congrès des « Décorateurs de Vampires de Pâques »). Le commissaire m'envoya là-bas avec deux autres collègues qu'il portait en haute estime et souhaitait – afin de contempler cette estime dans sa totale grandeur – voir très loin.

J'allais interroger le réceptionniste de l'hôtel (ces gens-là savent tout) quand j'aperçus une trace de pneu sur le sol... Bizarre. Je demandai ce qu'il en était et il m'affirma qu'un client de la suite nuptiale y avait amené ses pneus (tout à fait vaccinés, qu'on se rassure).

J'envoyai immédiatement les deux hommes hautement estimés dans la chambre du « type aux pneus » pendant que je cuisinai le gars. Tout ce que je pus en tirer fut « la personne la plus proche est parfois la mieux placée ». Je dus ensuite interrompre l'interrogatoire pour aller vomir (sauté de quinine).

Et quand je revins, la réception avait commencé, le réceptionniste était enfermé dans le tourniquet et on proclamait partout que c'était un vampire. Bon, il faut croire que le sort s'acharne sur mes enquêtes...

Pour le reste de la soirée, je ne saurais pas trop décrire. Il me semble vaguement avoir pris une flûte de champagne, puis une autre et vers la huitième j'ai dit à un type – apparemment le héros du jour - « souffrir est une joie, celle de se sentir vivant ». Après tout, il n'y a aucune raison pour que seuls les vampires aient le droit de parler par aphorismes sans sens... C'est à ce moment là que j'ai revu mes deux collègues qui, eux, devaient se sentir très vivants : leurs vêtements étaient en haillons, bouffés par des molosses aux crocs acérés... Et ensuite... Ensuite, plus rien.

Au commissariat, j'appris quelques jours plus tard que l'affaire des matelas était classée : la maîtresse de maison avait avoué son crime terrible et avait expliqué qu'elle était sous dépendance de fraises tagada.

Elle est actuellement en cure de sevrage.

Quant à moi, je pris une journée de repos. Je l'avais bien méritée.

LA GUERRE DES VOISINS

*A toute personne voisine d'une personne,
Ainsi qu'à eux-mêmes et aux autres.*

« Ca ne vous dérange pas au moins, monsieur Jamie, lorsque je traîne bruyamment mes poubelles à trois heures du mat' ? »

- Pour tout vous dire, madame Pantof, cette nuit ça m'a réveillé...
- Merveilleux ! Merveilleux...

Ma voisine referma sa fenêtre et rentra son large sourire dans sa chambre désuète.

J'arrêtai de creuser et, appuyé sur ma pelle, je repensai à nos relations. Depuis quand s'étaient-elles envenimées ?

Je me souvins de mon emménagement. L'ancienne locataire avait été expulsée pour détention illégale de friandises et personne ne souhaitant reprendre la maison d'une criminelle, j'avais réussi à négocier un loyer ridiculement bas. Madame Pantof avait rapidement tenté d'établir un contact commercial avec moi, afin de savoir s'il était possible que dans un proche avenir je puisse lui fournir des caramels mous ou des fraises tagada pour un prix raisonnable. Je lui avais sèchement expliqué que j'étais un gentilhomme et que toute autre proposition indécente de ce style finirait couchée sur un papier au commissariat. Elle avait immédiatement ôté la porte de ses gonds et était sortie des siens ensuite.

J'avais pris plusieurs photos d'elle qui avaient beaucoup fait rire mon rédacteur-en-chef (c'est-à-dire qu'il avait déposé son cigare et déplacé sa commissure labiale de quelques millimètres sur la droite, avant de reprendre une bouffée).

Devenue la risée du journal régional, elle avait décidé de se venger en racontant aux comités « Velux et Tefal » du quartier que j'étais un lapin et que mon propriétaire m'avait laissé seul à la maison pendant ses vacances. Jusqu'à ce que ça se tasse, les enfants avaient passé six mois à me regarder avec des yeux globuleux, et leurs mères lançaient aimablement quelques carottes dans mon jardin à l'occasion. Le fait que je parlais les inquiéter plus qu'autre chose, mais tout le monde s'y était rapidement fait. Après tout, les perroquets le peuvent également.

Ne souhaitant pas en rester là pour des raisons d'orgueil, je pris le parti de lancer chacun de mes restes de nourriture par-delà la haie qui, heureusement, nous séparait. Elle ne m'en parla jamais, si bien que j'arrêtai rapidement cette sottise, et passai aux gros déchets. Bientôt, je déposai une pancarte « Déchetterie de quartier » devant son jardin et les gens suivirent. Là encore, il fallut bien quatre mois pour réussir à rétablir la réalité qui s'était dissipé en dix minutes et une pancarte.

Elle ne me fit étrangement aucun reproche et vint chez moi peu après, un drapeau blanc dans la main gauche, une tarte au citron de sa composition dans la main droite. Gardant à disposition dans mes toilettes des journaux divers, j'ai ensuite passé une semaine à m'informer longuement sur l'actualité. Encore aujourd'hui, aucun événement du 22 au 28 janvier 2008 ne me sont inconnus.

Les vraies hostilités ont réellement commencé à cette période... A l'heure actuelle, elle m'empêchait de dormir plus de trente minutes consécutives depuis huit jours ; quant à moi...

Je me remis à creuser activement.

L'hiver, la nuit tombait ici plus rapidement qu'un moustique cherchant à freiner un train avec son aile gauche. Mais malgré mon empressement, je ne pouvais m'empêcher de repenser à notre voisinage bancal.

Je me rappelai une fois où nous nous étions rencontrés par hasard. Je sortais pour travailler quand une boule de bowling sortit de chez elle vint me faucher et m'amena directement à l'hôpital. La tarte au citron qu'elle m'apporta pour se faire pardonner de ce « bête accident », et que l'infirmière avait « oublié » de me donner, finit assez rapidement au centre anti-poisons et un plan de toxi-infection alimentaire collective fut lancé.

La boule de bowling, quant à elle, termina ses jours au commissariat du coin en temps que preuve de tentative d'homicide. Mais j'aime à croire qu'elle servit en fait à sa fonction primaire, puisqu'en allant porter plainte pour tentative de strangulation ultérieurement (elle s'était faite des traces intentionnellement), Madame Pantof fut également fauchée en passant prêt de la porte d'un lieutenant... Personne ne comprit dans quoi elle se prit les pieds, et sa perte de connaissance initiale ne lui permit pas de témoigner.

Je lui avais rendu visite à l'hôpital. On avait passé l'après-midi à rire.

Elle avait ensuite passé deux jours entiers à rire – ce qui alarmait légèrement les neurologues, eux aussi plutôt euphoriques. La réserve de protoxyde d'azote finit par s'épuiser (ça devait être ça, le bouton que j'avais tourné par « inadvertance »).

Ma voisine, remise de ses crises de fou rire, resta ensuite quelques jours pour ses côtes fêlées.

Lorsqu'elle revint chez elle, nous ne savions plus exactement où nous en étions. Un arbitre extérieur aurait pu compter les points et s'arranger pour siffler la fin du round, ou encore nous déclarer ex-æquo. Mais nous, nous étions bien trop engagés pour nous arrêter en si bon chemin... Il nous en fallait plus.

Sauf que cette fois, c'était allé trop loin... Pantof la Diabolique avait embauché quelqu'un pour renvoyer toutes mes communications vers une boîte vocale où une voix qui ressemblait étrangement à la mienne les traitait de différents noms d'oiseaux et de pâtisseries. Je perdis, comme tout le monde dans ce cas-là, mon travail, mes amis et mon latin.

Lorsque je recouvrai ce dernier, j'optai pour des « méthodes plus radicales d'apposition de mon point de vue et des soucis causés par les divergences d'opinion concernant icelui ». Autrement dit, mon plan K (le onzième, donc).

Le plan K consistait à planquer la voisine malfaisante. L'isoler, l'enfermer pendant une ou deux semaines, la laisser paniquer et si possible la laisser se nourrir des dernières bougies qui traînaient au fond d'un tiroir.

J'étais passablement irrité.

Pour m'aider, j'avais recouvert une feuille A2 d'écritures brouillonnes, de flèches multiples et de numéros de téléphone de personnes connaissant des gens qui auraient éventuellement des contacts dans des milieux louches. Je rencontrai des acolytes de cousins de ces personnes dans des placards à balais situés dans des arrière-salles enfumées de bars divers, et en échange de quelques confiseries et bonbons acidulés, ils acceptèrent rapidement de m'aider.

Le lendemain, la Pantof était isolée dans une maison aux volets définitivement clos, aux communications coupées et aux portes irrémédiablement verrouillées. C'était un travail si sérieux que Houdini serait resté perplexe devant cette prison. Je me demandais d'ailleurs comment j'allais pouvoir la sortir de là.

La solution vient d'elle-même trois jours plus tard. En effet, son absence à la réunion « Velux et Tefal » souleva des questions. Un membre perspicace de l'assemblée mit en corrélation cette absence, les cris bestiaux qui émanaient de la maison de l'absente depuis quelque temps, et la présence de plaques métalliques vissées sur ses volets.

Ils en vinrent rapidement à la conclusion qu'elle devait être partie en vacances.

Et c'est alors qu'une boule de suie entra dans la pièce. Sous le carbone se trouvait madame Pantof, qui avait bravé les dangers d'une escalade périlleuse à travers sa cheminée pour ne pas rater la séance.

Le fait qu'elle soit en retard la contraria d'ailleurs grandement, mais le plaisir d'être le centre de toutes les attentions la revigora.

J'étais soulagé pour ma part de la revoir. Ces trois jours avaient été calmes, certes, mais pas vraiment excitants. Premièrement, j'avais cette idée « Tu Ne Tueras Point » qui me hantait nuit et jour, et deuxièmement... Deuxièmement, peut-être qu'elle... me manquait ?

Oui, enfin, il fallait finir de creuser.

Ca faisait huit jours que je ne dormais plus. Entre les poubelles qu'elle traînait sous mes fenêtres, des réveils qu'elle plaçait dans mon jardin ou les clous qu'elle plantait le soir, je ne pouvais plus fermer l'œil de la nuit. La journée je travaillais tant bien que mal (depuis peu, je rédigeais les prospectus de grandes surfaces et autres magasins). Mais elle avait l'avantage d'avoir posé des congés et je ne pouvais lutter. Il fallait donc être plus radical.

Je creusais encore et encore, bien au-delà de la tombée de la nuit, jusqu'à atteindre le bord de son terrain. Ma voisine s'égosillait à imiter Pavarotti depuis une demie heure lorsque tout fut enfin prêt.

Je mis mon plan à exécution.

Une semaine plus tard, ma vie avait radicalement changé. Etait-ce en mieux ? Je ne sais pas... Il y a du bon dans certaines batailles, pour peu que tous les opposants soient consentants ! J'étais nostalgique d'une drôle d'époque, qui avait duré plus d'un an, et qui m'avait changé... Irrémédiablement changé.

Elle aussi, je pense, ça l'avait changé.

Qui était coupable ? Qu'est-ce qui avait envenimé nos relations ? Etait-ce mes photos ou sa tarte au citron ? Fallait-il en arriver là...

En théorie, j'aurais pu à nouveau dormir, mais ces questions m'obsédaient... C'était le comble de m'être tant battu pour me débarrasser d'elle et maintenant, ne plus penser qu'à aller rejoindre cette satanée Pantof !

Avant de trouver enfin le sommeil en me disant que je chercherai dès le lendemain une maison à côté de la sienne, rue de la chaux, je me dis qu'il y avait au moins des heureux dans cette histoire : mes nouveaux voisins avaient pu louer leur maison à bas prix quand, suite à un appel anonyme, la police avait découvert enfoui dans le jardin de madame Pantof plusieurs centaines de paquets de friandise.

LE VELO DU DIABLE

Cette nouvelle est dédiée à celle qui l'a lue, et celle qui l'a postée.

*A ce superbe voyage que j'aurais pu m'offrir,
Si seulement cette nouvelle pouvait gagner de nombreux concours.*

Tout est affaire de probabilités.

Prenons par exemple un matin habituel, pour ne pas dire banal.

Je quitte *possiblement* mon lit (sauf décès personnel récent), je retrouve *probablement* ma cuisine dans l'obscurité la plus totale (en dehors de tout cambriolage nocturne), et je mets *certainement* un terme généalogique aux colonies de bactéries qui pullulent ma vaisselle de la veille (puisque la vaisselle se suit, mais ne s'essuie pas). Jusqu'à ce jour, ces empiriques approximations statistiques me permettaient de mener à bien ma vie, sans me poser trop de questions métaphysiques sur le Bien, le Mal ou leurs vélos respectifs.

Prenons maintenant un deuxième matin, légèrement moins habituel, pour ne pas dire complètement inepte.

En lieu et place de mon lit, je me réveille étendu en travers d'un diable (le même que celui avec lequel j'avais transporté mon matelas à l'époque). Stupéfait, je me dirige vers la cuisine que je surprends scintillante, embrasée par l'oscillation d'une soixantaine de cierges, dessinant un hexagone sur le sol avec, au centre de six signes mystiques dessinés avec de la cire séchée, un vélo cramoisi surmonté par un cycliste d'apparence suspecte.

Qui plus est, la vaisselle était *invraisemblablement* faite.

Tout ceci venait de ruiner mon rituel qui, dans quelques années, devait *sans nul doute* s'ancrer définitivement dans mes gènes et ceux de mes *potentiels* descendants.

Le cycliste tourna vers moi ses deux crevasses rouges qui lui servaient de yeux, et constatant mon air hébété, me rassura :

- Ne te formalize pas de toutes zes zottizes.
- Pardon ? fis-je, pas tout à fait sûr d'avoir saisi où cet inconnu, qui avait transformé ma cuisine en musée de la paraffine, souhaitait en venir.
- Ze dizais de ne pas faire zattenzion au décor. Z'est juzte...

Il descendit de la selle et glissa vers moi en moins de temps qu'il n'en fallait pour dire « Lucifer ». Il fit claquer sa langue fourchue près de mon visage et montrant de ses doigts *exceptionnellement* crochus l'ex-parquet, finit sa phrase :

- Z'est juzte le travail d'étudiants zun peu zélés...
- Ah ! répondis-je fort à propos. Oui évidemment, ça ressemble à du travail d'amateur. Je m'y connais un peu... Voyez-vous, je prépare moi-même mes savons et donc, tout ce qui est graisses minérales et...
- Voyons, je zais tout za, m'interrompit l'intrigant cycliste en allumant mes brûleurs à distance, d'un simple claquement de doigts.
- Ah ! rétorquai-je une nouvelle fois. Je m'en doutais un peu, je vous avoue : je vais à l'église le dimanche et, oh ! enfin, vous savez j'imagine.

J'eus pour réponse un sifflement de langue tout à fait *impossible* à reproduire.

- Venons-z'en z'au fait, reprit-il. Ze zuis z'izi incognito...
- Vous voulez mon âme ? demandai-je, inquiet.

Moi qui déteste quand on m'emprunte un crayon, c'est bien ma veine, pensais-je en mon for intérieur.

- Zurtout pas bienheureux ! s'écria-t-il. Tu crois zêtre le zeul à avoir eu zette idée ? Za fait des ziècles qu'on m'offre des zâmes ! Non... ze zuis zuste venu t'apporter ze vélo.

Avant même que le point d'interrogation ne se forme à la fin de la phrase que mon esprit concoctait, le zyc.. cycliste ajouta :

- Ze vélo produit beaucoup de chaleur et d'énergie. Zuffizamment pour chauffer les zenf... les zenfants. Dès que tu pozeras la main dezzus, tu en feras *obligatoirement* ze qu'il faut.
- C'est-à-dire ? tentai-je.
- Z'est-à-dire qu'y'en a marre à la fin, s'énerva l'individu aux longues oreilles rouges et coniques. Z'est zacun zon boulot ! Zacun son boulot...

Ce disant, il claqua des doigts, ce qui eut pour résultat de faire apparaître un trident à ses pieds. Il le ramassa en murmurant quelque chose à propos des « zétudiants dizzipés », claqua une nouvelle fois des doigts et disparut dans un nuage de fumée irisée, laissant échapper quelques odeurs de rose et de vanille.

- Bigre !, fis-je au comble de la décontenance.

Quelques instant plus tard, après avoir éteint les brûleurs du gaz, je repensai à cette rencontre *improbable*. L'idée de prévenir la police me vint, alors que je soufflais les soixante-six cierges, mais je me retins en pensant à la chambre capitonnée où je ne manquerais pas d'être enfermé.

En tout cas, il fallait que j'évite de « pozer la main » sur le vélo ; mais d'autres solutions devaient bien exister pour m'en débarrasser !

Et que voulait dire « tu en feras ce qu'il faut » ? (me demandai-je en grattant la cire fondue avec mes semelles.) On ne peut pas rencontrer le Diable - car mon esprit avait longtemps cheminé et était parvenu à cette *éventualité* - et ne pas craindre qu'il ne cherche à nous manipuler. Moi qui passais la plupart de mes dimanches à regarder des courses hippiques dans mon canapé de salon, l'idée d'assouvir un ou plusieurs peuples à l'aide de ce vélo *vraisemblablement* maléfique ne m'extasiait pas plus que ça.

Cependant, je n'eus pas beaucoup de temps à consacrer à cette affaire, car j'allais bientôt être en retard pour le travail. J'avais reperdu en discussion et en nettoyage le temps que j'avais gagné grâce à la vaisselle lavée (*peut-être* le Diable s'était-il gavé de bactéries, ou alors s'était trompé en claquant des doigts...)

Sur la route, en passant près du magasin « Occasions, échanges, prêts, reventes, farces et attrapes », la solution me vint. Je retins le numéro et le soir, de retour chez moi, j'appelai.

- Occasions, échanges, prêts, reventes, farces et attrapes, O. à votre service, que puis-je pour vous ?
- Bonjour, euh... O.
- Octavio, mais vous pouvez m'appeler O, comme Occasions. Mon compare s'appelle Etienne et on...
- Oui fort bien, l'interrompis-je. Je vous appelle parce que j'ai un vélo chez moi et...

- Ah, répondit-il, ça tombe bien, en vélo j'en connais un rayon ! (Un bruit de klaxon résonna derrière lui). Alors, comment est-il ?
- Euh, je pense qu'il est neuf...
- Très bien, un neuf avec deux roues... Plutôt un huit, non ? (Nouveau coup de klaxon.)
- Je... Euh...
- Donc il est complet ? me sauva-t-il. Cadre, rayons et siège ?
- Oui... oui, tout est là, confirmai-je après un rapide coup d'œil à l'engin du Mal.
- Alors c'est comme une grande surface ? Vous avez bien le cadre qui se balade entre les rayons, et le siège qui repose au-dessus ?

Une trentaine de calembours stupides et autant de coups de klaxon plus tard, Octavio décida de venir chercher le vélo dès le lendemain matin.

Ma nuit fut peuplée d'anges et de démons qui décidaient de faire passer le tour de France par ma cuisine, malgré mes protestations et ma proposition de soupe à l'ail, servie avec des crucifix en forme de cuillers.

Lorsque le soleil pointa son nez à travers mes rideaux élimés, je m'étendis enfin en quittant mon diable (mon lit n'était bien sûr pas encore réapparu – *sans doute* quelques erreurs de manipulations de claquement de doigts, pensai-je). Je retrouvai ma cuisine dans l'obscurité totale et fit la vaisselle en contournant soigneusement le vélo.

Tout était *dans la quasi-normalité*.

O. sonna à la porte aux alentours de neuf heures et six ongles rongés. Ca faisait maintenant deux heures que j'étais caché dans la cage d'escalier, après avoir feint de partir travailler, au cas où le vélo pourrait me voir ou m'entendre. De ma planque, je regardai le vendeur ouvrir la porte, que j'avais laissée entrebâillée avec le mot « le vélo est dans la cuisine, merci de laisser l'argent sur la table ». J'aurais aimé ajouter « et surtout de laisser l'argenterie dans les tiroirs », mais j'étais si soulagé de débarrasser mon appartement de tout objet ayant un jour appartenu au Diable, que je me moquais si Octavio dérobaient *éventuellement* mes maigres richesses.

Je retins mon souffle lorsque le vendeur d'occasions (échanges, prêts, reventes, farces et attrapes) s'approcha du vélo. Je pouvais encore le voir car la cuisine était face à la porte d'entrée, qu'il avait laissé ouverte *probablement* pour sortir aisément.

Il siffla en découvrant l'objet infernal, et je crus l'entendre s'exclamer « mazette ! » en tripotant au pédalier. Alors que sa main venait de se poser dessus, je ne pus m'empêcher de fermer les yeux, de peur que sa transformation en grenouille, crapaud ou autre amphibien ne produise un flash lumineux destructeur. Finalement, lorsque j'osai de nouveau regarder, mon cerveau aux aguets enregistra cette palindromique information : « O. lève le vélo ».

Bien, la malédiction semble n'avoir d'action que sur moi. Bien, vraiment ?

Au moment de ressortir avec le vélo, Octavio se souvint de quelque chose et ré-entra. Je pensais qu'il allait fort *normalement* profiter de mon absence pour faire le plein d'occasions à échanger, prêter, revendre, voire me faire des farces et attrapes.

Il ressortit quelques instants plus tard, enfourcha le vélo du Fourchu et partit sans prêter attention aux deux yeux qui l'observaient depuis la cage d'escalier. Je sortis de là et retournai

chez moi. Je me rendis compte qu'O. était juste retourné déposer l'argent sur la table et un petit mot, me remerciant pour tout ce que j'avais fait et l'*extraordinaire* bouleversement que j'allais provoquer dans sa vie.

Le message était clair : le vélo lui avait *inévitablement* soumis le devoir d'assouvir des peuples, déclencher des guerres, faire mourir de famine ou de peste des familles entières... Et c'était ma faute...

Quelques semaines de mal-être plus tard, alors que je vivais avec une barbe qui n'était pas sans rappeler celle que les hommes préhistoriques pouvaient avoir avant la découverte du silex, Octavio me rappela. Je reconnus immédiatement sa voix nasillarde et sa conversation maniaque. Il était encore plus euphorique que d'habitude, si bien que n'importe quel enfant sous protoxyde d'azote aurait passé pour un octogénaire dépressif à côté de lui. O. voulait savoir si j'avais vu sa publicité.

Lorsque je lui répondis que j'avais vu tant de publicités que je mettais maintenant plusieurs heures à me décider entre deux mousses à raser, il m'énonça le slogan qui avait fait le tour du monde en un week-end :

« Ne chauffez plus, sauvez ».

Cette publicité où deux globes terrestres se trouvaient en lieu et place des roues d'un vélo, c'était *irréalistement* lui. Ou plutôt, c'était mon vélo...

Le célébrité « véléco[®] », capable de produire en une heure de pédalage une réserve énergétique suffisante pour éclairer une maison pendant deux jours entiers, le vélo que chacun, enfant comme adulte, se devait d'utiliser pour le bien de l'environnement et de leur facture d'électricité, le vélo qui faisait de chacun un petit producteur d'énergie, que tout le monde s'arrachait comme un troisième tome de la Bible, et élu en mars l'« objet le plus rentable de tous les temps »... Ce vélo avait été le mien !

Lorsque je prononçai le mot « pourcentage », des étranges parasites vinrent brouiller la ligne et la communication fut interrompue. O. ne me rappela pas.

Assis dans ma cuisine maculée de cire, je repensai au Diable...

Il m'avait faussement tenté pour que je ne touche pas au vélo, m'offrant ainsi la meilleure occasion que personne n'a jamais eu d'avoir des regrets jusqu'à la fin de mes jours. A l'échelle personnelle, Il avait bien fait son boulot de Malin.

Mais à l'échelle mondiale... Où était l'intérêt de fournir une énergie écologique, économique ? Où était le mal là-dedans ? Était-ce un plan diabolique dont je n'apercevais que le bien émergent ? Peut-être... Mais je me souvins de ce qu'il m'avait dit avant de disparaître : « c'est zacun zon boulot ! » Je l'imaginai alors, assis sur son sépulcral trône, en train de sourire diaboliquement et dire à ses étudiants :

« Vous voyez, z'est à nous de détruire le monde... Ils ne z'en occupent plus eux-mêmes... Alors, au boulot, tas d'oizifs ! »

Mais je *peux* me tromper. Après tout, tout est affaire de probabilités.

LES AVENTURES D'ACE BURTON

TRIBULATIONS D'UNE PIECE DE MONNAIE

Aux pièces, sans trop y être.

La boulangère était excédée. Ca faisait maintenant dix minutes que le chaland regardait tout ce qu'il y avait d'exposé en vitrine, lui demandant de sortir un gâteau après l'autre...

Dès l'instant où il était entré, elle s'était douté qu'il ne serait pas un client facile. Chapeau feutré et délavé, lunettes de soleil en plein mois de mars, appareil photo pendu autour du cou par une cordelette en plastique noir, imperméable plus limé que des ongles après une pédicure... Ca ne pouvait être qu'un touriste anglais, ou un détective n'ayant jamais entendu parler de l'art du déguisement.

- Et avec ça donc ? demanda la boulangère pour la troisième fois.
 - Ce sera tout finalement, répondit l'inconnu au chapeau feutré, un sourire narquois sur le coin des lèvres.
 - Alors ça fera cinquante centimes...
- Et il sortit son porte-monnaie.

Antoine Bourdon était excédé. Ca faisait maintenant dix minutes que la boulangère le dévisageait comme s'il était E.T., Big Foot ou un autre touriste anglais.

Dès l'instant où il était entré, il avait bien vu à qui il avait affaire. Tenue blanche probablement volée à une amie infirmière, longs cheveux blonds décolorés maintenus par une pince rose bonbon, ultime reflet d'une jeunesse hippie, bracelet en argent d'une valeur probablement supérieure à ses revenus annuels depuis qu'il avait débuté son activité de détective privée... Madame était donc probablement une de ces arnaqueuses professionnelles, détroussant sans scrupule vieilles dames et enfants de leur menue monnaie.

Pour venger la veuve et l'orphelin, il avait décidé de voler des œufs en chocolat sur le présentoir, en détournant l'attention de la mégère vers les gâteaux.

- Et avec ça donc ? répéta pour la troisième fois l'abominable vendeuse.
 - Ce sera tout finalement, répondit Antoine Bourdon, pensant déjà à la redistribution de chocolats dans la rue, qui ferait de lui le Robin des Bois de la ville.
 - Alors ça fera cinquante centimes...
- Et il sortit son porte-monnaie.

Si elle avait eu une conscience, la pièce de cinquante centimes aurait été excédée. Ca faisait dix minutes qu'elle aurait enfin pu quitter ce porte-monnaie où elle croupissait, seule depuis deux jours déjà, avec pour unique compagnie d'empestantes odeurs de whisky, de martini, de pastis, d'anis et de tout autre alcool que ce pseudo-détective raté avait pu ingurgité quotidiennement ces quatre derniers jours.

Elle en aurait eu des choses à raconter sur lui... Antoine Bourdon, alias Ace Burton comme il aimait se faire appeler pour tenter de se donner plus de crédit... Sacré personnage ! Tel qu'il était là, il pensait certainement à un recouplement entre la boulangère et une de ses quelque trois cents affaires classées dans la florissante pile des « affaires en cours et/ou abandonnées ».

La pièce savait (ou plutôt aurait su) que Germaine avait mené une enfance laborieuse dans la ferme de ses parents, gagnant à la sueur de ses efforts suffisamment d'argent pour payer ses études de boulangerie, cédant rarement à de rares folies dépensières, comme ce bracelet qui lui avait coûté cinquante euros, trois jours après l'anniversaire de ses trente ans.

Là où Ace Burton avait raison, c'est que ce bijou était effectivement d'une valeur supérieure à son revenu annuel de l'année écoulée.

Si tenté soit qu'elle eût pu avoir des souvenirs, alors qu'elle allait encore changer de main, la pièce de cinquante centimes se serait remémoré quelques-uns de ses anciens propriétaires. Il y avait eu Raymond l'agriculteur, chez qui elle avait passé une semaine tranquille, reposante, loin de la ville, en compagnie de nombreuses pièces de monnaie. Avant... Plus moyen de se rappeler. Après tout, elle n'avait ni plus ni moins qu'une mémoire à cinquante centimes.

Un jour, Raymond l'avait cédée à Albert l'épicier contre un paquet de raisins secs.

Ensuite, le trou noir pendant des jours et des jours. Un bruit de caisse-enregistreuse répété régulièrement, et la vie en communauté avec des billets et des pièces des deux sexes : tout était arrangé pour lui gâcher la vie.

Après ça, elle avait un jour était sauvée de l'oubli par Pierre, neuf ans. Elle avait été rendue comme monnaie à ce dernier (qui avait acheté trois litres de soupe à l'oignon). Ses parents, pour le remercier de sa précieuse aide dans les courses ménagères, lui laissèrent le soin de ranger la monnaie dans sa tirelire. La pièce y était resté une année entière au moins, et avait découvert assez rapidement que Pierre était jeune trompettiste, ce qui lui aurait cassé les oreilles si elle en avait eues.

De déchéance en déchéance, elle avait finalement atterri dans le porte-monnaie éthylique d'Ace Burton.

Mais ça, c'était trop.

- Et avec ça donc ? demanda la future propriétaire pour la troisième fois.
- Ce sera tout finalement, répondit l'ancien.
- Alors ça fera cinquante centimes...

Et Ace sortit *enfin* son porte-monnaie.

La boulangère écarquilla les yeux. Elle aurait juré avoir vu une pièce de cinquante centimes *bondir* du porte-monnaie du client au chapeau feutré, et s'évader en direction de la sortie en slalomant *intentionnellement* entre les jambes du couple qui venait d'entrer.

Mais c'était sûrement dû à des vapeurs de farine et la boulangère songea alors à poser des congés. Une seconde paradisiaque sur une île lointaine plus tard, elle eut à peine le temps de s'exclamer « eh, votre baguette ! » que l'impossible client était déjà dehors, courant penché en avant, tel un ornithorynque nourri aux stimulants dans les laboratoires se permettant de telles expériences (songeait la boulangère). Des œufs en chocolat s'échappaient de ses poches.

Sale journée.

Ace Burton, célèbre détective de son état (songeait le client), écarquilla les yeux. La pièce de cinquante centimes qui traînait dans son porte-monnaie sud-américain venait de sauter à hauteur de son nez et roulait en direction de la sortie, comme mue par une puissance extra-terrestre, sur-humaine ou nano-minérale. L'hypothèse des trois forces réunies fit naître un frisson dans son dos.

Alors qu'il courait prestement à la poursuite de l'argent, Ace entendit derrière lui l'ignoble boulangère beugler « eh, votre baguette ». Une seconde atroce à imaginer une journée sans pain plus tard, il eut cette pensée :

Sale journée.

Soyons précis sur un point : les pièces de monnaie ne roulent pas consciemment. C'est impossible car, pour faire court, elles n'ont pas de conscience. Elles ne parlent pas, ne se souviennent pas vraiment de leur vie passée, et n'ont semble-t-il dans leur vie qu'un seul dessein : payer ou être rendues.

Toutefois, si cette pièce de cinquante centimes avait eu une mémoire visuelle, elle se serait demandé ce que faisaient dans cette boulangerie les La Villa, qu'elle avait connus dans cette ville italienne très vieille, que les gens surnommaient Mille-ans.

Bien sûr, les La Villa ne la reconnaissait pas. La pièce connaissait beaucoup de gens, mais en restait toujours inconnue. Elle était l'anti-star par excellence : elle se souvenait de tous, mais tous l'avait oublié. Alors maintenant qu'elle le pouvait, elle fuyait.

Et si elle ne le pouvait pas vraiment, c'est en tout cas l'impression qu'elle laissait sur son sinueux chemin.

Chouette journée.

Après l'épisode de la baguette (finalement vendue dix minutes plus tard), la boulangère vécut heureuse et fort longtemps, et sa descendance fut aussi nombreuse que superbe. Le petit dernier vient d'entrer en primaire.

Ace Burton avait fini par perdre sa trace. Mais il était détective, et les traces ça le connaissait. Surtout depuis le départ précipité de sa femme de ménage pour retard de paiement.

Il se remémora les faits : la pièce avait tourné à droite aussitôt après la sortie, il l'avait suivie et foncé tête la première dans le torse d'un boxeur et/ou rugbyman à la joue balafnée. Groggy pendant quelques secondes, il n'avait ensuite plus rien aperçu d'autres que des papillons blancs. Et une fois les lépidoptères envolés, il ne retrouvait plus la pièce.

L'hypothèse la plus vraisemblable était que le boxeur et/ou rugbyman l'avait embarqué dans sa chaussure, voire avait tenté de transformer l'essai. Toutefois, la thèse de l'enlèvement par les papillons n'était pas à écarter trop tôt. En admettant ceci...

Antoine Bourdon fit demi-tour et poursuivit sa route dans la direction opposée.

Libre.

Seule, menant la vie qu'elle voulait. Plus jamais elle ne serait bousculée d'une main à l'autre. Plus jamais elle ne serait malmenée de porte-monnaies en porte-monnaies, lancée en l'air par des gamins jouant à pile ou face, écrasée sous le poids de centaines de ses congénères dans des tirelires porcines. Sa vie allait prendre un autre tournant : finis les contacts avec les humains qui ne lui accordaient qu'une faible valeur (cinquante centimes), fini le statut d'objet. A partir de maintenant, elle devenait maîtresse de son destin.

Et sa première étape était la chaussure de Louis, comptable maigrichon à la joue balafnée. Un choc d'icelui avec d'autres jambes, semblant appartenir au détective, la fit bondir et rouler...

Ace Burton, qui était plutôt du genre à porter malheur à un chat noir, savait que son heure de gloire était venue. Après avoir été frappée ou transportée par de nombreux pieds, la pièce avait fini par s'échapper d'un contrefort de chaussure et se dirigeait maintenant vers la mer, donc vers la gauche sur une carte (Antoine confondait toujours Ouest et Est). Le terrain était dégagé, il ne pouvait plus la rater.

La gloire allait revenir, il allait résoudre ce cas de *la pièce qui bondit*.

La pièce qui bondit se dirigeait vers l'Ouest... Dans dix porte-monnaies standards¹, elle aborderait une côte et pourrait prendre de la vitesse sur le détective qui la poursuivait encore.

Mais chaque caillou déviait sa course. Il lui fallait prendre garde de rester sur le bord du trottoir, moins cahoteux, sans sombrer dans le caniveau où les égouts ouvraient leur bouche à intervalles réguliers. Quant à la route... Comment ne pas frissonner en repensant aux légendes qui circulaient dans les tirelires à propos d'évadées qui y auraient été broyées ?

Non, bien sûr, aucune légende ne circule entre pièces, puisqu'elles ne parlent pas. Les « frissons » qui remuaient *Synkantshan* (son nom attribué par Bilou, 3 ans ½, possesseur d'une tirelire en forme de cosmonaute blanc) n'étaient sûrement dû qu'à la force de frottement de l'air.

La côte n'était plus qu'à un porte-monnaie standard¹ quand une main éjecta la pièce dans une bouche d'égout.

Antoine n'avait plus la condition physique de ses vingt ans, quand il pouvait se permettre de courir trois minutes sans être essoufflé. Mais malgré cela, le détective poursuivait sa course héroïque. Le sang affluait dans sa bouche, propulsé par des artères au bord de l'explosion, tentant désespérément d'irriguer des muscles inactifs depuis plusieurs mois. Sa respiration se faisait de plus en plus haletante et son pas de plus en plus laborieux, mais qu'importe ! il y était presque. Plus qu'à se pencher et...

Et un enfant maladroit tenta de ramasser la pièce, l'éjectant dans le caniveau. La pièce disparut dans les profondeurs d'une bouche d'égout. Antoine dû se retenir de causer le troisième meurtre de sa carrière qui, pour une fois, n'aurait pas été accidentel.

La nuit avait été froide et longue. C'était sa première en dehors d'un endroit douillet, et Synkantshan aurait eu à regretter ses choix. Quelle sottise d'avoir voulu s'enfuir ! Etre seule, au calme, sans être poussée de mains en mains, décider elle-même de ce qu'elle ferait... Pour qui ?

Si c'était ça la liberté, elle l'aurait bien échangée contre un mouchoir en papier (on y dort bien, raconterait-t-on dans le milieu, si on avait pu y raconter quoi que ce soit).

Soudain, un rai de lumière l'éclaira. La bouche d'égout se levait et une ombre descendait.

Etait-ce ce dangereux Indien, dont on disait qu'il trouait les pièces avant de les revendre sous forme de colle-liée ? La force de frottement de l'air agita la pièce.

Après quelques secondes horribles, elle se retrouva dans un porte-monnaie à l'odeur avinée...

¹ En unité monétaire dans le texte

« Mon héros », aurait-elle voulu murmurer avant de se blottir dans le fond de son ancien logement, le temps du retour dans l'autre du détective.

« Rien ni personne n'échappe à Ace Burton. »

S'il avait eu des relations dans la presse, il aurait demandé à ce que ce titre figure en tête d'un article sur lui. C'eût sans conteste été plus agréable que celui de ce matin : « par radinerie, un louche individu plonge dans les égouts la nuit. »

Mais il s'en moquait : au centre de sa vitrine des objets retrouvés, au milieu entre autres d'une feuille jaunie, d'une fourchette, d'une vieille bougie et de quatre photos d'identité, trônait la pièce de cinquante centimes...

Ca n'était pas vraiment une affaire résolue, mais c'était toujours une victoire sur... Sur quoi au juste ?

Qu'importe, pensa Ace, en mangeant son huitième œuf au chocolat de la matinée... Il se sentait bien. Et plus il regardait la pièce, plus il se disait qu'elle aussi avait l'air heureuse.

LES AVENTURES D'ACE BURTON

PAS BESOIN DE COMPLICITE AVEC ACE BURTON

A Mathilde,
Même si elle a déjà de mes nouvelles tous les jours.

Bordeaux.

Antoine Bourdon connaissait le goût, mais pas encore la ville. Et même le goût... Ca faisait maintenant bien deux mois que ses lèvres n'avaient pas trempé dans un vin.

Deux mois... Exactement le temps qu'il lui avait fallu pour retrouver dans sa boîte aux lettres de détective privé une nouvelle affaire et un chèque conséquent, malgré la publicité désastreuse que lui avait faite la désormais tristement célèbre histoire du deuxième collier de la comtesse. Aujourd'hui encore, Antoine pouvait se remémorer sans difficulté l'étrange sourire nerveux que l'aristocrate lui avait adressé lorsqu'il lui avait annoncé avoir légèrement perdu le fil entre le sublime collier de perles et la contrefaçon qu'il devait remettre au kidnappeur de son neveu. Il aurait pourtant juré que celui qui faisait « ting-ting » était le faux.

Ce petit amalgame avait entraîné de vilains désagréments administratifs au sein de la police d'assurance, mais tout ceci appartenait maintenant au passé et le détective avait décidé d'aller de l'avant. La période qui venait de s'écouler avait été difficile, et le propriétaire de l'antre où vivait Antoine Bourdon avait été particulièrement incompréhensif. Il avait même parlé une fois de « trouver un vrai boulot ». Comme si résoudre des enquêtes et préserver la veuve et l'orphelin n'était pas un travail suffisant. Antoine Bourdon, alias A.B., alias Ace Burton, alias Ace Bourdon, alias Antoine Burton, alias El detective del Americano del Sudo (surnom qu'il préférait faire valider auprès d'un hispanophone avant de le diffuser sur d'éventuelles cartes de visite), était un détective privé. Depuis la dernière enquête, il n'était d'ailleurs plus loin d'être privé d'exercer.

Mais cette fois, il le sentait, l'affaire de Bordeaux sentait bon l'oseille. Le genre d'enquête qui change la vie d'un *private eye* (dans ce milieu un peu désœuvré, il est toujours bon d'utiliser l'américain pour se remémorer les origines du peuple européen, pensait Ace Burton).

Il le savait, cette enquête allait changer sa vie. Déjà, le chèque de 330,00 euros lui permettait de calmer ses tremblements et ses sueurs de sevrage (ce n'était pas vraiment de l'alcoolisme, son médecin parlait plutôt d'éthylisme chronique). Ensuite, outre le chèque, il y avait dans l'enveloppe un billet de train pour Bordeaux en voiture 13 (place 37), et un message énigmatique dans une langue morte et probablement oubliée de tous. S'agissait-il d'égyptien ancien, d'aztèque, de maya ? On dépassait là les compétences du grand détective :

NON LILIA SOLA REGUNT LUNAM, UNDAS, CASTRA, LEONEM

Ace Burton adorait ces vieux trucs. Il imaginait des sages en barbe blanche qui se réunissaient dans une tour d'architecture complexe tous les mercredis soirs pour psalmodier des chants grégoriens et préparer leur plan pour renverser le monde, au nom d'une guerre séculaire.

Tout excité par cet appel à l'aventure, le détective prépara sa valise. Il se rendit compte qu'il n'y avait aucune réservation d'hôtel, et se demanda alors combien de temps son séjour devrait durer. Dans l'hypothèse de plusieurs semaines, il embarqua quand même une troisième paire de chaussettes.

Bordeaux.

Assis dans le train, en deuxième classe, Antoine Bourdon déchira une page d'un magazine qui traînait dans le filet du fauteuil devant lui et commença à écrire le nom de la ville.

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Bordeaux... Bord d'eau ? Une ville immergée... L'Atlantide ?

Se pourrait-il que l'étrange langage soit de l'Atlante ?

Il recopia la phrase : « Non lilia sola regunt lunam, undas, castra, leonem ». Lilia... Un prénom féminin ?

Et s'il s'agissait d'une fausse piste ? Une anagramme peut-être ? Et si je lisais la phrase à l'envers, pensa-t-il subtilement :

« Me Noël... »

Ah ! Noël... Probablement un rapport avec l'Eglise catholique. A moins que ce ne soit la date... On était en juin, le mois de décembre était assez loin.

Trois paires de chaussettes seraient-elles vraiment suffisantes ?

« Me Noël ». Me... Meurtre ?

Un meurtre perpétré à Noël au bord d'eau. Lilia... La victime certainement.

L'enquête se précisait déjà.

Ace Burton continua à écrire le reste de la phrase à l'envers : « Me Noël, Art Sac Sad num anu ltn u ge ral osailil non »

Hmm... Le détective réfléchissait syllabe après syllabe...

Meurtre à Noël... par l'artiste des sacs Sad... Trouver le numéro dans l'annuaire... du lieutenant ou général O. Sailil non...

CA Y EST !

Il avait déchiffré l'énigme !

Il parlait l'atlante.

Fou d'excitation, il recopia sa trouvaille sur le papier où était inscrit le message original. Son stylo, comme s'il se rendait compte de ce qu'il écrivait, décida d'arrêter de délivrer de l'encre.

Antoine, pris dans un tourbillon d'idées euphorisantes, regarda son voisin dont la tête était basculée vers l'avant, la langue pendante. Il portait une chemise blanche, maculée de tâches opaques au niveau de l'épaule gauche, juste sous la seringue qui était plantée dans son cou. Et dans la poche de cette chemise, il y avait ce qui intéressait Ace : un stylo.

Il délesta son voisin et se félicita d'avoir réussi à ne pas le réveiller.

Trente secondes plus tard, tandis qu'il venait de finir de recopier sa trouvaille, un jeune contrôleur poussa un cri.

Bordeaux.

Le voisin du détective, dont la mort avait été confirmée, avait un attaché-case couleur bordeaux. Ace Burton l'ouvrit, dans l'espoir de trouver une réponse à sa question : qui est ce mort ? S'agit-il de Sad, du lieutenant ou général O. Sailil, de Lilia ou d'une autre personne ?

Le contrôleur, qui avait enfin repris ses esprits, demanda au voisin du défunt de ne toucher à rien. Celui-ci était bizarrement affublé d'un chapeau feutré et d'une vieille guelle qui avait probablement porté le nom d'« imperméable » en des temps lointains. Il tenta de le convaincre qu'il était un célèbre détective et qu'il allait résoudre l'affaire dans la demi-heure de trajet qui lui restait. Ace parla brièvement de l'enveloppe qu'il avait reçue chez lui, et de son contenu. Enfin, lorsqu'il apprit au contrôleur qu'il avait résolu une énigme en atlante, celui-ci préféra tout de même prévenir les autorités compétentes sur les quais de la gare de Bordeaux-Saint-Jean.

La découverte du corps de la victime – Nils Gotermann, vivant en Normandie – réveilla les passagers du wagon 13 qui voyageaient trop paisiblement à leur goût depuis de longues heures. Le remue-ménage des premières minutes fit place à un remue-méninge.

Lorsque M. Maertens, professeur de lycée, expliqua à Ace Burton que « lilia sola regunt lunam, undas, castra, leonem » était la devise latine de Bordeaux, le visage du détective se referma.

« De quand date cette devise ? »

— Je dirais 1453, depuis la bataille de Castillon.

— Hum, fit le détective. Alors cela signifie que nous avons affaire à un meurtre organisé depuis plus de cinq cents ans !

— Ca signifie « les lys seuls règnent sur la lune, les flots, le château et le lion »...

— Oui... C'est ce que les gens croient, certainement, répondit Ace avec un sourire malicieux et entendu.

— Mais on y a ajouté un « non » devant, pour dire que les lys seuls ne régnaient pas. Etrange...

— Hmm, de l'anarchie. Evidemment.

Le contrôleur, plein de bon sens, fit demander un médecin à la voiture 13 pour confirmer le décès, et demanda aux passagers de regagner leur siège et de ne pas en bouger jusqu'à la fin du trajet.

Dans vingt-six minutes.

Bordeaux.

La réponse devait se trouver là-bas. On voulait empêcher ce brave homme d'atteindre la ville où lui aussi, Ace, avait été envoyé.

Et s'il s'agissait d'une méprise ? Si c'était lui, le grand détective, l'homme de la situation, celui qui devait résoudre l'affaire sur les guerres séculaires des vieux sages du mercredi soir de Bordeaux ; si c'était lui, Antoine Bourdon, qui était visé ?

La tête commença à lui tourner.

Il lui fallait de l'alcool.

Lorsqu'il énonça ce fait au contrôleur, ce dernier écarquilla les yeux. Il y avait bien un Château Haut-Bacalan de 2003 dans le sac à dos de la victime, comme le faisait remarquer le détective, mais il aurait encore préféré le vider à la baille ou faire chabrot avec plutôt que le servir à ce drôle.

Finalement, la pression des passagers fit céder le contrôleur. La foule réclamait une enquête privée et le personnage du détective était ici une caricature absolue de tout ce qui avait pu se faire dans les pires séries. Tout le monde était ravi et chacun se félicitait d'avoir pris ce train.

Les questions fusèrent dans tous les sens, tandis qu'Ace s'enfilait gobelet après gobelet. Servir dans un gobelet un vin, dont le château avait appartenu à Montesquieu, donnait des nausées au contrôleur, mais si l'alcool pouvait empêcher ce type de faire n'importe quoi, il semblait être de son devoir de le resservir encore et encore.

« Alors, lança finalement Ace... Il s'agit d'un meurtre. »

— Ooooooh ! firent les passagers d'une seule voix.

— Oui. Un meurtre. J'avais déjà deviné qu'il se produirait, mais je pense qu'il est en avance de six mois... Ou en retard ! murmura-t-il pensivement.

Un homme fit remarquer que la seringue aurait pu être plantée par un type d'un autre wagon.

« Et il aurait pu décaniller comme une canaille ! »

- Plaît-il ? demanda Antoine, entendant d'étranges sonorités dans cet accent bordelais.
- Dégarpir, prendre ses garailles à son cou, foutre l'camp !
- Hmm, je vois ce que vous voulez dire. Ca n'est bien sûr pas à exclure...
- Vous ne vous souvenez pas avoir vu quelqu'un planter la seringue dans le cou de ce type ? demanda une autre passagère d'une voix timide.
- Non... Je ne suis même pas sûr que ce n'était pas moi qui aurait dû être... qui suis... eut été normalement... comme lui quoi !

« L'alcool commence à lui taper sur le bouilli qui lui sert de cerveau » songea le contrôleur.

Bordeaux.

Ace Burton en avait assez d'en entendre parler mais depuis qu'il avait évoqué un meurtre organisé depuis cinq cents ans à M. Maertens, celui-ci avait décidé de lui conter l'histoire de la ville en long, en large et en travers. Les Gaulois, les Romains, les Barbares, les Chrétiens, un émir à l'imprononçable nom, Charles Martel, les Normands, les Anglais... Mais qu'est-ce qu'ils ont tous eu à vouloir cette ville ?

Soudain, comme un éclair, la solution frappa Antoine Bourdon de plein fouet.

« Non lilia regunt », Nils Gotermann le Normand, le siège des Normands en 847...

M. Maertens tenta d'expliquer à Antoine que les Normands du IX^{ème} siècle étaient des Scandinaves et que la victime venait, elle, de Normandie, le détective était lancé sur cette piste à la vitesse d'un bobsleigh en compétition.

Bordeaux ne serait pas aux Normands, voilà le message qui lui était adressé. Le tueur était donc un bordelais enraciné dans la ville depuis d'innombrables générations...

Il allait maintenant falloir montrer vos cartes d'identité au grand Ace Burton.

Bordeaux.

« Plus que quatre minutes et nous sommes arrivés », pensait le contrôleur atterré. Il faisait partie des trois suspects. Trois Bordelais seulement, pour vingt-huit touristes, dans cette voiture.

« Réfléchis, Ace... Trois individus, une seringue. Lequel peut être le coupable ? »

Le détective resta dans la position du penseur de Rodin pendant une longue minute. A l'autre bout du train, un contrôleur annonçait l'arrivée éminente.

« J'ai trouvé ! » s'exclama Antoine.

— Oooh !

— Il suffit de fouiller les suspects !

Un silence respectueux s'ensuivit. Cet homme avait décidément de la ressource et de grandes idées. En effet, les gens savaient que trois minutes ne lui suffiraient pas et qu'il serait contraint de demander leur aide. Ainsi, en quelques secondes, vingt-huit touristes s'empressaient de fouiller les bagages de trois Bordelais.

Bordelais.

Durant la fouille, Ace pensa à ce mot. Bord de lait. Bord d'eau.
Il faudrait savoir.

Bordeaux.

Le train venait d'arriver.

Mais un flacon de cyanure trouvé dans la poche du contrôleur venait de faire de lui le coupable. Se défendant tant bien que mal, évoquant une conspiration, ce dernier ne put échapper aux bras musclés des passagers avides de vengeance. La plupart de ses hématomes restèrent inexplicables.

Porté aux nues, Antoine descendit du wagon le premier, non sans avoir pris soin d'embarquer le Château Haut-Bacalan 2003. Il fit une rapide déclaration à la presse et à la police.

Et pendant qu'Ace Burton profitait à Bordeaux d'un séjour d'une durée de trois paires de chaussettes, un inspecteur compétent fit le point. La seule personne dans cette voiture à avoir un motif pour tuer Nils Gotermann était Alfred Retart, qui se révélait être l'amant de la femme du Normand. En épluchant ses comptes, l'inspecteur découvrit qu'Alfred avait acheté deux places... Un rapide appel à la SNCF lui apprit qu'il s'agissait des places 57 et... 37. C'était donc lui qui avait engagé cet « enquêteur » qui avait fait n'importe quoi et avait mis la police bordelaise dans un beau pétrin.

Complicité ?

Avoir l'appui d'un détective privé aurait été en effet plutôt bien joué de la part du tueur. Mais en effectuant quelques recherches sur le personnage, l'inspecteur se rendit compte que la presse n'était guère élogieuse. La récente affaire du second collier de la comtesse venait de lui faire recracher sa gorgée de café. Finalement, il ne faisait aucun doute qu'Alfred n'avait pas vraiment embauché cet imbécile, mais qu'il lui avait juste envoyé un billet de train. Se trouver dans la bonne voiture suffirait certainement pour qu'il accuse un innocent et disculpe Alfred.

Pas besoin de complicité avec Ace Burton...

LE QUINZIEME CLUB

A la vie, à la M...

Le monde est peuplé de personnes se divisant en deux grandes catégories : il y a ceux qui croient avoir un ange gardien veillant sur eux, et il y a ceux qui lèvent les yeux au ciel, haussent les épaules et font "mouah" ou "pfff" quand on leur parle de cette aide divine.

Tout le monde se trompe.

En réalité, les anges gardiens existent bel et bien, mais ils sont beaucoup trop occupés pour flâner dans les airs à virevolter ou jouer du violon... Ils ont des parties de golf à disputer.

« Une dernière volonté pour ton protégé ? demanda la Mort, son putter entre les phalanges.

— Je regrette juste que sa vie n'ait pas été plus longue... De grands projets l'attendaient, murmura l'Ange, déplorant son jeu maladroit.

— Ils disent tous ça, conclut la Mort en poussant la balle alvéolée dans le dix-huitième trou, un difficile par cinq. Eagle ! Trois coups ! »

La Mort avait ceci pour avantage qu'elle disputait des milliers de match par "jour", contre des anges gardiens beaucoup moins exercés.

Justin apparut donc sur le terrain de golf, une part de pizza à la main, face à ceux qui venaient de disputer sa vie. Dans son dernier souvenir, il parlait d'anchois. Il en détestait le goût et se plaignait à ses voisins de table de leur omniprésence dans l'alimentation. Il prit une part de pizza et...

Le golf. Des bunkers, des piquets rouges, jaunes, des arbres, sur un parcours qui s'étendait à perte de vue. En dehors de sa subite apparition ici, deux choses le surprirent : tout d'abord ces couleurs automnales des arbres, alors que nous étions en juillet ; et ensuite, ces deux joueurs qui le regardaient...

Personne d'autre ne jouait. Il y avait en arrière-plan une file d'attente de plusieurs centaines de... joueurs aux ailes blanches (Justin s'interrogea sur les huiles utilisées pour pimenter sa pizza), et devant lui, un "ange" (puisque ça y ressemblait bigrement) à l'air désolé évitait son regard.

Quatre mots lui vinrent à l'esprit, et il les prononça dans un ordre totalement aléatoire :

« Suis-je où anchois ? »

La Mort le dévisagea.

A quoi allait-il bien pouvoir servir, frêle comme il était ? Des cheveux débraillés, des vêtements désordonnés, un vulgaire relent de pizza aux anchois... Aucune allure. Après un très beau stroke-play (trente-trois coups) et d'audacieux choix de clubs, quel dommage que la récompense n'était pas à la hauteur !

« Tu es au purgatoire, ton ange vient de perdre, la Mort vient de te gagner » résuma un ange en arrière-plan, pressé de jouer sa partie.

— Ah, fit Justin, tout en réprimant sévèrement dans son thalamus les neurones qui y agitaient nerveusement la banderole "TU ES DEVENU FOU".

— Très bien éduqué ! s'exclama la Mort en se tournant vers l'ange, toujours aussi navré. Britannique ?

— Non. Incrédule.

— Oh, d'accord... »

La Mort était déçue. Elle détestait expliquer encore et encore à son client qu'il venait de mourir. C'était encore pire que la paperasse, et Di... enfin, Il sait qu'elle en avait.

« Bon, allons-y... J'ai du travail, reprit la Mort.

— Bien sûr, je vois... Donc, si j'ai bien compris, je suis mort, c'est ça ?

- Exactement, s'exclama l'ange d'arrière-plan. Tu vas te faire faucher maintenant, et après je pourrais disputer ma partie. C'est le cycle de la Mort.
- Tout à fait, confirma la Mort en sortant de son chariot ce qui au premier abord semblait être un club "spécial campeur", facilement repliable et pratique à ranger.

En le dépliant, elle révéla à Justin la faux. A ce moment, le condamné comprit réellement ce dont il était question ici.

Il fallait gagner du temps.

« C'est... C'est une belle faux, déclara-t-il d'un ton faussement admiratif.

- Merci, on me le dit souvent, répliqua la Mort, accoutumée à ces flatteries.
- Ah et vous... euh vous vous en servez pour jouer au golf de temps à autre ?
- Ca n'est pas un vulgaire fer, répondit-elle, indignée, avant d'ajouter d'un ton amusé : même si elle m'aide parfois dans les roughs et les bunkers...

Un murmure étonné parcourut la plaine.

« Vraiment ? demanda l'ange qui venait de perdre, le regard à nouveau illuminé d'un éclat sésaphique. Peut-on examiner ton chariot alors ?

- Pourquoi ça ?
- Parce qu'il en sera ainsi.

La Mort détestait les répliques bibliques que ses adversaires pouvaient lui adresser... Mais elle était bien forcée de reconnaître que ça devait être dans leur nature et qu'elle n'arriverait pas à les changer.

De toute façon, même pour la Mort, le Règlement est le Règlement ; et si un examen du matériel est demandé, il n'y avait aucun moyen d'y renoncer. « Quoiqu'il en soit, pensa-t-elle, je n'ai rien à cacher. »

L'ange de Justin, sous le regard sceptique de ce dernier, retira les clubs un à un.

« Quatorze », conclut-il d'un air amusé.

Un deuxième murmure étonné partit rejoindre le premier.

Puis il ajouta : « Et donc quinze avec celui-ci ». Il désignait la faux que la Mort tenait nonchalamment sur son épaule, comme elle le faisait face aux peintres, sculpteurs et autres artistes.

- Mais ça n'est pas un club ! s'exclama-t-elle.
- A partir du moment où tu joues avec, si... Et tu sais comme moi que le Règlement autorise les joueurs à n'emporter que quatorze clubs...

La Mort frissonna pour la troisième fois de sa très longue existence (après Dieu et une échancre inexpliquée sur sa précieuse faux).

« Et quelle importance ? s'exclama-t-elle en écartant brutalement les bras, révélant sous son pull à carreaux marron son radius et son ulna.

- Tu as triché, ce qui me permet de renvoyer mon protégé chez lui. Et selon le Règlement, tu es banni du parcours pendant deux heures. »

L'ange de Justin jubilait, les autres soufflaient en regardant leur montre avec énervement, la Mort pestait et Justin ne comprenait rien.

« Ferme les yeux », lui pria l'ange en se tournant enfin vers lui après un moment qui aurait pu durer une ou deux éternités.

Son protégé obéit et les rouvrit lorsqu'il entendit son voisin répondre : « Moi j'aime bien, les anchois. »

Il était revenu... Mais était-il seulement parti ? Il avait cette étrange sensation de voyage lointain, tout en ignorant où.

« Ca doit être la faim », se dit-il. Et il porta à sa bouche une main vide, avant de se dire qu'il n'était vraiment pas en forme aujourd'hui...

Pendant ce temps, au purgatoire, l'ange savourait sa victoire en dévorant la part de pizza dérobée à Justin (c'était d'ailleurs la seule raison de lui faire fermer les yeux).

Et, traversant la plaine en traînant son lourd chariot, la Mort, ténébreuse, se consola en songeant qu'elle ferait du prochain client son caddie.



BILAN :

- Le poids des finances (03-11-07) : que je te remercie mille fois d'avoir lu mon Cœur (j'étais tellement ravi !!)
- 2034 l'odyssée de l'hôpital (15-12-07)
- Anophèles (16-03-08) - Lauréat du concours de la nouvelle humoristique de la médiathèque de la Dole
- Les aventures d'Ace Burton (1) : il suffit parfois d'être un peu photogénique (avec Marc) (16-03-08)
- Un dimanche 26 vaut-il deux vendredi 13 ? (05-03-06 : tout à fait déplorablement mauvais)
- Ne pas déranger (Don't disturb) (29-11-07) – Paru dans l'Univers VIII (Outremonde)
- Les aventures d'Ace Burton (2) : le livre d'Agaray (19-04-08 à Divonne-les-Bains)
- Silicon Brain (14-01-06)
- Star Wars peut nuire gravement à la santé (12-07-05 : à l'époque, je me croyais drôle)
- Entre amis (25-10-07 : mon premier concours littéraire pour le CROUS - j'étais à mon premier P1, j'avais que ça à faire)
- Les aventures d'Ace Burton (3) : l'indestructible château et le toboggan (21-12-08)
- Tenant les lieux (17-03-08)... pour réunir tout ce beau monde dans une histoire.
- Le vélo du Diable (15-03-09) - Concours du CROUS
- La guerre des voisins (18-04-09)
- Les aventures d'Ace Burton (4) : Tribulations d'une pièce de monnaie (06-06-09)
- Les aventures d'Ace Burton (5) : Pas besoin de complicité avec Ace Burton (30-06-09)
- Le quinzième club (18-07-09) : concours d'Anzin-Saint-Aubin